



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

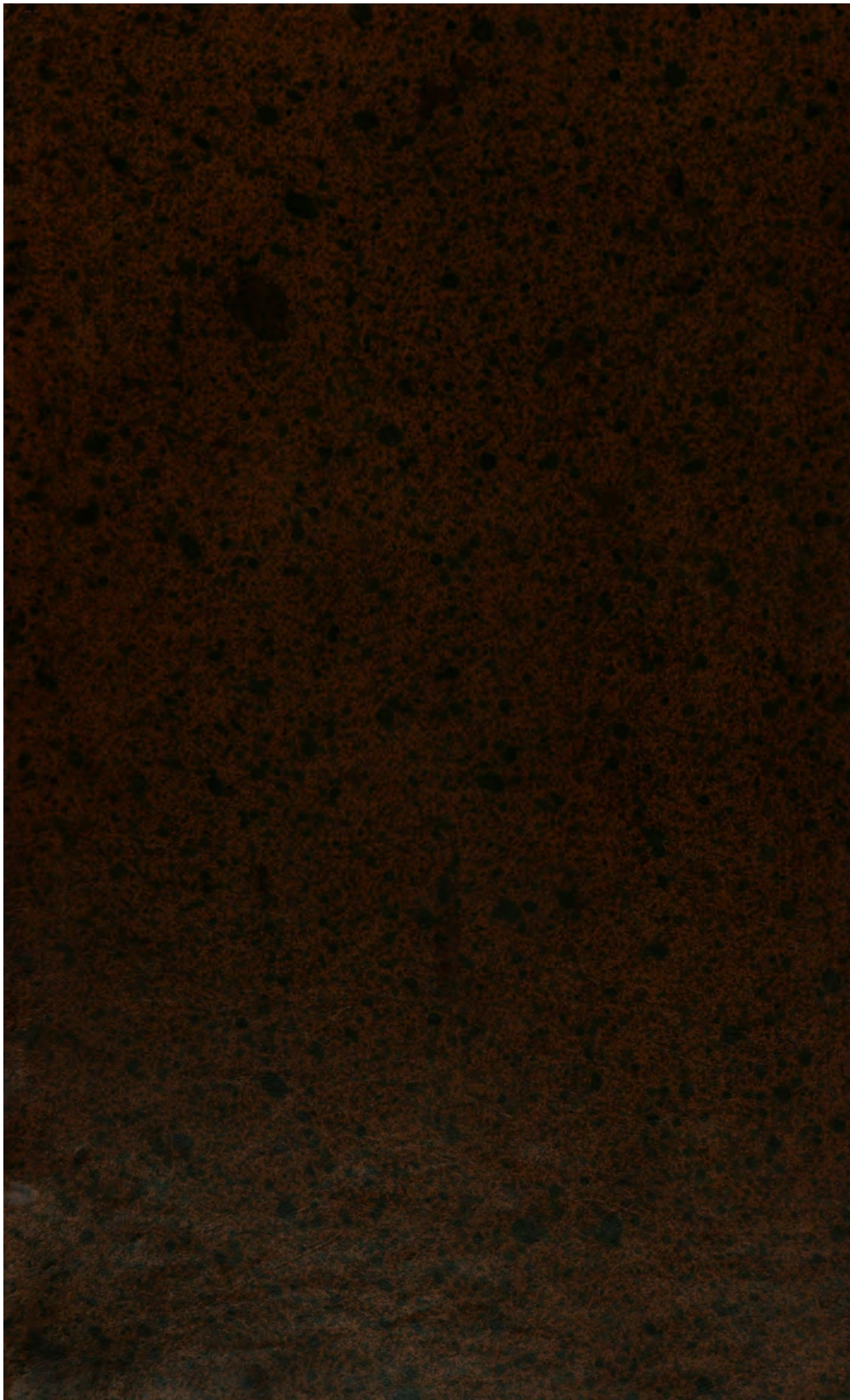
This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



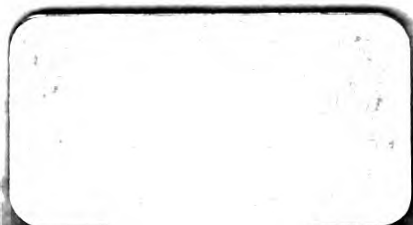
This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



Vet. Fr. II B. 384



**ZAHAROFF
FUND**





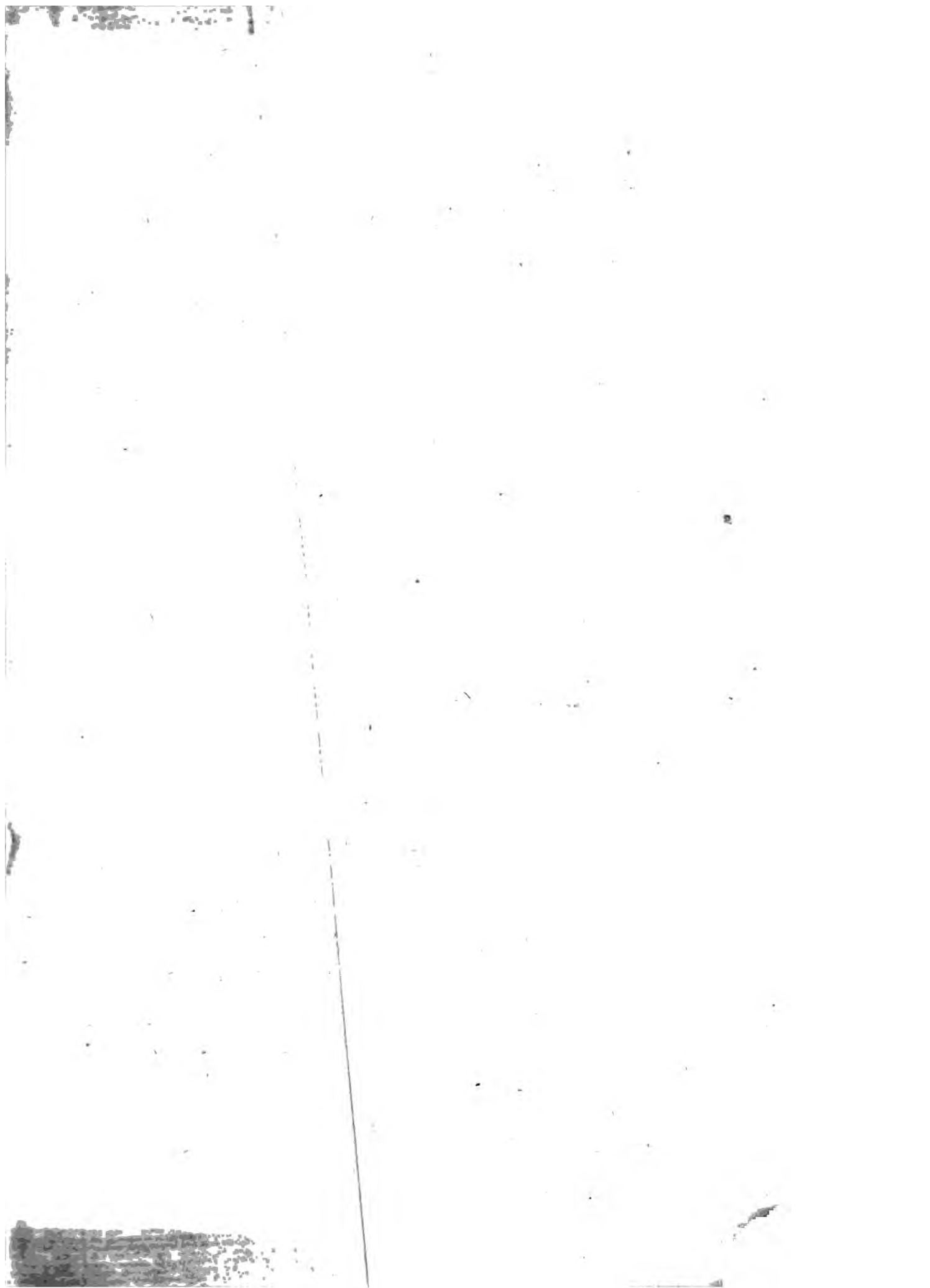
Vet. Fr. II B. 384



**ZAHAROFF
FUND**







MÉMOIRES
DE MONSIEUR LE DUC
DE S. SIMON,
OU
L'OBSERVATEUR
VÉRIDIQUE

*Sur le Règne de LOUIS XIV, & sur les
premières époques des Règnes suivans.*

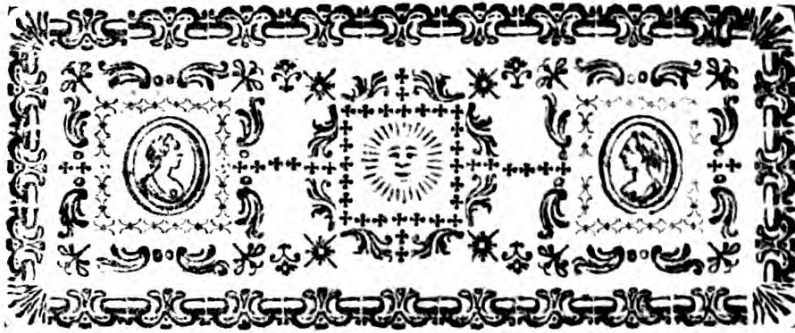
TOME SECOND.



A LONDRES,
*Et se trouve, A PARIS, chez BUISSON, Libraire,
rue des Poitevins.*
*Et A MARSEILLE, chez JEAN MOSSY, Pere &
Fils, Imprimeurs-Libraires.*

M. DCC. LXXXVIII.





MÉMOIRES
DE MONSIEUR LE DUC
DE S. SIMON,
Sur le Règne de LOUIS XIV, &
sur les premières Époques des
Règnes suivans.

MONSIEUR LE DUC DE BERRY.

CARACTERE DE M. LE DUC DE BERRY.

MONSIEUR le Duc de Berry étoit de la hauteur ordinaire de la plupart des hommes ; gras , d'un beau blond , un visage frais , assez bien , & qui marquoit une santé brillante. Il étoit fait pour la

Tome II.

A

2. MÉMOIRES

société & pour les plaisirs qu'il aimoit tous ; le meilleur homme , le plus doux , le plus compatissant , le plus accessible , sans gloire & sans vanité , mais non sans dignité & sans se sentir. Il avoit un esprit médiocre , sans aucune vue , & sans imagination , mais un très-bon sens , droit & capable d'écouter , d'entendre & de prendre toujours le bon parti entre plusieurs spécieux. Il aimoit la vérité , la justice , la raison ; tout ce qui étoit contraire à la religion le peinoit tout-à-fait , sans avoir une piété marquée ; il n'étoit pas sans fermeté , & haïssoit la contrainte. C'est ce qui fit craindre qu'il ne fût pas aussi souple qu'on le désiroit d'un troisième fils de France , qui ne pouvoit entendre , dans sa jeunesse , qu'il y eût aucune différence entre son aîné & lui , & dont les querelles d'enfans avoient souvent fait peur.

C'étoit le plus beau , le plus accueillant des trois freres , par conséquent le plus aimé & le plus caressé du monde ;

& comme son naturel étoit ouvert, libre, gai, on ne parloit, dans sa jeunesse, que de ses reparties à Madame & à Madame de la Rochefoucault, qui l'attaquoient tous les jours.

Il se moquoit des Précepteurs & des Maîtres, souvent des punitions; il ne fut jamais que lire & écrire, & n'apprit jamais rien depuis qu'il fut délivré de la nécessité d'apprendre. Ces choses avoient engagé à appesantir son éducation; mais cela lui émoussa l'esprit, abattit le courage & le rendit d'une timidité si outrée, qu'il n'eut point d'aptitude à la plupart des choses, même jusqu'aux bienséances de son état, jusqu'à ne savoir que dire aux gens avec qui il n'étoit pas accoutumé; & à n'oser ni répondre, ni faire une honnêteté, dans la crainte de mal dire, enfin jusqu'à s'intimider lui-même. Madame de Saint-Simon, pour qui il avoit une ouverture entière, ne pouvoit le rassurer là-dessus; & il est vrai que cette excessive défiance lui

MEMOIRES

nuiſoit infiniment. Il ſ'en prenoit à ſon éducation , dont il diſoit fort bien la raiſon , mais elle ne lui avoit point laiſſé de tendreſſe pour ceux qui y avoient eu part.

Il étoit le fils favori de Monſieur , par goût , par le naturel du ſien , pour la liberté & le plaifir , par la préférence du monde ; & par cette cabale intéreſſée & appliquée à éloigner & à écraser Monſieur le Duc de Bourgogne.

Comme Monſieur le Duc de Bourgogne , depuis leur première jeuneſſe , n'avoit jamais fait ſentir ſon aîneſſe , & avoit toujours vécu avec Monſieur le Duc de Berry dans la plus intime amitié & familiarité , & avoit eu pour lui toutes les prévenances de toute eſpèce ; auſſi Monſieur le Duc de Berry , qui étoit tout bon & tout rond , ne ſe prevalut-il jamais , à ſon égard , de la prédilection. Mais la Duchefſe de Bourgogne ne l'aimoit pas moins , & n'étoit pas moins occupée de lui faire tous les petits plaifirs qu'elle

DE M. LE DUC DE S.-SIMON. 5
pouvoit, & autant que s'il avoit été son propre frere ; & le retour de sa part étoit la tendresse même , & le respect le plus sincère & le plus marqué pour l'un & pour l'autre.

Il fut pénétré à la mort de l'un , & à celle de l'autre , sur-tout de Monseigneur le Duc de Bourgogne , lors Dauphin , & de la douleur la plus vraie ; car jamais homme n'a su moins feindre que celui-là : pour le Roi , il le craignoit à un tel point qu'il n'osoit presque en approcher : il étoit si interdit dès que le Roi le regardoit d'un œil sérieux , ou lui parloit d'autre chose que de jeu ou de chasse , tellement qu'à peine l'entendoit-il ; & que les pensées lui tarissoient. On peut juger qu'une telle frayeur ne va guère de compagnie avec une grande amitié.

Il avoit commencé avec Madame la Duchesse de Berry , comme font presque tous ceux qu'on marie jeunes & tous neufs. Il en étoit devenu extrêmement amoureux ; ce qui joint à sa douceur &

6 M E M O I R E S

à sa complaisance naturelle , fit aussi l'effet de lui donner trop de liberté. Il ne fut pas long-temps sans s'en appercevoir, mais l'amour fut plus fort que lui.

Il trouva une femme haute , altière , emportée , incapable de retour , qui le méprisa , & qui le lui laissa sentir , parce qu'elle avoit infinément plus d'esprit que lui.

MADAME LA DUCHESSE DE BERRY.

Cette Princesse étoit grande , belle , & bien faite , avec toutefois assez peu de grâce , & quelque chose dans les yeux qui faisoit craindre ce qu'elle étoit. Elle n'avoit pas moins que Pere & Mere, le don de la parole , d'une facilité qui couloit de source , comme en eux , pour dire tout ce qu'elle vouloit , & comme elle vouloit , avec une netteté , une justesse , un choix de termes , & une singularité de tours qui surprenoient toujours.

DE M. LE DUC DE S.-SIMON. 7

Timide d'un côté en bagatelles , hardie d'un autre jusqu'à effrayer ; haute à l'excès ; le contraire aussi jusqu'à l'oubli de son rang , elle donna tout à craindre de ses écarts , & elle ne justifia que trop les alarmes.

Je n'ai pas accoutumé de charger les tableaux que je suis obligé de présenter pour l'intelligence des choses ; & on s'apercevra aisément combien je suis réservé sur les Dames , & sur toute galanterie , qui n'a pas une relation indispensable à ce qui doit s'appeler important. Je le serai ici plus que sur qui que ce soit par amour propre , quand ce ne seroit pas par respect du sexe & de la dignité de la personne. La part si considérable que j'ai eu au mariage de Madame la Duchesse de Berry , & la place que Madame de Saint-Simon , quoique bien malgré elle & malgré moi , a occupée & conservée auprès d'elle jusqu'à la mort de cette Princesse , sont pour moi de fortes raisons de silence.

Madame la Duchesse de Berry se trouvoit importunée des deuils. Les Marchands d'étoffes faifirent un de ces momens d'impatience , & la prierent d'obtenir de Monsieur le Duc d'Orléans , de les abrégier ; ce qu'elle fit avec sa facilité ordinaire , de façon que l'on porta le deuil de tout ce qui n'étoit point parent , & qu'on ne le porta presque plus des plus proches , avec la dernière indécence ; mais comme le mauvais dure toujours plus que le bon , ce retranchement de deuil est l'unique réglemeut de la rigueur qui subsiste encore aujourd'hui. Cela arriva à l'occasion de la Reine mere de Suède.

Elle fut aussi , avec toute sa gloire , la premiere fille de France , qui permît aux Dames d'honneur des Princesses du Sang , d'entrer dans sa loge , & de s'y mettre derriere leurs Princesses : il est vrai que ce fut dans sa petite loge à l'opéra ; mais ce fut un pied qui , sur ce léger fondement , a su se soutenir.

Madame la Duchesse de Berry hazarda

DE M. LE DUC DE S.-SIMON. 9

une chose jusqu'alors sans exemple , & qui fut si mal reçue qu'elle n'osât plus la réitérer. Elle fut à l'opéra dans l'amphitéâtre , dont on ôta plusieurs bancs : s'y plaça sur une estrade dans un fauteuil , au milieu de sa Maison & de trente Dames , dont les places étoient séparées du reste de l'amphitéâtre par une barrière ; ce qui parut de plus étonnant , c'est qu'elle y parut autorisée par la présence de M. le Duc & de Mme. la Duchesse d'Orléans , qui étoient en public dans la grande loge du Palais-Royal. Le Roi étant à Paris , l'entreprise parut encore plus hardie.

Elle en fit un autre qui ne le fut pas moins , mais qui fit tant de bruit , àinsi que la précédente , qu'elle n'osa y retourner. Elle s'avisa de donner publiquement une audience de cérémonie à un Ambassadeur de Vénise , dans un fauteuil élevé sur une estrade de trois marches. La surprise des Dames assises & debout , venues à cette audience , fut extrême

& telle que plusieurs vouloient s'en retourner , & qu'on eût peine à les retenir. L'Ambassadeur étonné s'arrêta à cette vue étrange , & demeura quelques momens incertain , & il approcha néanmoins comme prenant son audience, pour éviter l'éclat ; mais après sa dernière révérence , & quelques momens de silence , il tourna le dos , & s'en alla sans avoir fait de compliment. Au sortir du Luxembourg, il fit grand bruit ; & le jour même , tous les Ambassadeurs protestèrent contre cette entreprise , & protestèrent encore qu'aucun Ambassadeur ne se présenteroit plus , chez Madame la Duchesse de Berry, qu'ils ne fussent prévenus avec certitude que cette entreprise ne se réitéreroit plus. Ils s'abstinrent tous de la voir , & ils ne s'appaisèrent qu'avec peine , & au bout d'assez long-temps , sur les assurances les plus fortes qu'on pût leur donner , que pareille chose n'arriveroit jamais. On remarqua , en passant , que jamais aucun Prince de France n'a donné d'audience .

DE M. LE DUC DE S.-SIMON. 11
en cérémonie sur une estrade , pas même
sur un simple tapis de pied.

MADAME HENRIETTE-ANNE,
PRINCESSE D'ANGLETERRE,
PREMIERE FEMME DE MONSIEUR.

LE Chevalier de Lorraine , dans le
fort de sa jeunesse & de ses agrémens ,
étant né en 1643 , possédoit Monsieur
avec empire , & le faisoit sentir à Ma-
dame comme à toute la Maison ; Madame
qui n'avoit qu'un an moins que lui , &
qui étoit charmante , ne pouvoit , à
plus d'un titre , souffrir cette domination.
Elle étoit au comble des faveurs & des
considérations auprès du Roi , & elle
obtint enfin l'exil du Chevalier de
Lorraine.

A cette nouvelle , Monsieur s'éva-
nouit , puis fondit en larmes , & alla se
jeter aux pieds du Roi pour faire révo-
quer un ordre qui le mettoit au dernier

désespoir. Il ne put réussir ; il entra en fureur & s'en alla à Villers-Cotterets. Après avoir jetté feu & flâme contre le Roi & contre Madame , qui protestoit toujours qu'elle n'y avoit point de part , il ne peut soutenir long-temps le personnage de mécontent pour pareille chose. Le Roi se prêta à le contenter d'ailleurs ; il eut de l'argent , des complimens , des amitiés , & revint le cœur fort gros , & peu à peu vécut avec le Roi & Madame. Cette Princesse mourut le 10 Juin 1670.

CARACTÈRE DE MADAME CHARLOTTE-
ELISABETH DE BAVIERE , SECONDE
FEMME DE MONSIEUR.

MAdame étoit une Princesse de l'ancien tems , attachée à l'honneur , à la vertu , au rang , à la grandeur , inexorable sur les bienséances. Elle ne manquoit pas d'esprit ; & ce qu'elle

voyoit , elle le voyoit très-bien. Bonne & fidèle amie , sûre , vraie , droite , aisée à prévenir & à choquer ; fort difficile à ramener , quelquefois brusque & dangereuse à faire des sorties publiques , fort allemande dans toutes ses mœurs , & franche , ignorant toute commodité & toute délicatesse pour soi & pour les autres ; sobre , sauvage & ayant ses fantaisies. Elle aimoit les chiens les chevaux passionnément , la chasse , & les spectacles ; elle n'étoit guère qu'en grand habit ou en perruque d'homme , & en habit de cheval ; & avoit plus de soixante ans , que saine ou malade , (elle ne l'étoit guère) , elle n'avoit pas connu une robe de chambre. Elle aimoit éperdument Monsieur son fils , on peut dire à l'excès , le Duc de Lorraine & ses enfans , parce que cela avoit trait à l'Allemagne , & singulièrement ses parens & sa nation qu'elle n'avoit jamais vue. Elle passoit sa vie à leur écrire. Elle s'étoit à la fin apprivoisée , non avec

la naissance de sa belle-fille , mais avec sa personne qu'elle traitoit fort bien dès avant le renvoi de Madame d'Argenton. Elle plaignoit ; elle aimoit presque Madame la Duchesse d'Orléans.

PORTRAIT HISTORIQUE DE MONSIEUR
LE DUC D'ORLÉANS , RÉGENT.

Monsieur le Duc d'Orléans étoit de la taille médiocre au plus ; fort plein , sans être gros , l'air & le port aisés & fort nobles , le visage large , agréable , fort haut en couleurs , le poil noir , lui fort brun , quoiqu'il eût fort mal dansé , & qu'il eût médiocrement réussi à l'Académie ; il avoit dans le visage , dans le geste , dans toutes les manières , une grâce infinie , & si naturelle qu'elle ornoit jusqu'à ses moindres actions , même les plus communes.

Avec beaucoup d'aisance , quand rien ne le contraignoit , il étoit doux , ac-

DE M. LE DUC DE S. SIMON. 15
cueillant , ouvert , d'un accès facile &
charmant , le son de sa voix agréable ,
un don de la parole qui lui étoit tout
particulier en quelque genre que ce pût
être , avec une facilité & une netteté qui
surprennoient toujours.

Son éloquence étoit naturelle jusques
dans les discours les plus communs &
les plus journaliers , dont la justesse étoit
égale sur les sciences les plus abstraites
qu'il rendoit claires ; sur les affaires de
Gouvernement , de politique , de finan-
ce , de justice , de guerre , de Cour ,
de conversation ordinaire & de toutes
sortes d'arts & de mécaniques ; il ne
se servoit pas moins utilement des his-
toires & des mémoires ; il connoissoit
fort les maisons , les personnages , de tous
les tems ; & leurs vies lui étoient pré-
sentes , & les intrigues des anciennes
Cours , comme celles de son tems.

A l'entendre , on lui auroit cru une
vaste lecture , rien moins. Il parcouroit
légèrement ; mais sa mémoire étoit si

singuliere , qu'il n'oublioit ni choses , ni noms , ni dates qu'il rendoit avec précision ; sa conception étoit si forte qu'en parcourant ainsi , c'étoit en lui , comme s'il eût lu fort exactement.

Il excelloit à parler sur le champ avec justesse , avec vivacité ; il étonnoit par ses bons mots , ses fallies , ses reparties ; il m'a souvent reproché , & d'autres plus que lui , que je ne le gâtois pas ; mais je lui ai aussi souvent donné une louange , qui est méritée par bien des gens , & qui n'appartenoit à personne si justement qu'à lui ; c'est , qu'outre qu'il avoit infiniment d'esprit & de plusieurs sortes , la perspicacité du sien se trouvoit jointe à une si grande justesse , qu'il ne se feroit jamais trompé en aucune affaire , s'il avoit toujours suivi sa premiere pensée. Il prenoit quelquefois cette louange de moi pour un reproche ; & il n'avoit pas toujours tort ; mais elle n'en étoit pas moins vraie. Avec cela , nulle présomption , nulle trace de supériorité
d'esprit

DE M. LE DUC DE S. SIMON. 17
d'esprit , ni connoissances , raisonnant
comme d'égal à égal avec tous , & don-
nant toujours de la surprise aux plus
habiles. Rien de contraignant , ni d'im-
posant dans sa société ; & quoiqu'il sentît
bien ce qu'il étoit , & de façon même
de ne le pouvoir oublier en sa présence,
il mettoit tout le monde à l'aise , & lui
même , comme au niveau des autres.
Il gardoit fort son rang en tout genre
avec les Princes du sang ; & personne ,
n'avoit l'air , le discours , ni les maniè-
res plus respectueuses que lui , ni plus
nobles avec le Roi & les fils de France.

Monfieur avoit hérité en plein de la
valeur de ses peres , & l'avoit transmise
toute entiere à son fils. Quoiqu'il n'eût
aucun penchant à la médifance , il étoit
dangereux sur la valeur des autres. Il ne
cherchoit jamais à en parler ; modeste
& silencieux même à cet égard sur ce
qui lui étoit personnel , il racontoit
toujours les choses de cette nature où
il avoit le plus de part , donnant toutes

les louanges aux autres , & ne parlant jamais de lui ; mais il se passoit difficilement de pincer ceux qu'il ne trouvoit pas ce qu'il appelloit francs de collier ; & on lui sentoit un mépris , une répugnance naturelle à l'égard de ceux qu'il avoit lieu de croire tels ; il vouloit ressembler en tout à Henri IV , jusqu'à l'affecter dans ses actions , dans ses réparties , & se le persuader dans sa taille & la forme de son visage , & de n'être touché d'aucune autre louange , ni flatterie , comme de celle-là , qui lui alloit au cœur.

Comme Henri IV, il étoit naturellement bon , humain , compatissant ; & cet homme si cruellement accusé du crime le plus noir & le plus inhumain , je n'en ai pas connu de plus naturellement opposé au crime de la destruction des autres , ni plus singulièrement éloigné de faire peine même à personne ; jusques-là qu'on peut dire que sa douceur , son humanité , sa facilité avoient

DE M. LE DUC DE S.-SIMON. 19
tourné en défaut , & je ne craindrai pas de dire qu'il en fût ainsi de la suprême vertu du pardon des ennemis , dont sa prodigalité sans cause ni choix , tenoit trop près de l'insensibilité , & lui a causé bien des inconveniens facheux.

Deux ou trois ans après la mort du Roi , je causois à un coin de la longue & grande pièce de l'appartement des Thuilleries , comme le Conseil alloit commencer dans cette même pièce où il se tenoit toujours. Tandis que M. le Duc d'Orléans étoit à l'autre bout , parlant à quelqu'un dans l'embrasure d'une fenêtre , je m'entendis appeller comme de mains en mains ; on me dit que M. le Duc d'Orléans me vouloit parler.

Cela arrivoit souvent avant de se rendre au Conseil. J'allai donc à cette fenêtre où il étoit demeuré. Je lui trouvai un maintien sérieux , un air consterné , un visage faché , qui me surprit beaucoup.

„ Monsieur me dit-il , d'abordée , j'ai

» fort à me plaindre de vous , que j'ai
» toute ma vie compté pour le meilleur
» de mes amis. — Moi , Monsieur ,
» plus étonné encore , qu'y a-t-il donc ,
» lui dis-je , s'il vous plait ? — Ce qu'il
» y a[!], répondit-il avec une mine encore
» plus colère , chose que vous ne sau-
» riez nier , des vers que vous avez
» faits contre moi. — Moi ! des vers , re-
» pliquai-je , & qui diable vous conte
» de ces sottises-là ? Depuis près de qua-
» rante ans que vous me connoissez , est-
» ce que vous ne savez pas que de ma
» vie je n'ai pû faire , non pas deux
» vers , mais un seul ! Oh ! parbleu ,
» reprit-il , vous ne pourrez nier ceux-
» là » ; & tout de suite il me chante
un pont neuf à sa louange , dont le refrain
étoit : Notre Régent est débonnaire ,
lon là ; il est débonnaire , avec un grand
éclat de rire. » Comment ! lui dis-je ,
» vous vous en souvenez encore ! &
» en riant aussi ; pour la vengeance que
» vous en prenez , souvenez vous-en à

» bon escient. « Il demeura long-tems à rire & à ne pouvoir s'en empêcher avant de se rendre au Conseil. Je n'ai pas craint d'écrire cette bagatelle , parce qu'elle me semble peindre l'homme.

Il aimoit fort la liberté , & autant pour les autres que pour lui-même. Il me vantoit un jour l'Angleterre sur ce point , où il n'y a pas d'exils , ni des lettres de cachet , & où le Roi ne peut défendre que l'entrée de son Palais , ni tenir personne en prison. Sur cela il me conta , en se délectant , qu'outre la Duchesse de Portsmouth , Charles I I avoit eu de petites Maitresses ; que le Grand-Prieur jeune & aimable en ce tems là , qui s'étoit fait exiler de France pour quelques sottises , étant allé en Angleterre , avoit été bien reçu du Roi ; & que pour le remercier , il débaucha une de ses petites Maitresses , dont le Roi étoit si passionné alors , qu'il lui fit demander grâce , lui offrit de l'argent , & s'engagea de le racommoder en France.

Le Grand-Prieur tint bon : Charles lui fit défendre son Palais ; il s'en moquoit, & alloit tous les jours à la Comédie avec sa conquête , & s'y plaçoit vis-à-le Roi. Enfin Charles I I ne sachant plus que faire pour s'en délivrer , pria tellement le Roi de France de le rapeller, qu'il le fut : mais le Grand-Prieur dit qu'il se trouvoit bien en Angleterre , & continua son manège. Charles outré en vint jusqu'à faire confidence au Roi de l'état où le mettoit le Grand-Prieur , & obtint un commandement si absolu & si prompt qu'il le fit incontinent repasser en France. Monsieur le Duc d'Orléans aimait sa liberté , auffi n'eut-il jamais l'ambition de régner , ni de gouverner ; & le cas forcé arrivé , il s'en seroit également trouvé importuné & embar-rassé.

Que vouloit-il donc , me demandera-t-on ? Commander les Armées tant que la guerre auroit duré , & se divertir le reste du tems sans contrariété , ni à

lui ni à autrui ; c'étoit en effet à quoi il étoit extrêmement propre. Une valeur naturelle & tranquille qui lui laissoit tout voir , tout prévoir , & porter le remède ; une grande étendue d'esprit pour les échecs d'une campagne , pour les projets , pour se munir de tout ce qui convenoit à l'exécution , s'en aider à point-nommé , pour s'établir d'avance des reffources , & savoir en profiter , & user ainsi , avec une sage diligence , de tous les avantages que pouvoit lui présenter le sort des Armes.

On peut dire qu'il étoit Capitaine , Ingenieur , Intendant d'Armée ; qu'il connoissoit la force des Troupes , le nom & la capacité des Officiers & les plus distingués de chaque Corps ; qu'il faut s'en faire adorer , les tenir néanmoins en discipline , & exécuter , en manquant de toutes les choses les plus difficiles.

C'est ce qui a été admiré en Espagne,

& pleuré en Italie , quand il prévint tout , & que Marfin lui arrêta les bras sur tout.

Ses combinaisons étoient justes & solides , tant sur les matières de guerre que sur celles de l'Etat , il est étonnant jusqu'à quel détail il embrassoit tous les objets sans confusion ; les avantages & les désavantages des partis qui se présentoient à prendre ; la netteté avec laquelle il les comprenoit & favoit les exposer ; enfin la variété infinie & la justesse de toutes ses connoissances , sans en montrer jamais de vanité , ni sans en avoir en effet meilleure opinion de soi.

Quel homme fut aussi au dessus des autres en tout genre connu ! & quel homme plus expressément formé pour faire le bonheur de la France , lors qu'il eut à la gouverner !

Ajoutons ici quelques réflexions essentielles. Ce Prince avoit plus de trente-six

DE M. LE DUC DE S. SIMON. 25
ans à la mort du Dauphin , & près de
trente-huit à celle de M. le Duc de Berry.
Il avoit vécu en particulier , loin de toute
idée de pouvoir arriver au timon ; cour-
tisan battu des orages & des tempêtes ,
il avoit été à portée de connoître tous les
personnages , & la plupart de ceux qui
ne l'étoient pas ; il avoit eu l'avantage
d'avoir mené une vie privée avec les
hommes , & acquis toutes les connois-
sances , qui , sans cela , ne suppléent
point d'ailleurs. Voilà le beau , le très-
beau sans-doute , le très-rare.

Ce Prince si heureusement né pour
être l'honneur & le chef-d'œuvre d'une
grande éducation , n'y fut pas heureux.
St. Laurent , qui n'étoit chez Monsieur
que son Introduceur des Ambassadeurs ,
fut le premier à qui il fut confié. C'étoit
un homme à choisir par préférence dans
toute l'Europe pour l'éducation des Rois.
Il mourut avant que son Elève fût formé ;
& par le plus grand des malheurs , sa

mort fut telle , & si prompte , qu'il n'eut pas le temps de penser en quelles mains il le laissoit , ni d'imaginer qui lui succéderoit.

Hélas ! ce fut l'Abbé Dubois , qui s'introduisit avant dans l'amitié & la confiance d'un Enfant qui ne connoissoit personne ; & l'on n'ignore point l'énorme usage qu'il en fut faire. Mais il a été si grand personnage , depuis la mort du Roi , qu'il est bon de développer les événemens singuliers de sa fortune & de son élévation.

Monfieur , qui étoit fort glorieux & gâté , encore pour avoir eu un Gouverneur , devenu Duc & Pair de sa Maison , voulut des gens titrés pour Gouverneurs de M. son Fils : la chose n'étoit pas aisée ; cependant il en trouva , & ne considéra guère autre chose.

M. de Navailles fut le premier qui fut accepté. Il étoit Duc à Brevet , & Maréchal de France , plein de vertu ,

d'honneur & de valeur ; il avoit figuré autrefois ; mais ce n'étoit pas un homme à élever un Prince. Il y fut peu , & mourut en Février 1684 , à soixante-cinq ans.

Le Maréchal d'Eftrades lui succéda , qui en auroit été fort capable ; mais il étoit fort vieux , & il mourut en Février 1684 , à soixante-dix-neuf ans.

M. Delavieuville , Duc à Brevet , le fut après ; il mourut en Février 1689 , un mois après avoir été fait Chevalier de l'Ordre. Il n'avoit rien de ce qu'il falloit pour cet emploi ; mais ce fut une perte pour Monsieur , qui ne trouva plus de gens titrés qui en voulussent.

St. Laurent , qui avoit toute sa confiance , avoit aussi toute l'autorité effective , & suppléoit à ces Messieurs , qui n'étoient qu'*ad honores* ; les deux Sous-Gouverneurs étoient la Bertierre , ce brave & honnête Gentihomme , mais dont le Prince ne s'embarrassoit guère , quoiqu'il l'estimât ; & Fontenay , qui étoit

extrêmement capable , mais qui avoit au moins quatre-vingts ans. Il avoit élevé le Comte de St. Paul , tué au passage du Rhin , sur le point d'être élu Roi de Pologne , dont le fameux Sobieski profita.

Le Maréchal d'Arcy fut le dernier Gouverneur. Il avoit passé par des ambassades , avec réputation , & servi de même. C'étoit un homme de qualité qui se sentoit fort , Chevalier de l'Ordre en 1688. Son Frere aîné l'avoit été en 1661. D'Arcy étoit aussi Conseiller d'État & d'Epée. Sa mort , arrivée à Maubeuge en Juin 1694 , fut le plus grand malheur qui pût arriver à son Elève , sur qui il avoit pris , non-seulement toute autorité , mais toute confiance , & à qui toutes ses manières & sa conduite inspiroient une grande estime , qui , en ce genre , ne va pas sans déférence.

Ce Prince n'ayant plus son sage Mentor , qu'il a toujours regretté , ainsi que le Maréchal d'Entrades , ce qu'il a , toute

DE M. LE DUC DE S.-SIMON. 19
sa vie , marqué à tout ce qui reste d'eux , il
tomba tout-à-fait entre les mains de l'Abbé
Dubois.

Les exemples domestiques de la Cour
de Monsieur , & ce que de jeunes gens
sans réflexion , las du joug , tous neufs ,
sans expérience , regardent comme le bel
air , dont ils sont les esclaves ; & souvent ,
jusque malgré eux , effacèrent bientôt
ce que St. Laurent & le Maréchal d'Arcy
lui avoient appris de bon.

Marié par force , & avec toute l'iné-
galité qu'il sentit trop tard , il se laissa
aller à écouter des plaisanteries de gens
obscurs , qui , pour le gouverner , le
rouloient à Paris.

Il fit à son tour des plaintes , & s'y
croyoit autorisé par le dépit que Monsieur
témoignoit de ne pouvoir obtenir pour
lui , ni Gouvernement , qui lui avoit été
promis , ni commandement d'armée ;
enfin il ne sembla plus suivre que la
facilité de son caractère.

L'Abbé Dubois étoit un petit homme ,

maigre , effilé , chafouin , à perruque blonde , à mine de Fouine , à physionomie d'esprit ; qui étoit , en plein , ce que M. le Régent appella lui-même *Roué*. Tous les vices sembloient combattre , en lui , à qui en demeurerait le maître ; ils y faisoient un bruit & un combat continuel entr'eux : ajoutez-y l'opinion que la probité & l'honnêteté sont des chimères dont on se pare , & qui n'ont de réalité dans personne , son principe ; en conséquence duquel tous les moyens lui étoient permis. Il excelloit en basses intrigues ; il en vivoit ; il ne pouvoit s'en passer , mais toujours avec un but où toutes les démarches tendoient , avec une patience qui n'avoit de terme que le succès ou la démonstration réitérée de n'y pouvoir arriver , à moins que cheminant ainsi dans les ténèbres , il ne vit jour à mieux , en ouvrant un autre chemin. Il passoit ainsi sa vie dans les sapes.

Le mensonge le plus hardi lui étoit tourné en nature , avec un air simple ,

DE M. LE DUC DE S.-SIMON. 31
droit sincère , souvent honteux. Il auroit
parlé avec grâce & facilité , si , dans le
dessein de pénétrer les autres , en parlant ,
& la crainte de s'avancer plus qu'il ne
vouloit , il ne se fût accoutumé à un
bégaiement factice qui le déparoit , &
qui redoubloit , quand il fut arrivé à se
mêler des choses importantes , il devint
insupportable , & quelquefois inintelli-
gible.

Sans les contours , & le peu de naturel
qui perçoit malgré ses soins , sa conversa-
tion auroit été aimable. Il avoit de l'esprit ,
assez de lettres ; d'histoire & de lecture ,
beaucoup de monde , fort envie de plaire
& de s'insinuer ; mais tout cela étoit gâté
par une fausseté qui sortoit , malgré lui ,
de tous ses pores , & de sa gaité même ,
qui attristoit par-là.

On connut après , dès qu'il osa ne se
plus contraindre , à quel point il étoit
intéressé , inconséquent , ignorant en toute
affaire , passionné , toujours emporté ,
& jusqu'à quel point il méprisa publique-

ment son Maître & l'Etat , le monde sans exception , & les affaires pour les sacrifier à soi , tous & toutes à son crédit , à sa puissance , à son autorité absolue , à sa grandeur , à son avarice , à ses frayeurs & à ses vengeances. Tel fut le Mentor , à qui Monsieur confia les mœurs de son Fils unique , à former , par le conseil de deux hommes , qui ne les avoient pas meilleures , & qui en avoient bien fait leurs preuves.

Un tel Maître n'eut que trop d'influence sur un Disciple tout neuf-encore , & en qui les excellens principes de St. Laurent n'avoient pas eû le tems de prendre racine , quelque estime & quelque affection quil ait conservé toute sa vie pour cet excellent homme.

Dubois chercha à donner au Prince son principe favori , que la probité dans les hommes & la vertu dans les femmes , sont des chimères , sans réalité , si non en quelques sots , pour le plus grand nombre , qui se sont laissé poser

ces

ces entraves , comme celles de la religion , dont elles sont des dépendances , & qui pour la politique sont du même usage , & fort peu d'autres personnes , qui , ayant de l'esprit & de la capacité , se sont laissées brider par les préjugés de l'éducation.

Voilà le fond de sa doctrine ; d'où devoient suivre la licence , la fausseté du mensonge , des artifices , de l'infidélité , de la perfidie , de toutes espèces de moyens , tournés en habileté , en capacité , en grandeur , liberté & profondeur d'esprit , de lumière & de conduite , pourvu qu'on fut se cacher , & marcher à l'abri des soupçons & des préjugés communs.

Malheureusement , tout sembloit concourir en M. le Duc d'Orléans , à lui ouvrir le cœur & l'esprit à cet exécrationnable poison ; une neuve & première jeunesse , beaucoup de force & de santé , les élans de la première sortie du joug & du dépit de son mariage & de son

oisiveté , l'ennui qui suit la dernière , cet amour si fatal en ce premier âge du prétendu *bel air* , qu'on admire aveuglément dans les autres , & qu'on veut imiter & surpasser , l'entraînement des passions , des exemples & des jeunes gens , qui y trouvoient leur vanité & leur commodité , quelques-uns leurs vues à le faire vivre comme eux & avec eux.

Revenu plus assidûment à la Cour , à la mort de Monsieur , l'ennui l'y gagna , & le jeta dans les curiosités de la Chymie , dont on fut faire contre lui , un si coupable usage.

Il étoit né ennuyé & si accoutumé à vivre hors de lui-même , qu'il lui étoit insupportable d'y rentrer , sans être capable de chercher même à s'occuper. Il ne pouvoit vivre que dans le mouvement , & le torrent des affaires , comme à la tête d'une armée , ou dans les soins d'y avoir ce dont il auroit besoin pour les exécutions de la Cam-

DE M. LE DUC DE S.-SIMON. 35
paigne. Le bruit étoit un aliment nécessaire à sa grande activité.

Il se jetta dans la peinture , après que le grand goût de la Chymie fut passé , ou amorti par tout ce qui en étoit si cruellement & si injustement publié. Il peignoit presque toute l'après-dînée , à Versailles & à Marly. Il se connoissoit fort en tableaux , il les aimoit , il en ramassoit , & il en fit une collection , qui , en nombre & en perfection , ne le cédoit pas aux tableaux de la Couronne. Il s'amusa après à faire des compositions de pierres & de cachets , à la merci du charbon , qui me chassoit souvent d'auprès de lui ; à des compositions de parfums les plus forts qu'il aima toute sa vie , & dont je le détournois , parce que le Roi les craignoit fort , & qu'il sentoit presque toujours. Enfin , jamais homme né avec tant de talens , & de toutes sortes , tant d'ouverture , & de facilité pour s'en

fervir , n'eut une vie de particulier si livrée à l'ennui.

TRAIT DU DUC D'ORLÉANS EN ESPAGNE.

LORSQUE le Duc d'Orléans commandoit les armées en Espagne , un soir , après avoir travaillé tout le jour , comme il ne faisoit autre chose , depuis son arrivée , cherchant des expédiens pour subvenir à l'incurie extrême des préparatifs les plus indispensables , pour faire la guerre ; il se met à table avec plusieurs Seigneurs Espagnols & Français de sa suite , encore occupé de son dépit , qui tomboit sur Madame des Ursins , qui gouvernoit tout , & qui n'avoit pas songé à la moindre des choses , concernant la Campagne.

Il lui échapa à ce sujet , contre Madame de Maintenon & Madame des

Urfins , dans la gaieté de la table , un sarcasme fanglant , qui ne fut oublié , ni de l'une , ni de l'autre.

ANECDOTES SUR M. LE DUC
D'ORLÉANS.

JE pris un jour la parole , & je dis à M. le Duc d'Orléans , que ses curiosités sur l'avenir , qu'il avoit cru l'avoir peu frappé , & être depuis long-tems effacées , s'étoient renouvelées & grossies depuis quelque tems , à tel point , qu'elles donnoient sur lui à plusieurs personnes des impressions défavorables ; qu'on les regardoit comme une foiblesse , qui pouvoit faire un tort extrême à tout ce qu'on avoit pensé de lui de grand & de solide ; que quelques gens le confidéroient comme un homme dévoré d'une soif ardente de régner , non à la vérité par ambition , mais par les choses qui lui

avoient été montrées dans les exercices de ses curiosités , reçues avec terreur des uns , avec dédain des autres ; mais tous comme ce qui lui avoit fait monter dans l'esprit ces superbes pensées , qui ne pouvoient s'accorder avec l'homme sage , encore moins avec le bon sujet ; que de-là , se tiroient les sources du chagrin de son affaire d'Espagne , avec les raisonnemens & les conséquences les plus sinistres ; & bien d'autres choses encore , que je ne pouvois pas prendre sur moi de lui dire.

Il m'en pressa ; c'étoit ce que je voulois. Après m'en être défendu assez long-tems , pour exciter sa curiosité davantage , & pour le préparer à m'entendre , je lui dis que , puisqu'il me le commandoit , & puisqu'il étoit encore en état , qu'il étoit besoin qu'il fût tout , ce que personne n'osoit lui dire ; qu'il aprît donc qu'il s'étoit débité & avidement reçu par les frippons , & par ceux , qui , trop éloignés , n'avoient au-

DE M. LE DUC DE S.-SIMON. 39
cune connoissance de lui , qu'il avoit
un concert avec la Cour de Vienne ,
pour épouser la Reine douairiere d'Es-
pagne , dont le grand amas d'argent
& de pierreries , lui serviroit à lui frayer
le chemin au Trône d'Espagne , sans
trop fouler les Alliés ; que , pour y
parvenir , il répudieroit sa femme ;
que , par l'autorité de l'Empereur tout
puissant à Rome , il feroit casser son
mariage , comme étant disproportionné ,
& fait par oppression violente , consé-
quemment , déclarer ses enfans bâtards ;
que n'en pouvant espérer de la Reine
douairiere d'Espagne , il attendroit sa
mort du bénéfice du tems & de l'âge ,
pour épouser Madame d'Argenton , à
qui les génies avoient promis une Cou-
ronne ; que pour ne lui rien céler , il
étoit doublement heureux d'avoir con-
servé Madame la Duchesse d'Orléans ,
à travers les infirmités & les dangers
de la grossesse & de la couche , dont
elle venoit de se tirer , parce qu'outre

sa conservation , le recouvrement de sa fanté faisoit honteusement taire les scélérats , qui n'avoient pas craint de fémer d'atroces soupçons.

A ce terrible récit , M. le Duc d'Orléans fut faisi d'une horreur , qui ne peut se décrire , & en même tems , d'une douleur qui ne se peut exprimer , d'être déchiré d'une manière si âprement & si singulièrement cruelle ; il se récria plusieurs fois : & moi , qui voulois lui faire avaler ce calice tout de suite , sans être obligé d'y replonger mes lèvres , j'avois toujours étouffé sa voix dans sa naissance , pour avoir le tems de tout dire de suite. Quand j'eus tout dit , je me tus , & M. le Duc d'Orléans aussi ; il étoit hors de lui-même.



AFFAIRE DE M. LE DUC
D'ORLÉANS EN ESPAGNE.

CETTE affaire a été pour ce Prince , la source de tout ce qui a depuis accompagné sa vie d'amertumes & de détresses , qui se sont de-là répandues sur les tems les plus affranchis & les plus libres de sa vie , & dans lesquels il a été revêtu seul du pouvoir souverain. La nécessité des affaires força le Roi d'envoyer M. le Duc d'Orléans relever le Duc de Vendôme , en Italie ; & après le malheur de Turin , arrivé de tous points , malgré sa prévoyance , & tout ce qu'il fit pour faire entendre raison à Marfin , & depuis sa blessure pour rentrer avec l'armée en Italie , porta le Roi à l'en consoler par le commandement des armées en Espagne.

Le Roi lui avoit témoigné qu'il dési-

roit qu'il vécût bien avec Madame des Ursins ; qu'il ne se mêlât que des choses qui concernoient la guerre , & qu'il n'entrât en rien dans toutes les autres affaires. M. le Duc d'Orléans avoit exactement suivi cet ordre ; Madame des Ursins n'avoit cherché qu'à lui plaire ; elle avoit affecté d'écrire de ces sortes de louanges que l'on compte bien qui reviendront. Je faisois les ordres du Roi sur elle ; j'étois ami des deux au dernier point ; je desirois leur union , qui faisoit leur bien réciproque , & plus encore celui de M. le Duc d'Orléans , qui y étoit plus attaché ; & j'avois eu soin de lui faire passer tout ce qui pouvoit y contribuer.

J'ai cimenté ces dispositions pendant le court séjour de M. le Duc d'Orléans ici , entre les deux voyages d'Espagne ; & je n'avois rien oublié pour lui en faire sentir toute l'importance pour lui , par l'unité de Madame des Ursins &

DE M. LE DUC DE S.-SIMON. 43
de la Reine d'Espagne, & de même
ici, avec Madame de Maintenon.

Tout alla bien entre eux jusqu'à son retour en Espagne, que mal content du peu de dispositions faites pour la Campagne, malgré les soins qu'il en avoit pris avant son retour, & les promesses qui lui avoient été faites; & outre de ce que les mêmes manquemens lui avoient fait perdre des occasions glorieuses, l'autre Campagne, qu'il prévoyoit lui devoir être aussi nuisibles pour celle qu'il alloit commencer; ce qui lui étoit échappé, en plein souper, contre Madame des Ursins & Madame de Maintenon, les lui avoit rendues irréconciliables.

L'intelligence sembla continuer entre lui & Madame des Ursins, nonobstant les aliénations fréquentes, auxquelles les vivres & les autres fournitures de l'armée donnèrent lieu; mais il ne laissa pas de sentir, à plusieurs petites choses, qu'on lui cherchoit noise, & qu'il

étoit bon d'y prendre garde de près ; & je l'en avertis fortement sur ce bruit répandu ici de son amour pour la Reine d'Espagne , avec des circonstances ajustées , sur lequel il me rassura , dont il ne fut aucunement mention en Espagne , & qui en effet , n'avoit pas eu le moindre fondement.

Dès la fin de sa première Campagne dans ce pays-là , & plus encore dans son séjour après à Madrid , il sentit les fautes que l'ambition & l'avarice faisoient commettre à Madame des Ursins. Il n'eut pas de peine à démêler qu'elle étoit extrêmement crainte & haïe. Peut-être la simple curiosité le porta-t-il à écouter quelques mécontents principaux. Les Princes , sur-tout les hommes , veulent être aimés. Tout retentit en Espagne , & d'Espagne ici , de ses louanges en toutes façons. Travail , détail , capacité , valeur , courage , esprit , affabilité , douceur , & je ne fais point s'il ne prit point les

DE M. LE DUC DE S.-SIMON. 45
hommages des devoirs rendus au rang
& au pouvoir , pour les hommages des
cœurs , ni jusqu'à quel point il en fut
flatté & séduit. Après s'être apperçu par
des effets , quoiqu'assez peu percepti-
bles , mais qu'il ne peut méconnoître ,
de l'imprudence de ce bon mot fatal ,
il n'en fut que plus curieux , pendant
la seconde Campagne , & son séjour
après à Madrid , sur les déportemens
de la Princesse des Ursins ; il n'en fut
aussi que d'un accès plus ouvert aux
plaintes des mécontents , sans toutefois
en faire usage.

Stanhope , Cousin de celui qui , de
mon tems , fut Ambassadeur en Espa-
gne , & depuis Secrétaire d'Etat en An-
gleterre , étoit la seconde personne de
l'armée du Comte de Staremborg , op-
posée à celle que M. le Duc d'Or-
léans commandoit. Ce Général anglois
avoit été fort débauché : il avoit passé
du tems à Paris , assez jeune ; il y avoit
connu l'Abbé Dubois , comme on dit,

entre la poire & le fromage ; & de-là , M. le Duc d'Orléans , qui avoit fait avec lui , tout un hiver & un été , force parties. Le Prince & le Général , devenus personnages en Espagne vis-à-vis l'un de l'autre , se souvinrent du bon tems , se le témoignèrent , autant qu'ils le purent , réciproquement , & firent également , pour s'écrire par des trompettes , des occasions de passe-ports , d'échanges de prisonniers & autres choses semblables.

Les mécontents du Gouvernement & de Madame des Ursins , se rassemblèrent autour de lui : il en fit si peu de mystère , que de retour de l'armée à Madrid , il parla pour plusieurs , en remit quelques-uns en grâce , obtint pour d'autres ce qu'ils désiroient , & répondit aux plaintes que lui fit Madame des Ursins , en présence du Roi & de la Reine ; qu'il avoit cru les servir , en se conduisant de la sorte , pour offrir à ces gens-là un milieu entre

DE M. LE DUC DE S.-SIMON. 47
Madrid & Barcelone , où ils se feroient précipités , s'ils n'avoient eu recours à lui , & s'il ne les eût retenus par ses paroles & son secours.

Pas un des trois n'eut le mot à répondre ; & sur ce qu'il offrit de n'en plus écouter , ils le prièrent de continuer à le faire ; ils le pressèrent de hâter son retour en Espagne , & se séparèrent , à ce qu'il parut , fort contents. Il laissa , dans le dessein d'une fort courte absence , tous ses équipages , avec un nommé Renaut , qui lui servoit de Secrétaire , pour presser de sa part , en son absence , les préparatifs convenus pour la Campagne suivante , lui en rendre compte , & des choses dont il désiroit d'être instruit. Le Comte de Chatillon , premier Gentilhomme de sa Chambre , pere du Duc de Chatillon , demeura aussi en Espagne , sous prétexte de s'épargner six cens lieues en si peu de tems ; en effet , pour courti-fer Madame des Ursins , & tâcher d'avoir une Grandesse.

Renaut , que je n'ai jamais vu , étoit ; par oui dire , un homme d'esprit & d'entreprise , actif , hardi , intelligent. On verra bientôt que le jugement n'étoit pas de la partie : vers la fin de l'hiver , le Roi demanda à son neveu ce que c'étoit que Renaut , pourquoi il ne l'avoit pas ramené , & il ajouta qu'il feroit fort bien de le rappeler , parce que c'étoit un intrigant , qui se fourroit indiscretément parmi les ennemis de Madame des Ursins , à qui cela faisoit de la peine. Monsieur le Duc d'Orléans répondit aux questions , & dit , qu'il alloit mander à Renaut de revenir , & le lui ordonna en effet. Renaut répondit qu'il s'alloit préparer au retour , & M. le Duc d'Orléans n'y songea pas davantage.

Quelque tems après , le Roi lui demanda s'il avoit bien envie de retourner en Espagne , il répondit d'une manière , qui , témoignant bien le désir de servir , ne marquoit aucun empressement ,

DE M. LE DUC DE S. SIMON. 49
ment , & il ne fit nulle attention qu'il
pût y avoir rien d'important , caché
sous cette question.

Il me la conta ; je blâmai la mol-
lesse de sa réponse ; je lui représentai
combien il importoit que la paix seule
mît fin à ses Campagnes ; que cessant
de servir pendant la guerre , il se
trouveroit au niveau des autres Géné-
raux d'armée remerciés , sans qu'il lui
restât d'autre considération que celle
de sa naissance , au lieu qu'en repre-
nant cette guerre , continuant d'y bien
faire , il étoit difficile qu'il ne demeu-
rât pas de quelque chose à la paix.

D'ailleurs ; car on comptoit encore ,
que Monseigneur & Monsieur le Duc
de Bourgogne serviroient , nul autre
pays ne lui convenoit comme l'Es-
pagne , où , éloigné de concurrence ,
d'envie & de courriers du cabinet , il
étoit en liberté. De servir en Flandre
sous M. le Duc de Bourgogne , ce
n'étoit pas commander une armée en

Flandre ; c'étoit figurer péniblement dans une Cour , qui auroit les épines , risquer sa réputation , si la politique l'emportoit ; c'étoit s'exposer à des contradictions fâcheuses , dont le poids de l'envie & des mauvais offices retomberoit sur lui , selon que les événemens seroient bons ou mauvais , lorsqu'ils auroient paru les suites de son opinion. En Allemagne , c'étoit un voyage , & non une Campagne , où le Duc d'Harcourt & le Duc d'Hanover , ne cherchoient qu'à subtiliser. Ne servir plus ailleurs , après ce qui avoit été remarqué , ce seroit , en cas de malheurs & des discussions , s'exposer à être saisi comme une ressource pour aller réparer des fautes , peut-être peu réparables , & peut-être également dangereuses à réparer pour sa politique , & ne pas réparer pour l'Etat , & sa propre réputation , & se perdre aisément , en acceptant , & plus encore en refusant.

Ces raisons parurent déterminer M. le Duc d'Orléans , à un désir plus effectif de retourner en Espagne. A peu de jours de-là , le Roi lui demanda comment il croyoit être avec la Princesse des Ursins , & par ce qu'il lui répondit , qu'il avoit lieu de se persuader d'être bien avec elle , parce qu'il n'avoit rien fait pour y être mal , le Roi lui dit , qu'elle craignoit pourtant fort son retour en Espagne ; qu'elle demandoit qu'on ne l'y renvoyât pas ; qu'elle se plaignoit , qu'encore qu'elle eût tout fait pour lui , il s'étoit lié à tous ses ennemis ; que ce Secrétaire Renaut entretenoit avec eux un commerce étroit & secret , qui l'avoit obligé à demander son rappel , dans la crainte qu'il ne lui fit de la peine par le nom de son Maître.

M. le Duc d'Orléans répondit , qu'il étoit infiniment surpris de ces plaintes de Madame des Ursins ; qu'il avoit toujours eu grand soin , comme Sa Ma-

jesté le lui avoit recommandé , de ne se mêler d'aucune affaire que de celles de la guerre ; qu'il n'avoit rien oublié pour ôter à Madame des Ursins tout ombrage , qu'il ne voulut entrer en rien ; & , pour témoigner qu'il vouloit vivre en union & en amitié avec elle ; il y avoit en effet vécu , & il conta au Roi l'éclaircissement qu'il avoit eu avec elle , dont elle avoit été très-satisfaite , ainsi que Leurs Majestés Catholiques , qui y étoient présentes ; & que tous trois l'avoient prié de continuer , & à ramener les mécontents , & à presser son retour en Espagne , pour lequel il étoit alors prêt de partir.

Il ajouta qu'il étoit vrai , qu'il favoit beaucoup de malversations & de dangereux manèges de la Princesse des Ursins , qui ne pouvoient que tourner à la ruine de Leurs Majestés Catholiques , & de leur Couronne ; que Madame des Ursins , qui s'en doutoit

peut-être , craignoit en lui ses connoissances ; & pour cela , ne vouloit pas qu'il retournât ; mais qu'il avoit si bien retenu ce que Sa Majesté lui avoit prescrit , qu'il osoit la prendre elle-même à témoin , que c'étoit la première fois qu'il prenoit la liberté de lui en parler ; que , quelque nécessité qu'il vît à lui en rendre compte , il il l'eût toujours laissé dans le silence , s'il ne l'eût lui-même obligé de le rompre , en lui parlant de l'éloignement de Madame des Ursins pour lui , également ignoré & non-mérité pour lui. Le Roi pensa un moment , puis il lui dit , que ces choses en cet état , il croyoit plus à propos , qu'il s'abstînt de le renvoyer en Espagne ; que les affaires se trouvoient en une crise que l'on doutoit à qui elles demeureroient ; que si son petit-fils en sortoit , ce n'étoit pas la peine d'entrer en rien sur l'Administration de Madame des Ursins ; que s'il conservoit cette Couronne , il seroit à

propos alors de parler de cette Administration ; & qu'il feroit dans ce tems-là , bien aise d'en consulter son Neveu, M. le Duc d'Orléans s'en tint là , & me le conta , médiocrement fâché à ce qu'il me parût , & moi plus que lui , par les raisons qui ont été répétées.

Il me dit , que toute cette intrigue s'étoit conduite par Madame des Ursins , à Madame de Maintenon immédiatement ; & que c'étoit du Roi qu'il l'avoit appris , c'est-à-dire , que Madame des Ursins s'étoit adressée à Madame de Maintenon là-dessus , sans aucun autre canal intermédiaire.

Peu après , il devint public , que M. le Duc d'Orléans ne retourneroit point en Espagne , parce qu'il ne s'agissoit guère que d'en ramasser les troupes Françaises. Cet emploi ne lui convenoit pas. Alors le Roi dit à M. le Duc d'Orléans d'en faire revenir ses équipages , & lui ajouta , à l'oreille ,

de les envoyer chercher par quelqu'un de sûr , qui , dans la conjoncture présente , peut être le porteur de ses protestations à tout événement , si par un Traité , Philippe V. quittoit le Trône d'Espagne , & que son Neveu conservât ses droits , en faisant doucement recevoir ses protestations ; au moins ce fut alors ce que me dit M. le Duc d'Orléans , & ce que peu des gens vouloient croire dans la suite ; car il faut parler avec exactitude.

Ce Prince choisit pour cet emploi un nommé Flotte , que je n'ai jamais vu , non plus que Renaut , parce que je n'ai jamais eu d'habitude dans sa maison , & n'y ai connu personne : c'étoit un homme de beaucoup d'esprit , d'adresse , de hardiesse , à ce que j'ai oui dire à M. de Lauzun , qui en faisoit cas ; qu'il avoit été à lui au tems de ses importantes affaires avec Mademoiselle ; qui s'en étoit beaucoup mêlé , à laquelle il avoit passé ensuite ; mais ,

comme l'instrument principal de tout entre eux , dans les tems les plus fâcheux & dans ceux de la prison de M. de Lauzun , jusqu'à son retour , & ses brouilleries depuis avec Mademoiselle , à la mort de laquelle il étoit entré , chez Monsieur ; & à la mort de Monsieur , il étoit demeuré à M. le Duc d'Orléans , qui s'en étoit servi , à la guerre , d'Aide de Camp de confiance , en Italie & en Espagne.

Cet homme nourri , comme on voit , dans l'intrigue , s'en alloit droit à Madrid. En chemin , il reçut des nouvelles de Renaut , qui y étoit toujours demeuré , qui lui donnoit avis de son départ & du lieu où il le rencontreroit. Flotte ne le trouva pas au rendez-vous ; il crut qu'il avoit différé son départ , & qu'il le rencontreroit plus loin. Avançant toujours , sans le voir , il ne douta pas qu'il ne le trouvât encore à Madrid , & qu'il l'y attendoit. Il y arriva , y séjourna quelque tems ,

y chercha Renaut inutilement. Il y vit quelques personnes , & même quelques Grands en commerce avec Renaut , qui ne pûrent lui en donner des nouvelles. Je n'ai point su ce que Flotte pensa ; mais il séjourna assez à Madrid ; puis il s'en alla à l'armée , qui étoit encore répandue dans les quartiers d'assemblée. Il y salua le Maréchal de Bezons , pour lequel , il n'avoit point de Lettres , & demeura trois semaines à roder de quartiers en quartiers , sans rien répondre de précis , ni de juste à Besons , qui ne voyoit pas de fondement à ce long séjour , dont il étoit surpris , & qui le pressoit de retourner en France.

Enfin , Flotte fut prendre congé du Maréchal , & lui demander une escorte pour s'en aller de compagnie avec un Commissaire des Vivres , qui vouloit aussi repasser les Pyrénées. Lui & le Commissaire partirent un matin de chez

Befons , tous deux dans une chaise à deux , avec vingt dragons d'escorte.

Comme ils s'éloignoient du quartier du Maréchal , le Commissaire vit de loin deux gros Escadrons , qui s'approchoient d'eux peu à peu , qu'il reconnût être de la Cavalerie du Roi d'Espagne. Le soupçon qu'il en prit , lui fit bientôt passer la tête à la portière , d'où il vit que les Escadrons les suivoient ; il le dit à Flotte , qui d'abord n'en prit point d'ombrage ; mais qui , à une demie lieue de-là , commença aussi à s'en inquiéter. Ils raisonnèrent ensemble dans la chaise , & firent encore deux lieues , au bout desquelles , ils remercièrent leur escorte , comme n'en ayant plus besoin , pour voir alors ce que deviendroient ces deux Escadrons.

Les Dragons , qui étoient Français , insistèrent un peu à les suivre , puis voulurent les quitter ; mais aussi-tôt que les Escadrons s'en apperçurent , ils

vinrent au trot , & empêchèrent les Dragons de se retirer. Ce bruit si près empêcha le Commissaire de regarder ce que ce pouvoit être ; & voyant alors qu'il y avoit dessein sur eux , il le dit à Flotte ; il lui demanda s'il n'avoit point de papiers sur lui ; Flotte fit bonne contenance ; mais un moment après remarquant quelques Cavaliers détachés , qui les cotoyoient , il pria le Commissaire de se charger d'un porte-feuille qu'il lui fit doucement couler : il n'en étoit plus tems ; un des Cavaliers le remarqua. Il arrêta la chaise que les Cavaliers entouroient : les Dragons là-dessus firent mine de vouloir se défendre ; mais celui qui commandoit les Dragons , s'approcha du Lieutenant de Dragons , lui dit civilement qu'il avoit ses ordres ; que l'inégalité du nombre le devoit retenir , puisqu'il s'opposeroit vainement à ce qu'il devoit faire , & qu'enfin , il seroit fâché de les désarmer. A cela il n'y avoit , & n'y eut point

de réplique ; les Dragons se retirèrent.

Un Exempt des Gardes du Corps du Roi d'Espagne , jusque-là mêlé parmi les Cavaliers , s'avança à la chaise , se fit connoître par un ordre par écrit qu'il montra , fit mettre pied à terre à Flotte & au Commissaire , fouilla entièrement la chaise , puis Flotte partout ; & averti qu'il fut , il recommanda au Commissaire de lui remettre ce que Flotte lui avoit fait couler , & l'avertit de ne pas s'exposer au mauvais traitement qui l'attendoit , s'il lui donnoit la peine de le fouiller : ce Commissaire ne se le fit pas dire deux fois , & donna le porte - feuille ; après quoi , l'Exempt lui dit qu'il étoit libre , & lui permit de remonter en chaise , & de continuer son voyage.

En même tems , Flotte fut mis sur un cheval , environné d'Officiers , qui s'assurèrent bien de sa personne , & conduisit chez le Marquis d'Aguilar ,

DE M. LE DUC DE S.-SIMON. 61
au même quartier d'où il venoit de
partir.

Le Marquis d'Aguilar , Grand d'Espagne , fils du vieux Frigilliana , est le même qui vint à Paris , persuader ce malheureux siège de Barcelone ; il commandoit alors les Troupes d'Espagne en chef , sous le Maréchal de Besons ; & il étoit lors vendu à Madame des Ursins. Dès qu'il fut averti de la capture , il alla trouver Besons , à qui il dit tout ce qu'il put de plus soumis , pour excuser ce qu'il venoit de faire exécuter sans sa permission , ni sans sa participation , dans son armée , fondé sur un ordre par écrit , de la main propre du Roi d'Espagne , qu'il lui fit lire.

Besons tout irrité qu'il étoit , l'écouta sans l'interrompre , & vit l'ordre du Roi d'Espagne positif pour cette expédition , & pour ne lui en rien communiquer ; en le rendant au Marquis d'Aguilar , il lui dit , qu'il falloit que Flotte ,

qu'il avoit connu & cru un garçon forcé sage, fût bien coupable, puisqu'appartenant à M. le Duc d'Orléans, le Roi d'Espagne se portoit à cette extrémité. Il congédia Aguilar étonné au dernier point ; mais sans perdre le jugement, il manda l'aventure à M. le Duc d'Orléans, l'avertit qu'il n'en rendroit compte au Roi que par l'ordinaire, qui ne pourroit arriver que six jours après un Courrier qu'il venoit de dépêcher, & qu'il fit rattraper & auquel il fit donner le billet, avec ordre de le rendre à M. le Duc d'Orléans, à l'insçu de qui que ce fût, de manière que ce Prince en fut averti six jours avant le Roi & avant personne.

Il tint le cas si secret qu'il m'en fit un à moi-même, & cependant je ne fais quel usage il fit de l'avis reçu si fort à propos.

Il vint au Roi par l'ordinaire, qui arriva le douze Juillet, de l'armée & de Madrid.

Le Roi le dit à son Neveu, qui fit

le surpris , & qui avoit eu le tems de se préparer : il répondit au Roi qu'il étoit étrange qu'on arrêtât ainsi un de ses gens ; qu'ayant l'honneur de lui appartenir de si près , c'étoit à Sa Majesté à en demander raison , & à lui , à l'attendre de sa justice & de sa protection. Le Roi répondit , que l'injure le regardoit de plus près que son Neveu , & qu'il alloit donner ordre à Torcy d'écrire là-dessus , comme il falloit , en Espagne. Il n'est pas difficile de comprendre qu'un tel éclat fit grand bruit en Espagne & en France ; mais , quel qu'il fût d'abord , ce ne fut rien en comparaison des suites.

J'en parlai alors à M. le Duc d'Orléans , qui me parut tout attendre des Lettres du Roi ; je lui demandai , à cette occasion des nouvelles de Renaut , & j'appris qu'il n'en avoit aucune depuis la réponse qu'il lui avoit faite à l'ordre de revenir ; que Flotte ne l'avoit trouvé , ni sur la route , ni à Ma-

drid, & qu'on ne favoit ce qu'il étoit devenu.

Tout cela me fit entrer en soupçon qu'il y avoit de plus dans cette affaire ; que Renaut avoit été arrêté ; & que cela ne s'étoit point exécuté fans la participation du Roi.

Je dis à M. le Duc d'Orléans , que cela seul de n'avoir point eu de nouvelles de Renaut , depuis le départ de Flotte , lui auroit dû donner de l'inquiétude de l'un , & des précautions pour l'autre ; il en convint , puis il me dit que Flotte , n'étant allé que sur ce que le Roi lui avoit fait des protestations , il n'avoit pu prendre de défiance ; qu'à la façon dont le Roi lui avoit parlé , il ne pouvoit croire qu'il y fût entré , mais un coup de hardieffe & de curiosité de Madame des Ursins , pour découvrir à quels ennemis elle avoit à faire , & cacher son inimitié sous le prétexte d'une affaire d'Etat , dont les moindres

DE M. LE DUC DE S.-SIMON. 63
moindres soupçons excusent tous les éclats.

Le raisonnement que la connoissance des artifices & de la hardiesse de la Princesse des Ursins m'avoit déjà fourni en moi-même, me persuada encore plus, de la bouche de Monsieur le Duc d'Orléans, & je crus qu'il falloit suspendre tout raisonnement jusqu'à l'arrivée de la réponse d'Espagne ; cependant on ne l'attendoit point pour exciter le déchaînement contre M. le Duc d'Orléans.

Il se publia que M. le Duc d'Orléans avoit voulu se faire un parti qui le portât sur le Trône d'Espagne, en chassant Philippe V, sous prétexte de son incapacité, de la domination de Madame des Ursins, de l'abandon de la France, retirant ses Troupes ; qu'il avoit traité avec Stanhope, pour être protégé par l'Archiduc, dans l'idée qu'il importoit peu à l'Angleterre & à la Hollande, qu'il régnât en Espagne,

pourvu que l'Archiduc demeurât Maître de tout ce qui étoit hors de son continent , & que celui qui auroit la seule Espagne fût à eux , placé de leurs mains , dans leur dépendance , & de quelque naissance , ennemi ou du moins séparé de la France.

Voilà ce qui eut le plus de cours. Il y en avoit qui alloient plus loin. Ceux-là ne parloient de rien moins que de la condition de faire casser à Rome , le mariage de Madame la Duchesse d'Orléans , comme fait par force , & conséquemment déclarer ses enfans bâtards , à la sollicitation de l'Empereur ; d'épouser la Reine , Soeur de l'Impératrice , & veuve de Charles II , qui avoit encore des trésors ; monter avec elle sur le Trône , & sût qu'elle n'auroit point d'enfans..... & beaucoup d'autres horreurs.

Cependant la réponse d'Espagne n'arrivoit pas ; la plus saine partie de la Cour commençoit à se hériffer. M. le

DE M. LE DUC DE S.-SIMON. 67
Duc d'Orléans l'attendoit toujours. Le Roi, & plus encore Monseigneur, le traitoient avec un froid, qui le mettoit fort mal à son aise ; à leur exemple la plupart de la Cour se retiroit ouvertement de lui : J'étois alors dans une espèce de disgrâce ; je n'allois plus à Marly ; & cette situation désagréable étoit visible.

Ma liaison si étroite avec M. le Duc d'Orléans, inquiéta mes amis, qui me pressèrent de m'en écarter un peu. L'expérience que j'avois de ce que faisoient faire ceux qui me haïssoient, ou me craignoient ; sur-tout la cabale de Meudon, qui étoit celle de Vendôme ; en particulier, M. le Duc & Madame la Duchesse, me firent faire bien des réflexions à moi-même ; que dans l'état où je me trouvois avec le Roi, cette liaison si grande leur donneroit beau jeu ; mais tout considéré, je crus qu'à la Cour, comme à la Guerre, il falloit de l'honneur & du courage, &

savoir avec discernement affronter les périls ; je ne crus donc pas en devoir témoigner la moindre crainte , ni marquer la moindre différence dans ma liaison ancienne avec M. le Duc d'Orléans , au tems de son besoin , par l'étrange abandon qu'il éprouvoit.

Enfin , les réponses d'Espagne venues depuis assez long-tems , sans qu'on en eût parlé , ce Prince m'avoua que plusieurs Gens considérables , Grands d'Espagne & autres , lui avoient persuadé qu'il n'étoit pas possible , que le Roi d'Espagne s'y pût soutenir ; & de là lui avoient proposé de hâter sa chute & de se mettre à sa place ; qu'il avoit rejetté cette proposition avec l'indignation qu'elle méritoit , mais qu'il étoit vrai , qu'il s'étoit laissé aller à celle de s'y laisser porter , si Philippe V tomboit de lui-même , sans aucune espérance de retour ; parce qu'en ce cas , il ne lui causeroit aucun tort , & feroit un bien au Roi & à la France ;

DE M. LE DUC DE S.-SIMON. 69
de conserver l'Espagne dans sa Mai-
son ; ce qui ne lui seroit pas moins
avantageux qu'à lui-même ; que cela se
faisant sans la participation du Roi , il
ne se trouveroit point embarrassé de
renoncer par la paix , ni les ennemis
d'un Prince porté sur le Trône , par
le pays même, séparément de la France ,
avec qui l'apparence d'union & de liai-
son ne pouvoit pas être telle qu'avec
Philippe V.

Cet aveu ne me donna pas bonne
opinion du projet , ni aucun désir de
presser pour en savoir davantage , sup-
posé qu'il y eût de plus : je me ra-
bais , dans cette crainte , à blâmer , en
tout , ce projet mal conçu en lui-
même , & qui déplairoit au Roi. Je
lui conseillai ensuite de faire l'impossi-
ble pour pénétrer jusqu'où ce Prince
en savoit , pour éviter de lui donner
suspçon de plus en matières si jalouses
& si fâcheuses , en éloignement & en dé-
fiances irrémédiables ; lui avouer ce

qu'il en apprendroit ; ou si le Roi en étoit informé , lui raconter ce qu'il venoit de me dire , sur-tout lui en faisant bien remarquer les bornes & l'intention ; lui demander pardon de ne lui avoir pas fait la confidence , & reçu ses ordres ; s'en excuser sur ce qu'il n'y avoit rien de mauvais dans le projet contre son service , ni contre le Roi d'Espagne ; & sur ce que l'ayant su , la conscience de Sa Majesté auroit pu être embarrassée sur les renonciations à faire , à la paix , si alors elles lui étoient demandées. J'ajoutai qu'avec tout cela , je ne voyois pas une plus mauvaise , plus triste , ni en même tems une ouverture plus téméraire , ni plus folle , ni plus impossible , ni un plus grand malheur pour lui , que de s'y être laissé entraîner , dont toutesfois , à force d'esprit , de conduite , de naissance , il falloit qu'il tâchât de sortir le moins mal qu'il se pourroit , & qu'il ne s'abandonnât pas soi-même dans le

DE M. LE DUC DE S.-SIMON. 71
triste état d'abandon général , & des
clameurs , où déjà il se trouvoit ré-
duit.

Ce Prince goûta fort mon conseil ,
convint à demi de sa faute , m'avoua
qu'il avoit laissé Renaut en Espagne
pour suivre cette affaire ; que Flotte de-
voit aussi s'y concerter avec lui.

Madame des Ursins avoit trop d'es-
pions de tous les genres ; elle étoit
trop occupée de sa haine contre M. le
Duc d'Orléans ; elle avoit conçu trop
de défiance de la protection qu'il avoit
donnée aux mécontents ; elle avoit trop
de soupçons de la conduite de Renaut
en Espagne , depuis qu'elle avoit fait en-
forte qu'il en fût rappelé ; enfin , elle
y fut trop confirmée par l'arrivée de
Flotte , sous un prétexte aussi frivole
que celui de venir chercher des équi-
pages ; qu'il ne manquoit pas de gens
pour les ramener ; un trop vif intérêt
à pénétrer & à faire des affaires à

M. le Duc d'Orléans, pour n'être pas instruite.

Renaut se conduisit, à ce que j'ai ouï dire depuis, avec la dernière imprudence ; il ne ménagea, ni les allées ni les venues, ni ses commerces très-justement suspects à Madame des Ursins, parce qu'il n'étoit lié qu'avec ses ennemis ; la tête de cet homme se tourna ; il ne put porter le poids d'une confiance si importante, de l'entremise de choses si hautes ; il se crut l'arbitre des récompenses de tout ce qui entreroit dans le parti, & jusqu'à ses discours, le trahirent, & le firent arrêter secrètement un peu avant l'arrivée de Flotte, qui moins indiscret, mais marchant à tâtons sans Renaut, donna dans des pièges qui le perdirent.

L'intervalle de ce rappel en tout, puis une partie des Troupes Françaises, leur parut une conjoncture d'ébranlement à en profiter. Ceux qui en Espagne avoient proposé à M. le Duc d'Or-

DE M. LE DUC DE S.-SIMON. 73
léans ce projet impossible , faifirent la
même conjoncture pour groffir le parti ,
& tout avec fi peu de précautions , que
leur conduite auffi infenfée que leur
projet même , fe fit aifément découvrir ,
& reflua fur M. le Duc d'Orléans.

VIE PRIVÉE ET PUBLIQUE DU DUC D'ORLÉANS , RÉGENT.

TOUTES fes matinées étoient livrées
aux affaires ; & les différentes affaires
avoient leurs heures & leurs jours. Il
les commençoit , par s'habiller feul ,
voyoit du monde à fon lever , qui
étoit court , & toujours précédé & suivi
d'Audiences , auxquelles il perdoit beau-
coup de tems , puisque ceux qui étoient
chargés directement d'affaires , le te-
noient fucceffivement jufqu'à deux heu-
res après-midi. Ceux-là étoient les Chefs
du Conseil ; la Vrilliere , bientôt après

Le Blanc dont il se servoit , beaucoup d'espionnages ; ceux avec lesquels il travailloit sur les affaires de la Constitution , d'autres qui survenoient souvent , Torcy pour les Lettres de la Poste ; quelquefois le Maréchal de Villeroy , une fois la semaine ; les Ministres Etrangers ; quelquefois les Conseils ; la Messe dans sa Chapelle en particulier , quand il étoit Fête ou Dimanche.

Les premiers tems , il se levoit matin ; ce qui se rallentit peu-à-peu ; & devenu après incertain & tardif , suivant qu'il s'étoit couché , sur les deux heures ou deux heures & demie , tout le monde le voyoit prendre du chocolat ; il causoit avec la Compagnie , cela duroit selon qu'elle lui plaisoit le plus ; ordinairement en tout , cela n'alloit pas à demie heure. Il rentroit , & donnoit Audience à des hommes , ou à des femmes , alloit chez Madame la Duchesse d'Orléans , puis travailloit avec quelqu'un ; il alloit voir le Roi , le ma-

tin rarement , mais toujours matin ou soir , avant ou après le Conseil de Régence ; & l'abordoit , lui parloit , le quittoit avec des révérences & un air de respect , qui faisoit plaisir à voir , au Roi Jacques même , & qui apprenoit à vivre à tout le monde.

Après le Conseil , ou sur les cinq heures du soir , s'il n'y en avoit point , il n'étoit plus question d'affaires. C'étoit à l'Opéra , ou au Luxembourg , s'il n'y avoit pas été avant son chocolat ; ou aller chez Madame la Duchesse d'Orléans , où quelquefois il soupoit ; ou sortir par les derrières ; ou faire entrer Compagnie ; ou , si c'étoit en belle saison , aller à Saint-Cloud , ou en d'autres Campagnes , tantôt au Luxembourg ou chez lui.

Quand Madame étoit à Paris , il la voyoit un moment avant la Messe ; & quand elle étoit à Saint-Cloud , il alloit l'y voir , & lui a toujours rendu beaucoup de soins & de respects.

Le Régent confumoit ainsi beaucoup trop de tems en Audiences trop faciles , trop longues , trop étendues ; il se livroit à ces mêmes détails que du tems du Feu Roi ; lui & moi lui reprochions souvent ensemble , je l'en faisois quelquefois ressouvenir ; mais il se laissoit toujours entraîner. D'ailleurs , mille affaires particulières , & quantité d'autres , de manutention , de Gouvernement qu'il auroit pu finir en une demie heure d'examen , le plus souvent , & décider net & ferme après , il les prolongeoit les unes par complaisance , la plupart par une défiance générale de toutes choses & de toutes personnes ; & de cette façon des riens devenoient des hydres , dont lui-même , après , devenoit fort embarrassé.

Sa familiarité & la facilité de son accès plaisoient extrêmement ; mais l'abus qu'on en faisoit , étoit excessif : il alloit quelquefois au manque de respect ; ce qui à la fin eut des inconvé-

niens d'autant plus dangereux qu'il ne put , quand il le voulut , réprimer des personnages qui l'embarrassèrent plus qu'eux-mêmes ne s'en trouvoient embarrassés.

Je lui représentois quelquefois tant de choses importantes , à mesure que les occasions s'en offroient , que je gagnois quelque chose , & que je paroissais à des inconvéniens ; plus souvent , il me glissoit de la main , après être demeuré persuadé de ce que je lui disois ; & sa foiblesse l'entraînoit. Ce qui est fort extraordinaire , c'est que les femmes de sa Société la plus intime , n'ont jamais rien pu savoir de lui , de tant soit peu important , sur quoi que ce soit du Gouvernement & des affaires.



RÉFLEXIONS SUR LA MORT DE
MONSEIGNEUR LE RÉGENT, EN 1723.

LA mort de Monseigneur le Duc d'Orléans , fit un grand bruit au dedans & au dehors ; mais les pays étrangers lui rendirent incomparablement plus de justice , & le regrettèrent beaucoup plus que les Français ; quoique les Etrangers connussent sa foiblesse , & que les Anglois en eussent étrangement abusé , ils n'en étoient pas moins persuadés , par leur propre expérience , de l'étendue & de la justesse de son esprit , de la grandeur de son génie & de ses vues , de sa singulière pénétration , de sa sagesse & de l'adresse de sa politique , de la facilité de ses expédiens & de ses ressources , de la dextérité de sa conduite , dans tous les changemens de circonstances & d'é-

vénemens , de sa netteté à considérer les objets , & à combiner toutes choses , de sa supériorité sur ses Ministres , & sur ceux que les diverses Puissances lui envoioient , du discernement exquis à démêler , à tourner les affaires , de sa savante facilité à répondre sur le champ à tout , quand il le vouloit.

Tant de grandes & rares parties pour le Gouvernement , le leur faisoient redouter & ménager ; & le gracieux qu'il mettoit à tout & qu'il savoit charmer jusqu'au refus , le leur rendoit encore aimable , & ils estimoient de plus sa grande & naïve valeur.

Le Roi Louis XV , touché de son inaltérable respect , de ses attentions à lui plaire , de sa manière de lui parler , & de celle de son travail avec lui , le pleura , & fut véritablement touché de sa perte , en sorte qu'il n'en a jamais parlé depuis (& cela est revenu souvent) , qu'avec estime , affection & regret ; tant la vérité perce

d'elle-même , malgré tout l'art & toute l'affiduité des menfonges & de la plus affreuse calomnie.

M. le Duc , qui montoit si haut par cette perte , eut sur elle une contenance honnête & bienféante ; Madame la Duchesse se contint fort convenablement. La Cour fut peu partagée , parce que le sens y est corrompu par les passions.

Il s'y trouva des gens à yeux sains qui le voyoient , comme faisoient les Etrangers , & qui continuellement témoins de l'agrément de son esprit , de la facilité de son accès , de cette bonté dont il favoit se parer d'une façon si naturelle , de ses traits plaisans à écarter & à éconduire , sans jamais blesser , sentirent tout le poids de sa perte ; d'autres , en plus grand nombre , en furent fâchés aussi , mais bien moins par regret que par la connoissance du caractère du successeur & de celui encore de ses alentours ; mais le gros de
la

là Cour ne le regretta pas du tout ; fort mécontents , quoique bien mal-à-propos , une foule d'ingrats , dont le monde est plein , & qui dans les Cours font de bien loin le plus grand nombre , ceux qui se croyoient en passe d'espérer plus de succès pour leur fortune & leurs vues ; enfin , un monde d'Amateurs stupides de nouveautés.

Le Parlement de Paris , & comme lui , tous les autres Parlemens , toute la Magistrature , qui , pour être toujours assemblés , sont si aisément animés du même esprit , n'avoient pu pardonner à M. le Duc d'Orléans les coups d'autorité.

Le Militaire étouffé sans choix par des gens de tous grades , & par la prodigalité des Croix de St. Louis , jettées à toutes mains , & trop souvent achetées , ainsi que les avancemens de grades , étoit outré de l'économie extrême , qui le réduisoit à la dernière misère , & de la sévérité qui le retenoit en un vé-

ritable esclavage ; l'augmentation de la solde n'avoit pas fait la moindre impression sur le soldat & sur le cavalier , par l'extrême cherté de toutes choses les plus communes & les plus indispensables à la vie ; de manière que cette partie de l'Etat si importante , si répandue , si nombreuse , plus que jamais tourmentée & réduite sous la servitude des Bureaux & de tant de gens , se crut soulagée par l'espérance du changement qui pourroit alléger son joug , & donner plus de liant à l'ordre du service , & plus d'égards au mérite.

Le Corps de la Marine tombé comme en dessuétude & dans l'oubli , ne pouvoit qu'être outré de cet anéantissement , & se réjouir de tout changement quel qu'il pût être ; & tout ce qui s'appelloit gens de Commerce arrêtés tout court par-tout , pour complaire aux Anglois , & gênés en tout par la Compagnie des Indes , ne pouvoient être en meilleures dispositions.

Le gros de Paris & des Provinces, désespéré des cruelles opérations de Finance, & d'un perpétuel Jeu de Gobelets, pour tirer tout l'argent, qui mettoit d'ailleurs toutes les fortunes en l'air, & la confusion dans toutes les familles, outré de plus, de la prodigieuse cherté où les opérations avoient fait monter toutes choses sans exception de pas une, tant de luxe que de première nécessité pour la vie, gémissoit depuis long-tems après une délivrance & un soulagement qu'il se figuroit aussi vainement que certainement, par l'excès du besoin & l'excès du desir.

Une situation si forcée & si générale, nécessairement émanée de tant de faces contradictoires, successivement données aux Finances, dans la fausse idée de réparer la ruine & le cahos où elles s'étoient trouvées à la mort de Louis XIV, ne pouvoit faire regretter au public celui qu'il en regardoit comme l'Auteur, comme ces enfans

qui s'en prennent au morceau de bois qu'un imprudent leur a fait tomber , en passant , sur le pied , qui jettent de colère ce bois de toutes leurs forces , comme la cause du mal qu'il sentent , & qui ne font pas la moindre attention à ce passant , qui en est la seule & véritable cause.

C'est ce que j'avois bien prévu qu'il arriveroit sur l'arrangement , ou plutôt sur le dérangement de plus en plus des Finances , & que je voulois ôter de dessus M. le Duc d'Orléans par les Etats-Généraux , que je lui avois proposés ; qu'il avoit agréés , & dont l'exécution fut rompue à la mort du Roi. La suite des années a peu-à-peu fait tomber les écailles des yeux , & a fait regretter M. le Duc d'Orléans à tous , avec les plus cuisans regrets , & lui a enfin rendu la justice qui lui avoit toujours été due.

ANECDOTE SUR LE MARIAGE DE
MLLE. D'ORLÉANS, AVEC LE PRINCE
DES ASTURIÉS.

J'AVOIS ordre du Cardinal Dubois ; de précéder tout le monde à la Cérémonie de ce mariage en Espagne. Pour y réussir , je me rendis de bonne heure dans la Chapelle ; elle étoit vuide de Courtifans. Je me mis à côté du carreau du Roi , à droite , tout au bord en dehors du tapis ; & je m'amusai là , mieux que je ne m'y étois attendu. Le Cardinal Borgia , pontificalement revêtu , étoit du côté de l'Epître , le visage tourné vers moi , apprenant sa leçon , entre deux Aumôniers en surplis , qui lui tenoient un grand livre ouvert , où le bon Prélat ne savoit pas lire : il s'efforçoit , lisoit tout haut & de travers : les Aumôniers le repre-

noient ; il se fâchoit , & les gtondoit ; il étoit repris de nouveau , & se courrouçoit de plus en plus , jusqu'à se tourner à eux , & à leur secouer leur surplis. Je riois tant que je pouvois , car il ne s'appercevoit de rien , tant il étoit occupé & empêché de la leçon.

Les mariages en Espagne , se font l'après-dînée , & communément à la porte de l'Eglise , comme les Baptêmes. — Le Roi , la Reine , le Prince & la Princeffe , y arrivèrent avec toute la Cour , & furent annoncés tout haut. « Qu'ils attendent , s'écria le Cardinal » en colère ; je ne suis pas prêt. » Ils s'arrêtèrent en effet , & le Cardinal continua sa leçon , plus rouge que sa calotte. Enfin , il s'en alla à la porte , où cela dura assez long-tems.

La curiosité m'auroit fait suivre , sans la raison de conserver mon poste. J'y perdis du divertissement ; car je vis arriver le Roi & la Reine à leur Prie-Dieu , riant & se parlant , & toute la

DE M. LE DUC DE S.-SIMON. 67

Cour riant auffi. Le Nonce arrivant à moi , me marquant fa surprise par gestes , & répétant , *Signore , Signore* , & moi qui avois résolu de n'y rien comprendre , je lui montrai le Cardinal en riant , & lui reprochai de ne l'avoir pas mieux instruit , pour l'honneur du Sacré Collège.

Le Nonce entendoit très-bien le français , & l'écorchoit très-mal ; cette plaisanterie & l'air ingénu dont je le faisois , sans faire semblant d'entendre les démonstrations du Nonce , fit une si heureuse diversion , qu'il ne fut plus question d'autre chose ; d'autant que le Cardinal y donna lieu de plus en plus , en continuant la Cérémonie , pendant laquelle il ne savoit où il en étoit , ni ce qu'il faisoit , repris & montré à tout moment par ses Aumôniers , enforte que le Roi , ni la Reine ne purent se contenir , ni personne de ce qui en fut témoin. Je ne voyois que le dos du Prince & de la Princesse à genoux ,

chacun sur un carreau , entre le Prie-Dieu & l'Autel , & le Cardinal en face , qui suoit de son labeur ; heureusement je n'avois-là affaire qu'au Nonce ; le Marjor-Dôme , Major du Roi , s'étant placé à côté de son fils , Capitaine des Gardes , en quartier , au bout de la queue du Prie-Dieu. Les Grands étoient en foule autour , & tout ce qu'il y avoit de gens considérables , & le reste remplissoit toute la Chapelle.

Parmi ces divers spectacles , je remarquai un contentement extrême dans le Roi & la Reine , de voir accomplir ce mariage.

La Cérémonie finie , qui ne fut pas bien longue , pendant laquelle personne ne se mit à genoux que le Roi & la Reine , & où il le fallut , les deux mariés , Leurs Majestés Catholiques se levèrent , & se retirèrent vers le coin à gauche , du bas de leur drap de pied , & se parlèrent bas , peut-être l'espace d'un *Credo* ; après quoi la Reine de-

meura où elle étoit , & le Roi , qui étoit à la place où j'avois toujours été pendant la Cérémonie. Le Roi arrivé à moi , me fit l'honneur de me dire :
« Monsieur, je suis si content de vous
» en toutes manières , & de celle en
» particulier , dont vous vous êtes ac-
» quitté de votre Ambassade auprès de
» moi , que je veux vous donner des
» marques de ma satisfaction & de mon
» amitié ; je vous fais Grand d'Espa-
» gne de la première Classe , vous &
» en même-tems celui de vos Enfans
» que vous voudrez choisir pour être
» Grand d'Espagne , & en jouir en
» même-tems que vous ; & je fais vo-
» tre fils aîné , Chevalier de la Toison
» d'Or. »



AUTRE ANECDOTE SUR LE
MARIAGE DE MLLE. D'ORLÉANS,
AVEC LE PRINCE DES ASTURIÉS.

LA modestie & la gravité des Espagnols , ne leur permettent pas de voir coucher des mariés : le souper des noces fini , il se fait un peu de conversation assez courte , & chacun se retire chez soi , hommes & femmes de tout âge ; après quoi les mariés se déshabillent chacun en leur particulier , & se couchent , sans autres témoins que le peu de gens nécessaires à les servir , tout comme s'ils étoient mariés depuis long-temps ; je n'ignorois pas cette coutume , & je n'avois reçu aucun ordre là-dessus ; néanmoins je ne pouvois regarder comme bien solide un mariage qui ne seroit point suivi de consommation , au moins présumée. On étoit

convenu , à cause de l'âge & de la délicatesse du Prince des Asturies , qu'il n'habiteroit avec la Princesse , que lorsque Leurs Majestés Catholiques le jugeroient à propos ; & on comptoit que ce ne seroit d'un an , tout au moins. Je témoignai ma peine là-dessus au Marquis Grimaldo à Lerma. Je n'y gagnai rien , il étoit Espagnol , & il ne fit que tâcher de me rassurer sur une chose où il ne voyoit pas qu'il se pût rien changer. Outre que je n'eus que quelques momens avec lui , je crus ne devoir pas insister , & au contraire , lui laisser croire que je me tenois pour battu , de peur que , s'il appercevoit plus d'opiniâtreté , & que j'en voulusse parler au Roi & à la Reine , il ne me gagnât de la main à l'instant , & les prévint à maintenir la coutume établie , & qui jusqu'alors n'avoit jamais été enfreinte ; mais résolu , à part moi , de n'en pas demeurer-là , puisqu'au pis-aller , si je ne réussissois pas ,

ma tentative demeureroit ignorée ; ainfi dans l'Audience que j'eus à Lerma , je me mis à parler du mariage & de l'un à l'autre , de la confommation , en approuvant fort le délai que demandoient l'âge & la délicateffe du Prince ; de-là , je revins à la joie que recevroit M. le Duc d'Orléans d'en apprendre la célébration , & je me suis mis à les flatter fur l'extrême honneur qu'il recevoit de ce grand mariage , de fa fenfibilité là-deffus , & plus , s'il fe pouvoit encore , d'un gage fi précieux & fi certain d'un véritable retour des bonnes grâces de Leurs Majeftés Catholiques , que j'étois témoin qu'il avoit toujours fi passionnément défiré.

Je fis là une pause , pour voir l'effet de ce discours ; & comme il me parut répondre au deffein que j'avois , je m'enhardis à ajouter , que plus cet honneur étoit grand & fi juftement cher à M. le Duc d'Orléans , plus il étoit envié de toute l'Europe & des

DE M. LE DUC DE S.-SIMON. 93
Français, mal-intentionnés pour le Régent, & plus la solidité lui étoit importante ; que je n'ignorois pas les usages sages & modestes de l'Espagne ; mais que je n'en étois pas moins persuadé qu'ils se pouvoient enfreindre en faveur d'un objet aussi grand, qui étoit le dernier degré de solidité, dans un cas aussi singulier, que je regardois comme le comble des grâces de Leurs Majestés, pour M. le Duc d'Orléans, & de la certitude de ce retour si précieux, si cher & si passionné de l'honneur de leur amitié pour lui, en même tems la marque la plus éclatante de l'intime & indissoluble union des deux branches Royales, & des deux Couronnes ; à la face de toute l'Europe, si Leurs Majestés vouloient permettre qu'il en fût usé dans ce mariage, comme Sa Majesté avoit été elle-même témoin, qu'il en avoit été usé au mariage de M. le Duc de Bourgogne.



Le Roi & la Reine me laisserent tout dire sans m'interrompre. Je le pris à bon augure, ils se regardèrent; puis le Roi lui dit; « qu'en dites-vous? — Mais, vous-même, Monsieur, répondit-elle? Là-dessus, je pris la parole, & leur dis, que je ne voulois pas les tromper, que je leur avouois que je n'avois aucun ordre là-dessus; que cette matière n'avoit été traitée avec moi, ni de bouche avant mon départ, ni depuis mon départ de Paris, dans aucune dépêche; que ce que je prenois la liberté de leur représenter venoit uniquement de moi & de mes réflexions, & qu'en cela, je ne parlois qu'avec l'attachement d'un bon Serviteur des deux Couronnes, tant en vrai Français, en bon Espagnol, qu'en Serviteur de M. le Duc d'Orléans, par l'effet qui en résulteroit dans les deux Monarchies & dans toute l'Europe; qu'on y désespéroit de pouvoir opérer des conjonctu-

DE M. LE DUC DE S.-SIMON. 95
res qui pussent faire regarder de bon œil ce mariage comme possible à séparer , & par conséquent travailler profondément , à tout ce qui pouvoit y conduire ; enfin , que toute l'Europe conjurée pour rompre l'union des deux Couronnes , & dont la durée intime opéreroit nécessairement toute la grandeur & la puissance , telle que la même union des deux branches de la Maison d'Autriche l'a opérée en sa faveur , abandonnant enfin le dessein d'y tenter de nouveau , le regardant comme impossible , après avoir vu l'Espagne si attachée à ses usages , y contrevenir la première fois uniquement pour donner à ce mariage le dernier degré d'indissolubilité , selon l'opinion de toutes les Nations , encore que selon la sienne , il ne lui en manquât aucune sans cette formalité. »

Ces dernières raisons persuadoient Leurs Majestés Catholiques ; elles se regardèrent encore , se dirent quelques

mots bas : puis le Roi me dit : « mais ;
» si nous consentions à ce que vous pro-
» posez , comment entendriez - vous
» faire ? » Je répondis que rien n'étoit
plus aisé , ni plus simple , que Sa Ma-
jesté en avoit vu le modèle au ma-
riage de M. le Duc de Bourgogne ;
mais qu'il étoit inutile de laisser entre-
voir la résolution qui en seroit prise ,
avant le tems de l'exécution , pour évi-
ter les discours de gens ennemis de
toute nouveauté , & qui n'en croient
pas d'abord les raisons si solides & si
importantes ; que supposé que Leurs
Majestés voulussent bien embrasser un
parti si nécessaire , il suffiroit d'en faire
répandre doucement la résolution dans
le grand bal , qui devoit précéder le
coucher , où le spectacle d'un lieu si
public , arrêteroît les raisonnemens , &
où la chose seroit sue à tems , de re-
tenir les Spectateurs après le bal par le
désir de faire leur cour , & par la cu-
riosité d'être témoins de chose pour eux
si

DE M. LE DUC DE S. SIMON. 97
si nouvelle ; que , pour l'exécution ;
Leurs Majestés seules avec le pur né-
cessaire , assisteroient au déshabillé , les
verroient mettre au lit , feroient placer
aux deux côtés du chevet , le Duc
Popoli près du Prince , la Duchesse
de Monteliana , près de la Princesse ; &
tous , les rideaux entièrement ouverts
des trois côtés du lit , feroient ouvrir
les deux batans de la porte , & entrer
toute la Cour , & la foule s'approcher
du lit , laisser bien remplir la chambre
de tout ce qu'elle pourroit contenir ;
avoir la patience d'un quart-d'heure
pour satisfaire pleinement la vue de cha-
cun , puis faire fermer les rideaux en
présence de la foule , & la congédier ;
pendant quoi le Duc Popoli & la
Duchesse de Monteliana , auroient soin
de se glisser sous les rideaux , & de ne
pas perdre un instant le Prince & la
Princesse de vue ; & la foule sortie des
antichambres jusqu'au dernier , faire le-
ver le Prince & le conduire dans son

appartement. Le Roi & la Reine approuvèrent tout ce plan ; & après quelque peu de conversation & de raisonnemens là-dessus , me promirent de le faire exécuter de la sorte ; & je leur en fis mes très-humbles remercimens.

ÉTRANGE CONDUITE DE LA PRINCESSE DES ASTURIES.

CETTE Princesse avoit été malade en arrivant à Madrid. Sa convalescence avançoit , & son humeur se manifestoit en même tems. J'ai su par l'intérieur , qu'elle résistoit avec opiniâtreté à aller chez la Reine , après tous les soins , les marques extraordinaires de bonté , les visites continuelles qu'elle en avoit reçues pendant sa maladie , & qu'elle en recevoit encore tous les jours. Elle ne vouloit point sortir de sa chambre ; elle s'amusoit à sa fenêtre , où elle se mon-

troit en bonne fanté. Son appartement de plein-pied à celui de la Reine , n'en étoit féparé que par une petite galerie intérieure ; car elle alloit dans l'appartement qu'avoit l'Infante ; elle ne vouloit plus écouter les Médecins sur rien pour sa fanté , ni ses Dames sur sa conduite , & répondoit même à la Reine fort féchement , lorsqu'elle effayoit de la raméner par les infinuations les plus douces.

La Reine même m'ordonna de la voir , & de lui aider à la rendre plus traitable : je répondis que je n'étois que trop informé de tout ; que j'en étois trop peiné ; que je ne devois pas me flatter de pouvoir plus que Sa Majesté sur l'esprit de la Princesse ; & après un peu de conversation sur ce qu'elle croyoit m'apprendre , & que j'y eusse ajouté ce que je favois de plus , & qu'elle ne me nia point , je pris la liberté de lui dire , qu'il y avoit auffi trop de bonté & de ménagement de sa part ; que

Sa Majesté gâtoit la Princesse ; qu'il falloit la ployer sans retardement à ses devoirs ; & que , si dans l'excès de la patience de la Reine , la considération de M. le Duc d'Orléans entroit pour quelque chose , non-seulement je me chargeois de tout auprès de lui ; mais que je répondois à Sa Majesté , que , non seulement , il trouveroit bon tout ce qu'il plairoit à Sa Majesté de dire à la Princesse , & de faire , mais qu'il lui en feroit aussi très-obligé , parce que personne mieux que moi , ne connoissoit ses sentimens pour Leurs Majestés ; combien il se sentoit aise du retour de leurs bonnes grâces , & désireux de les conserver ; & combien aussi il se sentoit honoré du mariage de sa fille ; combien par conséquent , il désiroit qu'elle sentît tout son bonheur & sa grandeur , & qu'elle s'en rendît plus digne par son obéissance , sa reconnaissance , ses respects pour Leurs Majestés , & par une application con-

DE M. LE DUC DE S. SIMON. 101
tinuelle , non-seulement à leur plaisir ,
& à répondre à leurs bontés , mais à
deviner même tout ce qui pourroit la
leur rendre agréable , & à l'y porter
continuellement ; qu'outre que M. le
Duc d'Orléans regardoit cette con-
duite comme le devoir de Madame sa
Fille , le plus juste & le plus pressant,
il le considéroit aussi comme le seul
fondement du bonheur de la Princesse ,
& comme ce qui pouvoit le plus con-
tribuer au sien , de savoir que sa fille
ne fit rien qu'à leur gré , & de pou-
voir se flatter de leur avoir fait un
présent , dont l'agrément pouvoit con-
tribuer à la continuation de leurs bontés
pour lui-même , & au resserrement de
plus en plus de cette heureuse union
qu'il avoit toujours si passionnément
désirée. Ce discours fut fort bien reçu ;
la conversation s'étendit sur des détails
pareils à ceux qui l'avoient commen-
cée , & finit par des ordres exprès

du Roi & de la Reine, de voir souvent la Princesse, & de lui parler.

La Duchesse de Montelliana & les autres Dames, m'en pressoient continuellement. J'avois déjà vu la Princesse bien des fois au lit. Il n'y avoit donc rien de nouveau à m'y voir retourner; d'ailleurs, cette opiniâtreté à vouloir demeurer dans sa chambre percevoit au dehors, parce qu'elle suspendoit les Fêtes qui étoient préparées, & que chacun attendoit avec impatience. J'allai donc chez la Princesse deux ou trois fois, sans en avoir eu aucune parole que oui & non sur ce que je lui demandois de sa santé, & encore pas toujours. Je pris le tour de dire à ses Dames devant elle, ce que je lui aurois dit à elle-même; les Dames y applaudissoient, y ajoutoient leur mot. La conversation se faisoit ainsi devant la Princesse, enforte qu'elle lui étoit une véritable leçon; mais elle n'y entroit en aucune façon; néanmoins elle

alla pourtant , une fois ou deux , chez la Reine , mais en déshabillé & d'assez mauvaise grâce.

Le grand Bal demeuroid toujours préparé , arrangé dans le fallon des Grands , & n'attendoit que la Princesse , qui n'y vouloit point aller. Le Roi & la Reine aimoient le Bal ; ils se faisoient un plaisir de celui-là ; le Prince des Asturies aussi , & la Cour l'attendoient avec impatience. La conduite de la Princesse transpiroit au-dehors , & faisoit le plus fâcheux effet du monde. Je fus averti du dedans , que le Roi & la Reine en étoient impatientés ; & , pressé par les Dames de la Princesse de lui en parler , j'allai chez elle , & fis avec ses Dames la conversation sur la fanté de la Princesse , qui apparemment ne retardoit plus les plaisirs qui l'attendoient. Je mis le Bal sur le tapis ; je vantai l'ordre , le spectacle , la magnificence ; je dis que ce plaisir étoit particulièrement celui de l'âge de la Princesse ;

que le Roi & la Reine l'aimoient fort ;
& qu'ils attendoient avec impatience
qu'elle pût y aller. Tout-à-coup, elle
prit la parole que je ne lui adreffois
point , & s'écria comme un enfant :
« Moi y aller ? Je n'irai point. —
» Bon , Madame , lui dis-je , vous
» n'irez point , vous en feriez bien
» fâchée. Vous vous priveriez d'un plai-
» sir où la Cour s'attend à vous voir ;
» & vous avez trop de raisons & de
» désirs de plaire au Roi & à la Rei-
» ne , pour en manquer aucune oc-
» casion. » Elle étoit affise , & ne me
regardoit pas ; mais auffi-tôt après ces
paroles , elle tourna la tête sur moi ;
& du ton le plus décidé : « Non Mon-
» sieur , me dit-elle , je n'irai point au
» Bal ; le Roi & la Reine y iront ,
» s'ils veulent ; ils aiment le Bal ; je
» ne l'aime point ; ils aiment à se lever ,
» ou se coucher tard , moi j'aime à me
» coucher de bonne heure : ils feront
» ce qui est de leur goût ; moi je sui-

„ vrai le mien. „ Je me mis à rire , & à lui dire qu'elle vouloit se divertir à m'inquiéter , mais que je n'étois pas si facile à prendre sérieusement le badinage ; qu'à son âge on ne se privoit pas si aisément d'un Bal , & qu'elle avoit trop d'esprit pour priver toute la Cour de cette attente , encore moins à montrer un goût si peu conforme à celui du Roi & de la Reine , & qui paroîtroit si étrange à son âge ; mais qu'après cette plaisanterie , le mieux étoit de ne pas prolonger plus longtems une attente , dont le délai d'un Bal rangé & tout prêt depuis si long-tems , devenoit indécent.

Les Dames m'approuvèrent , & la conversation entre elles & moi , continua de la sorte , sans que la Princesse fît seulement contenance de nous entendre.

En sortant , la Duchesse de Montelliana me suivoit avec Madame de

Liria, & Madame de Riccaldagra. Elles m'entouroient hors de la chambre, & me témoignèrent leur effroi, d'une volonté si décidée dans une personne de cet âge, contre devoir & plaisir, & dans un pays où elle ne faisoit que d'arriver, & toute seule, parmi tous gens inconnus; j'en étois plus épouvanté qu'elles: je voyois des conséquences capables d'apporter de grandes suites; mais j'essayai de les rassurer sur un reste de maladie & d'humeur en mouvement, qui pouvoit causer ce méchant effet; mais qui cesseroit avec le retour de la pleine santé. Toutefois j'étois très-éloigné de m'en flatter. Je me gardai bien néanmoins de faire ce récit au Roi & à la Reine; mais, comme ils me parlèrent de Bal, & le Roi sur-tout, avec amertume, sur la fantaisie de la Princesse, je pris la liberté de lui dire, que je n'imaginerois pas qu'il voulût se gêner pour le caprice d'un enfant, qui venoit su-

rément de sa maladie , & priver sa
 Cour & tout le public d'une Fête auffi
 agréable & auffi superbe , qu'étoit le
 premier Bal que j'avois vu au Palais ,
 & que j'avois qu'en mon particulier ,
 j'en serois affligé , parce que je m'en
 étois fait un fort grand plaisir. « Oh !
 » Cela ne se peut pas , reprit le Roi ,
 » fans la Princesse. — Eh ! pour-
 » quoi donc , Sire , lui répliquai-je ;
 » c'est une Fête que Votre Majesté
 » donne à sa joie & à la joie publi-
 » que : ce n'est pas à la Princesse ,
 » quoique à son occasion , à régler les
 » plaisirs de Votre Majesté & ceux
 » qu'elle veut bien donner à sa Cour ,
 » qui s'y attend & la défire ; si la
 » Princesse croit que sa santé lui per-
 » mette , elle y viendra , sinon la Fête
 » se passera sans elle. »

Tandis que je parlois , la Reine me
 faisoit signe des yeux & de la tête ,
 de presser le Roi , tellement que j'a-
 joutai , « que tout ce qui se faisoit &

» se passoit, n'étoit & ne pouvoit être
» que pour Sa Majesté ; qu'elle en étoit
» le seul objet & la décoration uni-
» que ; que quelques grands Princes
» que fussent ses enfans , ils n'y étoient
» que comme ses premiers Courtisans ,
» & pour illustrer l'Assemblée , mais
» jamais pour l'objet ; que la con-
» fiance dont Sa Majesté daignoit m'ho-
» norer, m'engageoit par devoir à sup-
» plier Leurs Majestés , de considérer
» qu'il ne falloit pas accoutumer la
» Princesse à croire que tout se fit
» pour elle , & que rien ne se pou-
» voit faire sans elle ; que plus la Fête
» étoit digne de la présence de Leurs
» Majestés , plus cette leçon de la faire
» sans elle , lui feroit d'impression ; que
» je ne pouvois m'empêcher de regar-
» der cela comme appartenant très-es-
» sentiellement à l'éducation si impor-
» tante , & dont le bonheur de la
» Princesse dépendoit , en lui faisant
» sentir qu'elle n'étoit rien , & qu'on

« se passoit très-aisément d'elle. » La Reine appuya fort le discours ; mais le Roi ne répondit rien ; elle tourna doucement la conversation ailleurs. En finissant l'audience , elle prit l'instant que le Roi se tournoit après ma révérence , pour me faire signe de la tête & des yeux , que j'avois bien parlé ; & me montrant le Roi du doigt , & comme le poussant sur lui , elle me fit entendre de ne pas me rebuter. Cela fit que je me hâtai de dîner pour me trouver à leur sortie pour la chasse ; & je demandai haut à la Reine , pour quel jour enfin seroit le Bal dont je mourois d'envie ; elle me répondit avec action , qu'il falloit le demander au Roi , & lui demanda s'il m'avoit entendu ? Il répondit : *Mais , nous verrons.*

Ce court Dialogue les conduisit au haut du petit degré , qui étoit tout proche , par où ils descendoient & montoient toujours ; & je demurai

au haut , parce qu'à peine y pouvoit-on passer deux de front. Le lendemain , je trouvai moyen de leur parler en particulier sur quelques bagatelles ; puis je remis le Bal sur le tapis. La Reine me dit en riant , qu'il étoit vrai que j'en avois envie & elle aussi , & se mit doucement à presser le Roi. Comme il sourioit sans répondre , je pris la liberté de leur dire que je le suppliois de se souvenir que j'avois pris celle de leur représenter que Leurs Majestés gâteroient la Princesse , qu'aujourd'hui j'osois ajouter qu'elles s'en repentiroient ; qu'elles y voudroient remédier , quand il n'en seroit plus tems ; que Monsieur le Duc d'Orléans en seroit au désespoir ; & que s'il pouvoit avoir le même honneur que j'avois , d'être en leur présence , il leur parleroit là-dessus en même sens que moi ; mais bien plus fortement , comme il lui convenoit.

Ce propos tourna la conversation par eux-mêmes sur de nouvelles bagatelles ; sur des traits d'opiniâtreté , de fantaisie , de peu de considération pour ses Dames , de la rareté de ses visites chez Leurs Majestés , de la sécheresse de ses manières avec elles ; sur quoi je les suppliai de me pardonner , si je leur disois que c'étoit , « la faute de Leurs Majestés » plus que d'un enfant , qui ne savoit » ce qu'elle faisoit ; & qu'au lieu de » l'accoutumer par leur trop de bonté à » ne se refuser aucun caprice , rien » n'étoit plus pressé , ni plus important » que de les réprimer , de lui imposer , » de lui faire savoir tout ce qu'elle mon- » troit ignorer à leur égard , & même » à l'égard de ses Dames , enfin s'accou- » tumer au respect & à la crainte qu'elle » leur devoit , à lire dans leurs yeux » & jusque dans leur maintien , leurs » volontés pour s'y conformer dans l'inf- » tant , & avec un air comme si c'étoit

» la sienne , par l'empressement à leur
» obéir & à leur plaire. »

Tout cela fut encore poussé de ma part & raisonné de la leur assez long-tems ; après quoi je me retirai , Je n'allois plus chez la Princesse , & je le dis à Leurs Majestés , parce que j'en voyois l'inutilité. Je ne parlai plus du Bal au passage de leur appartement , à leur retour de la chasse , dans la crainte de rebuter le Roi. Le sur-lendemain , je me trouvai à leur passage pour la chasse ; au sortir de l'appartement , la Reine me dit qu'il n'y avoit point de Bal ; que l'ordre étoit donné d'ôter les préparatifs , qui étoient rangés depuis si long tems ; en me faisant signe d'en parler encore au Roi ; que j'en serois desolé par le plaisir que je m'en étois fait ; & que si j'osois , je demanderois ce Bal comme une grâce : ce Dialogue conduisit au petit degré qui étoit tout contre : la Reine me fit signe de suivre. Je me fourrai donc à côté de celui qui portoit la queue ; & lui parlant
haut

haut de ce Bal , pour que le Roi qui marchoit devant elle , pût m'entendre. Un moment après , elle se tourna à moi avec un air peiné , & me fit signe de ne plus rien dire. — Apparemment que le Roi lui avoit fait quelque reproche là-dessus ; car cette rampe étoit obscure , & je ne pus l'appercevoir. Au repos du degré , qui étoit assez long , la Reine s'approcha du Roi. Je demeurai où j'étois , sans m'avancer ; ils se parlèrent bas ; & quand je fus près d'elle :
 « Voilà qui est fait , me dit-elle , il
 » n'y aura point de Bal ; mais pour s'en
 » dépiquer , le Roi en aura un pe-
 » tit ce soir après souper , dans notre
 » particulier , où il n'y aura que du Pa-
 » lais , & auquel le Roi veut que vous
 » veniez. » Je leur fis une profonde révérence & mon remerciement ; tout cela , arrêté sur ce repos de degré.

La Reine me répéta : « Mais vous
 » y viendrez donc ? Le Roi me dit.
 » Au moins il n'y aura que nous ; &

la Reine ajouta : “ nous danferons „ tout à notre aife & en liberté, „ & enfuite achevèrent de descendre ; & je les vis monter en Carroffe.

P E T I T B A L.

LE Bal fut dans la petite galerie intérieure ; il n'y eut que les Seigneurs en charge ; le premier Ecuyer, les Majors-dômes de femaine, la Camerera-Major, les Dames du Palais, les jeunes Senoras de Honor, & les Caméristes ; le jeune Prince des Asturies, la Reine & le Roi s'y divertirent beaucoup.

Quoique l'appartement de la Princesse des Asturies fût à l'un des bouts de cette galerie intérieure, elle ne parut pas un instant. Je ne prédis que trop vrai à Leurs Majestés Catholiques.

DE M. LE DUC DE S.-SIMON. 115
La Princesse en fit de toutes les façons
les plus étranges, excepté la galanterie.

LE LA FAMEUSE PERLE.

TOUT le monde y dansa force menues, encore plus de contre-danses, jusques sur les trois heures après minuit que Leurs Majestés & le Prince des Asturies se retirèrent. Ce fut-là où je vis & touchai à mon aise la fameuse *Pelegrine*, que le Roi avoit ce soir-là au retrouffis de son chapeau, pendante d'une belle agraffe de diamans. Cette perle, de la plus belle eau qu'on ait jamais vue, est précisément faite & évasée comme ces petites poires que l'on appelle *de sept en Gueule*, & qui paroissent dans leur maturité vers la fin des fraises. Leur nom marque leur grosseur, quoiqu'il n'y ait point de bouche qui en puisse

tenir quatre à la fois , fans péril d'étouffer. La perle est longue & grosse comme les moins grosses de cette espèce , & sans comparaison plus qu'aucune autre perle que ce soit : aussi est-elle unique. On la dit pareille à celle que l'on prétend que la folie de magnificence & d'amour fit dissoudre par Marc-Antoine dans du vinaigre qu'il fit avaler à Cléopâtre.

PORTRAIT HISTORIQUE DE
MADAME LA DUCHESSE D'OR-
LÉANS , FEMME DU RÉGENT.

ELLÉ étoit grande & de tout point, majestueuse. Le teint , la gorge , les bras admirables , les yeux aussi. La bouche assez bien , avec de belles dents un peu longues ; des joues trop larges & trop pendantes , qui la gâtoient , mais qui n'empêchoient pas la beauté : ce

qui la déparoit le plus , étoit les places de ses sourcils , qui étoient pliés & rouges avec fort peu de poil ; de belles peupières & des cheveux châtain bien plantés ; sans être bossue , ni contrefaite , elle avoit un côté plus gros que l'autre ; une marche de côté ; & cette contrainte de taille en annonçoit un autre qui étoit plus incommode dans la société , & qui la gênoit elle-même. Elle n'avoit pas moins d'esprit que M. le Duc d'Orléans , & une grande suite dans l'esprit ; avec cela une éloquence naturelle , une justesse d'expression , une singularité dans le choix des termes , qui couloient de source , & qui surprenoient toujours , avec ce tour particulier à Madame de Montespan & à ses Sœurs , & qui n'a passé qu'aux personnes de sa familiarité , ou qu'elle avoit élevées.

Madame la Duchesse d'Orléans disoit tout ce qu'elle vouloit , & comme

elle le vouloit , avec délicatesse & agrément ; elle disoit même jusqu'à ce qu'elle ne disoit pas ; elle faisoit tout entendre selon la mesure & la précision qu'elle y vouloit mettre ; mais elle avoit un parler gras , si lent , si embarrassé , si difficile aux oreilles , qui n'y étoient pas accoutumées , que ce défaut qu'elle ne paroiffoit pourtant pas trouver tel , déparoit un peu sa conversation.

La mesure & toute espèce de décence & de bienséance , étoient chez elle dans leur centre. On sera étonné de ce que je vais dire , & toutefois rien n'est plus exactement véritable ; c'est qu'au fond de son ame , elle croyoit avoir fort honoré M. le Duc d'Orléans en l'épousant. Il lui en échappoit des traits qui s'annonçoient dans leur imperceptibilité. Elle avoit trop d'esprit pour ne pas sentir que cela n'eût pu se supporter ; trop d'orgueil aussi pour l'étouffer. Impitoyable sur cela

DE M. LE DUC DE S.-SIMON. 119
jusqu'avec ses frères , sur le rang
qu'elle avoit épousé , & petite fille de
France jusques dans les minuties.

M. le Duc d'Orléans , qui en rioit
souvent , l'appelloit Madame Lucifer ,
en parlant d'elle ; & elle convenoit
que ce nom ne lui déplaisoit pas.
Elle ne sentoit pas moins tous les
avantages & toutes les distinctions que
son mariage avoit valus à M. le Duc
d'Orléans , à la mort de Monsieur ; & ses
déplaisirs de la conduite de M. le Duc
d'Orléans avec elle , où toutefois
l'air extérieur étoit demeuré convena-
ble , ne venoient point de jalousie ,
mais de dépit de n'en être pas adorée
& servie comme une divinité ; sans que
de sa part elle eût voulu faire la moindre
avance , ni quoi que ce fût qui pût
lui plaire , & l'attacher , ni se contrain-
dre en quoi que ce soit.

Jamais de sa part , en aucun temps ,
rien d'accueillant , de prévenant pour
lui , de familier , de cette liberté d'une

femme qui vit bien avec son mari ; & toujours recevant les avances avec froideur, & une sorte de supériorité de grandeur. C'est une des choses qui avoit le plus éloigné M. le Duc d'Orléans de son Epouse.

Pour sa Cour, car c'étoit ainsi qu'il falloit parler dans sa maison, & de tout ce qui alloit chez elle, c'étoit moins une Cour qu'elle vouloit, qu'un culte ; & je crois pouvoir dire avec vérité qu'elle n'a jamais trouvé en sa vie que la Duchesse de Villeroi & moi, qui ne le lui ayons pas rendu.

La Duchesse de Villeroi étoit haute, franche, libre, sûre ; & le lien entre Madame la Duchesse de Bourgogne, elle, & moi ; le lien entre elle & Monsieur son Mari ; cela pouvoit bien entrer pour beaucoup dans une pareille exception. Madame de Saint-Simon, qui ne la gâtoit pas non plus, n'avoit pas les mêmes occasions avec elle jusqu'au

DE M. LE DUC DE S. SIMON. 121
mariage de Madame la Duchesse de
Berry.

La timidité de Madame la Duchesse d'Orléans étoit en même temps extrême. Le Roi l'eût faite trouver mal d'un seul regard un peu sévère ; & Madame de Maintenon peut - être aussi ; du moins trembloit - elle devant elle ; & sur les choses les plus communes & en public , elle ne leur répondoit jamais qu'en balbutiant , & la frayeur sur le visage. Je dis *répondoit* ; car de prendre la parole avec le Roi sur-tout , cela étoit plus fort qu'elle.

Sa vie , au reste , étoit très-languissante quoiqu'elle jouit d'une bonne fanté : la solitude & la lecture l'occupaient jusqu'au dîner , l'ouvrage , le reste de la journée , & du monde depuis cinq heures du soir , qui n'y trouvoit ni amusemens , ni liberté , parce qu'elle n'a jamais su mettre personne à son aise. Ses deux frères furent tour-à-tour ses Favoris.

Jamais de commerce que rarement , & dans une sérieuse bienséance , avec Madame la Duchesse Dumaine.

Lorsque je commençai à la voir , le Favori étoit son petit frère ; c'est ainsi que par amitié & pour l'âge , elle appelloit le Comte de Touloufe. Il la voyoit tous les jours avec la compagnie , & assez souvent seul avec elle dans son Cabinet. Quant à M. Dumaine , ce n'étoit alors que par visites peu fréquentes , encore moins avec la Compagnie ; ses vues l'en approchèrent après le mariage de M. le Duc de Berry ; & depuis la mort de ce Prince , il la ménageoit , pour tâcher de s'attacher M. le Duc d'Orléans , avec un manège merveilleux.

Pour moi , je ne la voyois jamais , quand la Compagnie avoit commencé ; c'étoit toujours tête à tête , souvent avec M. le Duc d'Orléans ; quelquefois , mais rarement , sur-tout avant la mort du Roi , avec M. le Comte de Tou-

louse ; jamais avec M. le Duc Dumaine. Ni l'un ni l'autre ne mettoient le pied chez M. le Duc d'Orléans , qu'aux occasions ; ni l'un ni l'autre ne l'aimoient. Le Duc Dumaine avoit peu de dispositions , intérêt à part , à aimer personne ; il épousa ensuite les sentimens de Madame de Maintenon ; & on a vu après , ce qu'il fut faire pour éloigner M. le Duc d'Orléans des droits de sa naissance , & se saisir du souverain pouvoir.

Le Comte de Toulouse , froid , menant une vie toute différente , touché des déplaisirs de sa Sœur , étoit encore retenu par les mécontentemens du Roi. Je n'ai remarqué en lui , dans tous les temps , que vérité , honneur , conduite sage , & devoir de lui à M. le Duc d'Orléans , sans que ces choses-là se soient poussées *jusqu'à la liaison & à l'amitié.*

PORTRAIT ET HISTOIRE DE
M. LE PRINCE , FILS DU GRAND
CONDÉ.

C'ÉTOIT un petit homme , très-mince & très-maigre , dont le visage d'assez petite mine , ne laissoit pas d'imposer par le feu & l'audace de ses yeux , & un composé des plus rares , qui se soit gueres rencontré. Personne n'a eu plus d'esprit , & de toute sorte d'esprit ; ni rarement tant de savoir dans presque tous les genres , & pour la plupart à fond , jusqu'aux Arts & aux Mécaniques , avec un goût exquis & universel ; jamais encore une valeur plus franche & plus naturelle , ni une plus grande envie de faire ; & quand il vouloit plaire , jamais avec tant de discernement , de grâce , de gentillesse , de politesse , de noblesse ,

tant d'art caché , coulant comme de source. Personne aussi , n'a jamais porté plus loin l'invention , l'exécution , l'industrie , les agrémens , ni la magnificence des Fêtes dont il favoit surprendre & enchanter , & dans toutes les espèces imaginables. Chacun a connu le revers de ce beau côté de la médaille.

Il n'eut les entrées chez le Roi , & encore non les plus grandes entrées , qu'avec les survivances de sa charge & de son Gouvernement pour son Fils , en le mariant à une Fille naturelle du Roi ; & tandis qu'à ce titre de gendre & de belle-fille , son Fils & sa Fille étoient , entre le souper du Roi & son coucher , dans son Cabinet avec lui , les autres légitimés & la Famille Royale , il dormoit le plus souvent sur un tabouret , au coin de la porte , où je l'ai vu maintes fois ainsi , en attendant , avec les autres Courtisans , que le Roi vînt se déshabiller.

Sa Fille mariée avoit doucement secoué le joug ; celles qui ne l'étoient pas , le portoient dans toute sa pesanteur ; elles regrettoient la condition des Esclaves. Mademoiselle de Condé , avec de l'esprit , de la vertu & du mérite , & de laquelle on disoit merveilles , en mourut.

Mademoiselle d'Enghien , laide jusqu'au dégoût , & qui n'avoit rien du mérite de Mademoiselle de Condé , lorgna long-temps , faute de mieux , le mariage de M. de Vendôme : Monsieur & Madame Dumaine , par pitié & aussi par intérêt personnel , se mirent en tête de le faire réussir. M. le Prince le regardoit de mauvais œil , tellement qu'il prit le parti de la retraite , & de faire le malade près de quinze mois avant qu'il revînt de la maladie , dont il mourut , & ne remit jamais les pieds à la Cour , faisant toujours semblant d'y vouloir aller , pour se faire attendre ,

DE M. LE DUC DE S. SIMON. 127
& cependant gagner du temps , & ne pas être pressé.

M. le Prince de Conti , qui lui rendoit bien plus de devoirs que M. le Duc , & dont l'esprit étoit si aimable , réussissoit auprès de lui mieux que tout autre ; mais il n'y réussissoit pas toujours.

Pour M. le Duc , ce n'étoit que bienfiance : ils se craignoient tous deux. Le Fils , un Père fort difficile , plein d'humeur & de caprices , le Père , un Gendre du Roi ; mais souvent , le pied ne laissoit pas que de glisser au Père ; & ses sorties sur son Fils étoient furieuses.

La douceur de Madame la Princesse , sa piété , sa soumission , ne purent lui concilier toute la tendresse qu'elle désiroit de son Epoux.

Lui-même étoit toujours incertain. Il avoit tous les jours quatre dîners prêts ; un à Saint-Ouen , un à Chantilly , un où la Cour étoit ; mais la dépense n'en

étoit pas forte ; c'étoit un potage & la moitié d'une poule rôtie sur un morceau de pain , dont l'autre moitié fervoit pour le lendemain. Il travailloit tout le jour à ses affaires , & écrivoit à Paris pour la plus petite.

Toujours enfermé chez lui , & presque point visible à la Cour & ailleurs , hors le temps de voir le Roi & les Ministres , s'il avoit à parler à ceux-ci , qu'il désespéroit alors par ses visites alongées & redoublées.

Il ne donnoit presque jamais à manger , & ne recevoit personne à Chantilly , où son domestique & quelques Jésuites Savans lui tenoient compagnie , très-rarement d'autre gens ; mais , quand il faisoit tant que d'y en convier , il étoit charmant , si parfaitement que personne du monde n'a jamais fait mieux les honneurs de chez soi ; jusqu'au moindre particulier ne pouvoit être si attentif. Ainsi cette contrainte , qui pourtant ne paroissoit point ; car
toute

toute sa politesse & ses soins avoient un air d'aisance , de liberté merveilleuse , faisoit qu'il n'y vouloit personne.

Chantilly étoit ses délices. Il s'y promenoit toujours , suivi de plusieurs Secrétaires avec leur écritoire & du papier , qui écrivoient , à mesure , ce qui lui passoit par l'esprit ; pour le raccommoder ensuite & l'embellir , il y dépensa des sommes prodigieuses ; mais qui ont été des bagatelles , en comparaison des trésors que son petit-fils y a enterrés , & des merveilles qu'il y a faites.

Il s'amusoit assez aux ouvrages d'esprit & de science ; il en lisoit volontiers , & en savoit juger avec beaucoup de goût , de profondeur & de discernement. Il se divertissoit aussi quelquefois à des choses d'art & de mécaniques , auxquelles il se connoissoit très-bien.

Autrefois il avoit été amoureux de

plusieurs Dames de la Cour ; alors rien ne lui coûtoit ; c'étoit les grâces , la magnificence , la galanterie même ; c'étoit un Jupiter transformé en pluie d'or ; c'étoit l'homme du monde le plus ingénieux. Il donna une fois une fête au Roi , qu'il cabala pour se la faire demander , uniquement pour retarder un voyage en Italie d'une grande Dame qu'il aimoit , & avec laquelle il étoit bien , & dont il amusa le Mari à faire des vers pour la Fête.

Ce qui ne peut se comprendre , c'est qu'avec tant d'esprit, d'activité , de pénétration , de valeur & d'envie de plaire , & d'être un aussi grand Maître à la guerre , que l'étoit Monsieur son Père , on n'ait jamais pu lui faire comprendre la théorie de ce grand art ; il en fit long-temps son étude & son application principale ; le Fils y répondit par la sienne , son Père voulut essayer de le mettre en Chef à l'armée , y demeurant néanmoins pour lui ser-

DE M. LE DUC DE S. SIMON. 131
vir de conseil , quelquefois dans les places voisines & à portée , avec la permission du Roi , sous prétexte de ses infirmités. Cette manière de l'instruire ne réussit pas mieux que les autres. Il désespéra d'un Fils doué pourtant de si grands talens , & cessa d'y travailler , avec toute la douleur qu'il est aisé de s'imaginer. Il le connoissoit , & le connut de plus en plus ; mais la sagesse contint le Père , & le Fils étoit en respect devant cet état de gloire qui environnoit le grand Condé.

Dans les derniers temps de sa vie , & même dans la dernière année , il n'entra , ni ne sortit rien de son corps , qu'il ne le vît peser lui-même , & qu'il n'en écrivît la balance , d'où il résultoit des dissertations qui désoloient ses Médecins. La fièvre & la goutte l'attaquèrent à diverses reprises. Il augmenta son mal par un régime trop austère , par une solitude où il ne vouloit voir personne , même le plus sou-

vent , sa plus intime famille , par une inquiétude & des prévisions qui le jetoient dans de violens accès.

Il vécut encore long-temps après. Sa maladie augmentant , Madame la Princesse se hafarda de lui demander s'il ne vouloit pas penser à sa conscience , & voir quelqu'un ; il se divertit assez long-temps à la rebuter. Il y avoit déjà quelques mois qu'il voyoit le Père de Latour en cachette , le même Général de l'Oratoire , qui avoit assisté Mademoiselle de Condé & Monsieur le Prince de Conti. Quand il le vouloit voir , son sous-Secrétaire se mettoit dans un carrosse de remise avec le Général & son Compagnon , le menoit à une petite porte ronde d'une maison , qui répondoit à l'Hôtel de Condé ; & par de longs & obscurs détours , souvent la lanterne à la main , & une clef dans une autre , qui ouvroit & fermoit un grand nombre de portes , le conduisoit jusques dans la

DE M. LE DUC DE S. SIMON 133
chambre de Monsieur le Prince : là,
tête-à-tête avec lui , quelquefois le con-
fessoit , le plus souvent l'entretenoit.
Quand Monsieur le Prince en avoit pris
sa suffisance , ou que l'heure pressoit ;
car il le retenoit souvent long-temps ,
le même homme rentroit dans la cham-
bre , & le remenoit par les mêmes
détours jusqu'au carrosse , où le Frère
les attendoit , & de-là à l'Oratoire de
St. Honoré.

C'est le Père de Latour , qui me l'a
conté depuis , ainsi que la joie de Ma-
dame la Princesse , quand Monsieur le
Prince lui apprit enfin qu'il le voyoit
ainsi , depuis plusieurs mois. Alors il
n'y eut plus de mystère , le Père de
Latour fut mandé à découvert , & se
rendit assidu pendant le peu de semai-
nes que Monsieur le Prince vécut de-
puis.

Cependant la maladie augmenta ra-
pidement , & devint extrême : les Mé-
decins le trouvèrent si mal , la nuit de

Pâque , qu'ils lui proposèrent les Sacremens pour le lendemain : il disputa contre eux , puis leur dit , qu'il vouloit donc les recevoir tout à l'heure ; que ce seroit chose faite , & qui le délivreroit du spectacle qu'il craignoit. A leur tour , les Médecins disputèrent sur l'heure indue , & que rien ne pressoit si fort. A la fin , de peur de l'aigrir , ils consentirent ; on envoya à l'Oratoire & à la Paroisse , & il reçut ainsi les derniers Sacremens. Fort peu après , il appella Monsieur le Duc , qui pleuroit , & régla tout avec lui & avec Madame la Princesse ; la congédia avec des marques d'estime & d'amitié , & lui dit où étoit son Testament ; il retint Monsieur le Duc , avec lequel il ne s'entretint plus que des honneurs qu'il vouloit à ses obsèques , des choses omises à celles de son Père , qu'il ne falloit pas oublier aux siennes , & même y prendre bien garde ; répéta plusieurs fois qu'il ne craignoit point la mort ,

parce qu'il avoit pratiqué la maxime de Monsieur son Père ; que pour ne point appréhender les périls de près , il falloit s'y accoutumer de loin ; consola son Fils ; ensuite s'entretint des beautés de Chantilly , des augmentations qu'il y avoit projetées , des bâtimens qu'il y avoit commencés , exprès pour obliger à les achever après lui ; d'une grande somme d'argent destinée à ces dépenses , & du lieu où elle étoit. Il persévéra dans ces fortes d'entretiens jusqu'à ce que la tête vînt à se brouiller ; le Père Latour & Finot étoient cependant retirés dans un coin de la chambre.



PORTRAIT HISTORIQUE**DE M. LE PRINCE DE CONTI.**

LA goutte avoit réduit Monsieur le Prince de Conti , au lait pour toute nourriture , qui lui avoit long-temps réuffi. Son eftomac s'en laffa ; le Médecin s'y opiniâtra , & le tua. Quand il n'en fut plus temps , il demanda & obtint de faire venir de Suiffe , un excellent Médecin François , réfugié , nommé Trouillon , qui le condamna dès en arrivant. Il n'avoit pas encore quarante-cinq ans.

Sa figure avoit été charmante ; jufques aux défauts même de fon corps & de fon esprit , avoient des graces infinies. Des épaules trop hautes , la tête un peu panchée de côté , enfin , une distraction étrange.

Ce Prince fut auffi les délices du

monde , de la Cour , des Armées , la Divinité du Peuple , l'Idole des Soldats , le Héros des Officiers , l'espérance de ce qu'il y avoit de plus distingué , l'ami avec discernement des Savans , & souvent l'admiration de la Sorbonne , des Jurisconsultes , des Astronomes , & des Mathématiciens les plus célèbres. C'étoit un très-bel esprit , lumineux , juste , exact , vaste , étendu , d'une lecture infinie , qui n'oublioit rien , qui possédoit les Histoires générales & particulières , qui connoissoit les généalogies , leurs chimères & leurs réalités , qui savoit où il avoit pris chaque chose & chaque fait , qui en discernoit les sources , & qui retenoit , & jugeoit de même tout sans confusion , sans mélange , sans méprise , avec une singulière netteté.

Monfieur de Montausier & Monfieur de Meaux , qui l'avoient vu élever auprès de Monfeigneur , l'avoient toujours aimé avec tendresse , & lui par

retour leur montrait beaucoup de confiance. Il en étoit de même avec les Ducs de Chevreuse & de Beauvilliers, & avec l'Archevêque de Cambrai, & les Cardinaux d'Estrées & de Janson. Son Père ne se cachoit point d'une prédilection pour lui au-dessus de ses autres Enfants. Il fut la consolation de ses dernières années; il s'instruisit dans son exil, & sa retraite auprès de lui; il écrivit sous lui beaucoup de choses curieuses; il fut le cœur & le confident de Monsieur de Luxembourg, dans ses dernières années. Chez lui l'utile & le futile, l'agréable & le Savant, tout étoit distinct & à sa place.

Il avoit des amis; il savoit les choisir & les cultiver, vivre avec eux, se mettre à leur niveau sans hauteur & sans bassesse. Il avoit aussi des amies indépendamment d'amour: doux, jusqu'à être complaisant dans le commerce, extrêmement poli, mais d'une politesse distinguée selon le rang, l'âge

& le mérite , & mesurée avec tous ; il ne déroboit rien à personne ; il rendoit tout ce que les Princes du Sang doivent.

L'Histoire des Livres & des conversations lui fournissoit de quoi parler , avec un art imperceptible , de ce qu'il pouvoit dire de plus obligeant sur la naissance , les emplois , les actions ; son esprit étoit naturel , brillant , vif ; reparties promptes , plaisantes , jamais blessantes. Le gracieux répandu par-tout , sans affectations , avec toute la futilité du monde de la Cour , des femmes & leur langage avec elles ; l'esprit solide , infiniment sensé ; il en donnoit à tout le monde ; il se mettoit à la portée & au niveau de tous , & parloit le langage d'un chacun avec une facilité non-pareille. Tout enfin prenoit un air aisé. Il avoit la valeur des Héros , leur maintien à la guerre , leur simplicité par-tout , mais qui cachoit beaucoup d'art ; les marques de leurs

talens pourroient passer pour le dernier coup de pinceau ; mais comme tous les hommes , il avoit sa contre-partie.

Les vertus , les talens , les agrémens , la grande réputation que ce Prince s'étoit acquise , l'amour général qu'il s'étoit concilié , contraisoient trop avec Monsieur Du Maine , pour ne pas lui donner des jaloux ; il en eut , & il put facilement s'en appercevoir.

En effet , on étoit flatté d'un accès familier auprès de lui ; le monde le plus important , le plus choisi ; jusques dans le salon de Marly , il étoit environné du plus exquis ; il y tenoit des conversations charmantes sur tout ce qui se présentoit indifféremment. Jeunes & vieux y trouvoient leur instruction & leur plaisir , par l'agrément , avec lequel il s'énonçoit sur toutes les matières ; par la netteté de sa mémoire , par son abondance sans être parleur. Ce n'est point une fiction ;

DE M. LE DUC DE S. SIMON. 141
c'est une vérité cent fois éprouvée ,
qu'on y oublioit l'heure des repas.

Jamais homme n'eut tant d'art caché
sous une simplicité si naïve , sans quoi
que ce soit d'affecté en rien. Tout en
lui couloit de source ; jamais rien de
tiré , de recherché ; rien ne lui coû-
toit. On n'ignoroit pas qu'il n'aimoit
rien , ni ses défauts ; on les lui pas-
soit tous , & on l'aimoit véritablement ,
quelquesfois jusqu'à se le reprocher ,
toujours sans s'en corriger.

Monseigneur , auprès duquel il avoit
été élevé , conservoit pour lui autant
de distinction qu'il en étoit capable ;
mais , il n'en avoit pas moins pour
Monsieur de Vendôme ; & l'intérieur
de sa Cour étoit partagé entr'eux.

Monsieur le Duc de Bourgogne ,
élevé des mains favorables au Prince
de Conti , étoit au-dehors fort mesuré
avec lui ; mais la liaison intérieure d'es-
time , d'amitié , étoit intime & solide-
ment établie. Ils avoient l'un & l'autre

mêmes amis , mêmes jaloux , mêmes ennemis ; & sous un extérieur très-uni , l'union étoit parfaite.

Monfieur le Prince ne pouvoit s'empêcher d'aimer fon gendre , qui lui rendoit de grands devoirs ; malgré de grandes raisons domestiques , fon goût & fon penchant l'entraînoient vers lui ; ce n'étoit pas fans nuages ; l'estime venoit au secours du goût ; & presque toujours elle triomphoit du dépit. Ce Gendre étoit le cœur & toute la consolation de Madame la Princesse. Il vivoit avec une considération infinie pour sa femme , même avec amitié , non sans être souvent importuné de ses humeurs , de ses caprices , de ses jalousies ; il glissoit sur tout cela , & n'étoit guere jamais avec elle.

Sa Fille , morte Duchesse de Bourbon , concentroit une grande partie de sa tendresse ; l'autre , il se contentoit de la bien traiter. Pour Monfieur & lui , ils furent toujours le fléau l'un

de l'autre , & d'autant plus fléau réciproque , que la parité de l'âge , la proximité la plus étroite redoublée , tout avoit contribué à les faire vivre ensemble à l'Armée , à la Cour , presque toujours dans les mêmes lieux , quelquefois encore à Paris ; outre les causes les plus intimes , jamais deux hommes ne furent plus opposés.

La jalousie dont Monsieur le Duc fut transporté toute sa vie , ne pouvoit se cacher de tous les genres d'applaudissemens , qui environnoient son Beaufrère ; il en étoit d'autant plus piqué , que le Prince de Conti , couloit tout avec lui , & l'accabloit de devoirs & de prévenances. Il y avoit vingt ans , qu'il n'avoit mis le pied chez Madame la Duchesse , lorsqu'il mourut ; elle-même n'osa jamais en envoyer savoir des nouvelles , ni en demander devant le monde , pendant sa longue maladie ; elle n'en apprit qu'en cachette ,

le plus souvent par Madame la Princesse de Conti sa Sœur.

Cette Princesse de Conti & son Beau-frère , vécurent toujours avec union , amitié & confiance.

Enfin le Prince de Conti , après avoir été long-temps sans Charge , sans Gouvernement , tandis que ces faveurs s'accumuloient sur des hommes qui lui étoient très-inférieurs , fut choisi pour commander , en Chef , toutes les diverses Troupes de la ligue d'Italie. Ce projet , qui ne fut jamais bien cimenté ici , n'y subsista pas même en idée : Chamillart , qui , trop gouverné , trop entêté , avec des lumières trop courtes , avoit le cœur droit & Français , alloit toujours au bien , autant qu'il le voyoit , sentoît le désordre des affaires , & se servit de ce premier retour forcé vers le Prince de Conti , sur l'Italie , pour porter Madame de Maintenon & le Roi , par elle , à sentir la nécessité de relever

DE M. LE DUC DE S. SIMON. 145
relever l'état si fâcheux de cette Frontière , & de l'Armée qui la défendoit , par le Prince dont la naissance même cédoit à la réputation. Il l'emporta enfin ; il eut la permission de l'avertir qu'il étoit choisi pour commander l'Armée de Flandre. Le Prince de Conti en tressaillit de joie ; il n'avoit jamais trop compté sur l'exécution de la ligue d'Italie , en avoit vu le projet s'évanouir peu-à-peu ; il ne comptoit plus d'être rien ; il se laissa donc aller aux plus agréables espérances ; mais il n'étoit plus temps : sa santé étoit désespérée , il le sentit bientôt ; & ce tardif retour ne servit qu'à lui faire regretter la vie davantage.

Il périt lentement , dans les regrets d'avoir été conduit à la mort par sa disgrâce , & de ne pouvoir être rappelé à la vie par ce retour inespéré du Roi , & par l'ouverture d'une brillante carrière. Il avoit été extrêmement bien élevé. Il étoit fort instruit ; les

écarts de sa jeunesse n'avoient fait qu'of-
fusquer ses connoissances , sans les
éteindre ; il n'avoit pas même laissé de
lire souvent de quoi les réveiller. Il
choisit le Père de Latour , Géné-
ral de l'Oratoire , pour le préparer , &
lui aider à bien mourir ; il tenoit tant
à la vie , & venoit d'y être encore si
fortement rataché , qu'il eut besoin du
plus grand courage.

Trois mois durant , la foule remplit
toute sa maison ; & celle du Peuple ,
la place qui étoit devant. Les Eglises
retentissoient des vœux de tous , des
plus obscurs , comme des plus con-
nus ; & il arriva plusieurs fois aux gens
des Princeffes , d'aller d'Eglise en
Eglise , de leur part , pour faire dire
des Messes , & de les trouver toutes re-
tenues pour lui. Rien de si flatteur
n'est arrivé à personne. A la Cour , à
la Ville on s'informoit sans cesse de
sa santé ; les payfans s'en demandoient
des nouvelles dans les rues ; ils étoient

DE M. LE DUC DE S.-SIMON. 147
arrêtés aux portes & aux boutiques ;
on en demandoit à tous venans. Un
mieux fit plutôt respirer que rendre l'es-
pérance. Tandis qu'il dura , on l'amusa
de toutes les curiosités qu'on put ; il
laissoit faire ; mais il ne cessoit pas de
voir le Père de Latour , & de pen-
ser à Dieu. Monseigneur le Duc de
Bourgogne l'alla voir , & le vit seul
long-temps : il y fut fort sensible ;
cependant le mal redoubla , & devint
fort pressant ; il reçut plus d'une fois
les Sacremens , avec les plus grands
sentimens.

Il arriva que Monseigneur , allant à
l'Opéra, passa d'un côté de la Rivière,
le long du Louvre, en même temps
que le Saint Sacrement étoit porté vis-
à-vis , sur l'autre quai, au Prince de
Conti. Madame la Duchesse de Bour-
gogne sentit le contraste ; elle en fut
outrée ; & entrant dans sa loge , elle
le dit à la Duchesse de Lude. Paris &
la Cour en furent indignés ; Made-

moiselle de Melun , que Madame la Princesse de Conti d'abord , puis Madame la Duchesse avoit mise dans la familiarité de Monseigneur , aidée de Madame d'Epinaÿ , sa belle-sœur , fut la seule qui osa lui rendre le service de lui apprendre le mauvais effet d'un Opéra si déplacé , & de lui conseiller d'en réparer le scandale par une visite à ce Prince , chez qui il n'avoit pas encore imaginé d'aller. Il la crut ; la visite fut courte ; elle fut suivie d'une autre de Messieurs ses Fils. Madame la Princesse y passoit les nuits , depuis long-temps ; Monsieur le Prince n'étoit pas en état de le voir.

Monsieur le Prince de Conti avoit toujours vu quelques amis ; & les soirs , touché de l'affliction publique , il se faisoit rendre compte de tout ce qui étoit venu. Sur la fin , il ne voulut plus voir personne , même les Princesses , & ne souffrit que le plus étroit nécessaire pour son service , & le Père

DE M. LE DUC DE S.-SIMON. 149
de Latour , l'Abbé de Fleury , qui
avoit été son Précepteur , & depuis
sous-Précepteur des Enfans de France,
qui s'est immortalisé par son admira-
ble Histoire de l'Eglise , & deux ou
trois gens de bien.

Il conserva toute sa présence d'es-
prit jusqu'au dernier moment , & en
profita. Il mourut au milieu d'eux ,
dans son fauteuil , dans les plus grands
sentimens de piété , dont j'ai oui ra-
conter au Père de Latour , des cho-
ses admirables. Les regrets en furent
amers & universels ; sa mémoire est
encore chère ; mais disons tout , peut-
être gagna-t-il un peu par sa dis-
grace.



M O N S I E U R L E D U C.

DUBOIS avoit été Pensionnaire de l'Angleterre , dont il avoit favorisé les intérêts ; quatre mois après sa mort , Monsieur le Duc porté à sa place par Monsieur de Fleury , ancien Evêque de Fréjus , & Précepteur du Roi , qui compta faire de ce Prince un Fantôme de premier Ministre , & devenir lui-même le Maître de l'Etat ; Monsieur le Duc , dis-je , fut entraîné à favoriser l'Angleterre.

Les Anglais , bien au fait de notre intérieur , se hâtèrent de tirer parti de la position. Monsieur le Duc , dans son plan , ne fut pas alarmé. Le Roi tomba malade ; & quoique le mal ne fût pas menaçant , & qu'il finît en peu de jours , Monsieur le Duc , en fut tellement effrayé , qu'il se releva une nuit ,

DE M. LE DUC DE S. SIMON. 151
tout nud en robe de chambre , & monta dans la dernière antichambre du Roi , de l'appartement bas de Feu Monseigneur , où Monsieur le Duc d'Orléans étoit mort , & que Monsieur le Duc avoit eu ensuite. Il étoit seul , une bougie à la main ; il trouva Maréchal , qui passoit cette nuit-là dans cette antichambre , & qui , étonné de cette apparition , alla à lui , & lui demanda ce qu'il venoit faire. Il trouva un homme égaré , hors de lui , qui ne put se rassurer sur ce que Maréchal lui dit de la maladie , & qui enfin , d'effroi & de plénitude , s'échappa à dire : *Que deviendrai-je ?* Répondant entre haut & bas à son bonnet de nuit : *« Je n'y serai pas repris , s'il » réchappe ; il faut le marier. »* Maréchal , avec qui il étoit seul à l'écart , ne fit pas semblant de l'entendre. Il tâcha de lui remettre l'esprit , & l'envoya se coucher. Ce fut l'époque du renvoi de l'Infante.

Son règne fut court , & finit le Lundi de la Pentecôte 1726 , par l'ordre que lui porta le Duc de Charot , Capitaine des Gardes-du-Corps, un moment après que le Roi fut parti de Versailles pour aller à Rambouillet , de se retirer sur le champ à Chantilly , où il alla à l'heure même , accompagné par un Lieutenant des Gardes-du-Corps,

E N F A N S N A T U R E L S
DE LOUIS XIV. ANECDOTES SINGU-
LIÈRES.

CE ne fut que par degré que le Roi se porta à l'agrandissement de ses Enfans naturels. Son premier essai ne fut pas heureux,

Louis XIV crut pouvoir marier Mademoiselle de Blois , qu'il avoit eue de Madame la Valliere , au Prince d'Orange , & la lui fit proposer , dans un

temps où ses prospérités & son nom dans l'Europe , lui persuadoient que cela seroit reçu , comme le plus grand honneur & le plus grand avantage ; il se trompa : le Prince d'Orange étoit fils d'une fille du Roi d'Angleterre , Charles I , & sa grand-mère étoit fille de l'Electeur de Brandebourg. Il s'en souvint avec tant de hauteur , qu'il répondit nettement que les Princes d'Orange étoient accoutumés à épouser des filles légitimes des grands Rois , & non pas des filles naturelles. Ce mot blessa tellement le cœur du Roi , qu'il ne l'oublia jamais , & qu'il prit à tâche , & souvent contre son palpable intérêt , de montrer combien l'indignation qu'il en avoit conçue étoit entrée profondément dans son ame.

Cependant , il n'y eut rien d'omis de la part du Prince d'Orange pour l'effacer ; respects , soumission , offices , patience dans les injures & les traverses personnelles , redoublement d'ef-

forts ; tout fut rejeté avec mépris : les Ministres du Roi , en Hollande , eurent toujours un ordre exprès de traverser ce Prince , non-seulement dans les affaires d'Etat , mais dans toutes les particulières & personnelles , de soulever tout ce qu'ils pourroient de gens & de villes contre lui ; de répandre de l'argent pour faire élire aux Magistratures , les personnes qui lui étoient les plus opposées ; de protéger ouvertement ceux qui étoient déclarés contre lui , de ne le point voir ; en un mot de lui faire tout le mal , & de lui donner tous les désagrémens dont ils pourroient s'aviser.

Jamais le Prince , jusqu'à l'entrée de cette guerre , qui fut si fatale à la France , ne cessa , & publiquement & par des voies plus sourdes , de vouloir appaiser cette colère ; jamais le Roi ne s'en relâcha. Enfin , désespérant d'obtenir d'entrer dans les bonnes grâces du Roi , & dans l'espérance de

sa prochaine invasion en Angleterre , & de l'effet de la formidable ligue qu'il avoit formée contre la France , il dit tout haut , qu'il avoit inutilement travaillé , toute sa vie , à obtenir les bontés du Roi ; mais qu'il espéroit du moins être plus heureux à mériter son estime.

On peut juger ensuite quel triomphe ce fut pour lui , de forcer le Roi à le reconnoître Roi d'Angleterre , & tout ce que cette reconnoissance coûta au Roi.

Le Roi , occupé de l'établissement de ses Enfans naturels , qu'il agrandissoit de jour en jour , avoit marié deux de ses filles à deux Princes du Sang ; Madame la Princesse de Conti , seule fille du Roi , & de Madame de la Valliere , étoit sans enfans ; l'autre fille aînée du Roi , & de Madame de Montespan , avoit épousé Monsieur le Duc ; il y avoit long-temps que Madame de Maintenon , encore plus que

le Roi , songeoit à les élever de plus en plus , & que tous deux vouloient marier Mademoiselle de Blois , seconde fille du Roi & de Madame de Montefpan , à Monsieur le Duc de Chartres ; c'étoit le propre & l'unique neveu du Roi , & fort au-dessus des Princes du Sang , par son rang de petit-fils de France , & par la Cour que tenoit Monsieur.

Il y avoit déjà quatre ans , que le Roi vouloit ce mariage dans son esprit , & qu'il en avoit pris les premières mesures. Elles étoient d'autant plus difficiles , que Monsieur étoit attaché à tout ce qui étoit de sa grandeur , & que Madame étoit d'une nation qui abhorroit les mésalliances , & d'un caractère à n'oser se promettre de lui faire jamais goûter ce mariage.

Pour vaincre ces obstacles , le Roi s'adressa à Monsieur Legrand , qui étoit de tout temps dans sa familiarité , pour gagner le Chevalier de Lorraine son

DE M. LE DUC DE S.-SIMON. 157
frère, qui de tous temps aussi gouver-
noit Monsieur.

L'ouverture de la promotion se fai-
soit dans l'été de 1688 : il ne restoit
pas au plus une douzaine de Cheva-
liers de l'Ordre ; chacun voyoit que
la promotion ne pouvoit plus guere
se reculer. Ces deux frères deman-
dèrent d'y précéder les Ducs. Le
Roi, qui, pour cette prétention, n'a-
voit donné l'Ordre à aucun Lorrain,
eut peine à s'y résoudre ; mais les frè-
res furent tenir ferme, ils s'emportè-
rent ; & le Chevalier de Lorraine,
ainsi payé d'avance, répondit du con-
sentement de Monsieur au mariage,
& des moyens d'y faire venir Ma-
dame & Monsieur le Duc de Char-
tres ; ils y réussirent.



SINGULARITÉS ET ANECDOTES,
CONCERNANT MADAME DE MON-
TESPAN.

MADAME de Montespan , après sa disgrâce , à la Communauté de Saint Joseph , qu'elle avoit bâtie , fut longtemps à s'y accoutumer. Elle promena son loisir & ses inquiétudes à Bourbon , à Fontevrault , aux terres d'Aubin , & fut des années , sans pouvoir se rendre à elle-même. A la fin , Dieu la toucha : jamais elle n'avoit perdu de vue la Religion ; elle quittoit souvent le Roi , pour aller prier Dieu dans un cabinet ; rien ne lui auroit fait rompre aucun jeûne , ni un jour maigre ; elle fit tous les Carêmes , & avec austérité ; quant aux jeûnes , lorsqu'elle étoit à la Cour , elle y ajoutoit des aumônes abondantes ;

jamais rien qui approchât du doute & de l'impiété ; mais impérieuse , altière , dominante , moqueuse , & tout ce que la beauté & la toute-puissance qu'elle en tiroit , entraîne après soi.

Résolue enfin de mettre , pour son salut , à propos un temps que la grâce lui avoit donné , elle chercha quelqu'un de sage & d'éclairé , & se mit entre les mains du Père de Latour , Général de l'Oratoire , si connu par ses Sermons , ses directions , ses amis , & par sa prudence & les talens du Gouvernement. Depuis ce moment , jusqu'à sa mort , sa conversion ne se démentit point , & sa pénitence augmenta toujours. Il fallut d'abord renoncer à l'attachement secret qui lui étoit demeuré pour la Cour , & aux espérances , qui , toutes chimériques qu'elles étoient , l'avoient toujours flattée.

Ses Enfans lui rendoient de grands devoirs & fort affidus. Elle les aimoit avec passion , excepté Monsieur Du-

maine , qui fut long-temps sans la voir , & qui ne la vit depuis que par bienféance ; c'étoit peu dire , qu'elle eût du crédit sur les trois autres , c'étoit de l'autorité ; elle en ufoit sans contrainte ; elle leur donnoit sans cefse , & par amitié , & pour fe conferver leur attachement , & pour fe référer ce lien avec le Roi , qui n'avoit avec elle , aucune forte de commerce , même par leurs Enfans. Leur affiduité fut retranchée ; ils ne la voyoient plus que rarement , & après le lui avoir fait demander.

Elle devint la Mère de d'Antin , dont elle n'avoit été jusqu'alors que la Marâtre ; elle s'occupa de l'enrichir. Le Père de Latour tira d'elle un terrible acte de Pénitence ; ce fut de demander pardon à fon Mari , & de fe remettre entre fes mains. Elle lui écrivit elle-même , dans les termes les plus fournis ; elle lui offrit de retourner avec lui , ou de fe rendre en quelque lieu
qu'il

DE M. LE DUC DE S.-SIMON: 161
qu'il voulût lui ordonner. Qui a connu
Madame de Montespan, juge que c'é-
toit-là le sacrifice le plus héroïque. Elle
en eut le mérite, sans en effuyer l'é-
preuve; Monsieur de Montespan, lui
fit dire qu'il ne vouloit, ni la rece-
voir, ni lui prescrire rien, ni oûir
parler d'elle de sa vie. A sa mort, elle
prit le deuil comme une veuve ordi-
naire; mais il est vrai que devant &
depuis elle ne reprit jamais ses livrées,
ni ses armes qu'elle avoit quittées, &
porta toujours les siennes seules &
pleines.

Peu-à-peu elle vint à donner tout ce
qu'elle avoit aux pauvres. Elle travail-
loit pour eux, plusieurs heures par
jour, à des ouvrages bas & grossiers,
comme des chemises & d'autres choses
semblables, & y faisoit travailler ce
qui l'environnoit; sa table, qu'elle avoit
aimée avec excès, devint la plus fru-
gale; ses jeûnes furent fort multipliés;
sa prière interrompoit sa compagnie;

& le plus petit jeu auquel elle s'amusoit ; & , à toutes les heures du jour , elle quittoit tout pour aller prier Dieu dans son Cabinet. Ses macérations étoient continuelles ; ses chemises & ses draps étoient de toile jaune , la plus dure & la plus grossière ; mais cachés sous des draps & une chemise ordinaire. Elle portoit sans cesse des bracelets , des jarretières , & une ceinture à pointe de fer , qui lui faisoient souvent des plaies ; & sa langue autrefois si à craindre , avoit aussi sa pénitence.

Elle étoit , de plus , tellement tourmentée des frayeurs de la mort , qu'elle payoit plusieurs femmes , dont l'emploi unique étoit de la veiller. Elle couchoit , ses rideaux ouverts , avec beaucoup de bougies dans sa chambre ; ses veilleuses autour d'elle , qui , toutes les fois qu'elle se réveilloit , elle vouloit trouver , causant , jouant , ou mangeant , pour se rassurer contre leur assoupissement.

Parmi tout cela , elle ne put jamais se défaire de l'extérieur de Reine qu'elle avoit usurpé dans sa faveur , & qui la suivit dans sa retraite. Il n'y avoit personne qui n'y fût si accoutumé dans ce temps-là , qu'on en conserva l'habitude sans murmurer. Son fauteuil avoit le dos joignant son lit ; il n'en falloit point chercher d'autres dans sa chambre , non pas même pour ses Enfants ; Madame la Duchesse d'Orléans , pas plus que les autres ; à Monsieur , on apportoit un fauteuil , & à Madame la Princesse ; mais elle ne songeoit pas à se déranger du sien , ni à les reconduire. Madame n'y alloit presque jamais , & trouvoit cela fort étrange.

On peut juger par-là comme elle recevoit tout le monde ; il y avoit de petites chaises à dos , lardées de plians , depuis son fauteuil , pour la Compagnie qui venoit , & pour celle qui logeoit chez elle , nièces , pauvres de-

moiselles, filles & femmes qu'elle entretenoit, & qui faisoient les honneurs. Toute la France y alloit ; je ne fais par quelle fantaisie cela s'étoit tourné, de temps en temps, en devoir ; les femmes de la Cour en faisoient la leur à ses filles ; d'hommes, il y en alloit peu sans des raisons particulières, ou des occasions ; elle parloit à chacun, comme une Reine qui tient sa Cour, & qui honore, en adressant la parole.

C'étoit toujours avec un air de grand respect qu'on entroit chez elle : de visites, elle n'en faisoit jamais, non pas même à Monsieur & à Madame, ni à l'Hôtel de Condé. Elle envoyoit, dans les occasions, aux gens qu'elle vouloit favoriser, & point à tout ce qui la voyoit ; un air de grandeur répandu par-tout chez elle, & de nombreux équipages toujours en désarroi.

Belle comme le jour jusqu'au dernier moment de sa vie, sans être ma-

DE M. LE DUC DE S.-SIMON. 165
lade, & croyant toujours l'être & aller mourir. Cette inquiétude l'entretenoit dans le goût de voyager ; & dans ses voyages, elle menoit toujours sept à huit personnes de compagnie ; elle en fut toujours de la meilleure, avec des grâces qui faisoient passer ses hauteurs, & qui leur étoient adaptées. Il n'étoit point possible d'avoir plus d'esprit, de fine politesse, des expressions singulières, une éloquence, une justesse naturelle, qui lui formoit comme un langage particulier, mais qui étoit délicieux, & qu'elle communiquoit si bien, par l'habitude que ses nièces & les personnes assidues auprès d'elle, ses femmes, celles qui avoient été élevées chez elle, les prenoient toutes, & que l'on sent encore aujourd'hui, dans le peu de personnes qui en restent ; c'étoit le langage naturel de la famille, de son Frère & de ses Sœurs.

Sa dévotion étoit de marier les jeunes gens, sur-tout les jeunes filles ;

& comme elle avoit peu à donner , après toutes ses aumônes , c'étoit la faim & la soif qu'elle marioit.

Depuis sa sortie de la Cour , jamais elle ne s'abaiſſa à rien demander pour elle , ni pour les autres. Les Ministres , les Intendans , les Juges n'entendirent jamais parler d'elle. La dernière fois qu'elle alla à Bourbon , & ſans beſoin , comme elle faisoit ſouvent , elle paya deux ans d'avance , toutes les pensions charitables qu'elle faisoit en grand nombre , presque toutes à de pauvre Noblesse , & doubla ses aumônes. Quoiqu'elle fût pleine de santé ; & de son aveu , elle disoit qu'elle ne reviendroit pas de ce voyage , & que tous ces pauvres gens auroient , avec les avances , le temps de chercher ailleurs leur subsistance ; en effet , elle avoit toujours la mort présente ; elle en parloit comme étant prochaine ; & avec toutes ses frayeurs , ses veilleuses , & une préparation continuelle à la mort ,

DE M. LE DUC DE S. SIMON. 167
elle n'avoit jamais ni Médecin, ni même
de Chirurgien. Ce fut ainsi qu'elle ter-
mina sa carrière.

MORT DE M. DE MONTESPAN.

MONSIEUR de Montespan mourut
dans ses terres de Guienne, trop connu
par la funeste beauté de sa femme. Il
n'en avoit eu qu'un fils, qui étoit le
Marquis d'Antin, Menin de Monsei-
gneur, lequel fut tirer un grand parti de
sa faveur.



DERNIERES ANNÉES DE MADAME
DE MAINTENON.

LE Samedi au soir , 15 Avril 1719 ,
veille de la *Quasimodo* , mourut à Saint-
Cyr , la célèbre Madame de Mainte-
non. Quel bruit cet événement eût
causé en Europe , s'il fût arrivé quel-
ques années plutôt ! On l'ignora peut-
être à Versailles , qui en est si pro-
che ; à peine en parla-t-on à Paris.
Mais tout , jusqu'à ses dernières an-
nées de retraite , est curieux.

Elle se retira à Saint-Cyr , au mo-
ment même de la mort du Roi , &
eut le bon sens de s'y réputer morte
au monde , & de n'avoir jamais mis le
pied depuis hors de la clôture de cette
maison. Elle ne voulut voir personne du
dehors , sans exception , que du très-
petit nombre dont on va parler ; rien

demander, ni recommander personne, ni se mêler de rien où son nom pût être mêlé. Mesdames de Caylus, Dangeau & de Lévi, étoient admises, mais peu souvent; les deux dernières années, encore plus rarement à dîner. Le Cardinal de Rohan la voyoit toutes les semaines; le Duc du Maine aussi, & passoit trois ou quatre heures avec elle tête-à-tête. Tout lui rioit, quand on le lui annonçoit; elle embrassoit *son Mignon* avec la dernière tendresse; car elle l'appelloit toujours ainsi. Le Maréchal de Villeroi, tant qu'il en pouvoit prendre le temps, & toujours avec grand accueil; presque point le Cardinal de Bissy; quelques Evêques, quelquefois assez souvent l'Archevêque de Rouen, d'Aubigny; Bloin, de temps en temps, l'Evêque de Chartres, Mérinville, Diocésain & Supérieur de la Maison, une fois la semaine.

Quand la Reine d'Angleterre étoit à Saint-Germain, elle alloit dîner avec

Madame de Maintenon; mais de Chail-
lot, où elle passoit des temps considé-
rables, elle n'y alloit pas. Elles avoient
chacune leur fauteuil égal, vis-à-vis
l'une de l'autre; à l'heure du dîner,
on mettoit une table entre elles, deux
couverts, les premiers plats & une clo-
che. C'étoit les jeunes Demoiselles de
la Chambre qui faisoient tout ce mé-
nage, & qui leur servoient à boire;
des assiettes & un nouveau service,
quand la cloche les appelloit. La Reine
leur témoignoit toujours quelques bon-
tés; ces Demoiselles otoient tout de la
chambre; elles apportoient & rem-
portoient le café; la Reine y passoit
deux ou trois heures tête-à-tête; puis
elles s'embrassoient; Madame de Main-
tenon faisoit trois ou quatre pas, en
la recevant & en la reconduisant; ses
Demoiselles, qui étoient dans l'anticham-
bre, l'accompagnoient à son carrosse,
& l'aimoient fort, parce qu'elle leur
étoit gracieuse; elles étoient charmées

sur-tout du Cardinal de Rohan , qui ne venoit jamais les mains vuides , & qui leur apportoit des pâtisseries , des bonbons , de quoi les régaler plusieurs jours ; ces bagatelles faisoient plaisir à Madame de Maintenon. Il est pourtant vrai , qu'avec le peu de visites qui ne se hasardoient point , qu'elle n'en marquât le jour , l'heure , qu'on lui envoyoit demander , excepté le Duc Du Maine qui étoit toujours reçu à bras ouverts ; il arrivoit rarement des journées où elle n'eût personne .

Ce temps-là , & les vuides des matinées , étoient remplis par beaucoup de Lettres qu'elle recevoit , & de réponses qu'elle faisoit presque toutes à des Supérieurs de Communautés de Prêtres , ou de Séminaires , à des Abbesses , même à de simples Religieuses ; & comme elle écrivoit singulièrement bien & facilement , elle se plaisoit à dicter ses Lettres. Tous ces détails , je les ai su de Madame de Thibouville ,

qui étoit Rochechouart , fans aucun bien , & mise enfin à Saint-Cyr.

Madame de Maintenon , outre ses femmes de chambre , car nul homme de ses gens n'entroit dans la clôture , avoit deux , quelquesfois trois Demoiselles vieilles & six jeunes , pour être de sa chambre , dont vieilles & jeunes elle changeoit quelquefois.

Mademoiselle de Rochechouart fut une des jeunes ; elle la prit en amitié , & autant , en une sorte de petite confiance , que son âge le pouvoit permettre ; & comme elle lui trouvoit de l'esprit & la main bonne , c'étoit à elle qu'elle dictoit toujours. Elle n'est sortie de Saint-Cyr , qu'après la mort de Madame de Maintenon , qu'elle a toujours fort regrettée ; quoiqu'elle ne lui ait rien donné , d'Antin la maria à Thibouville , qui , s'étant ruiné , ne lui laissa de ressource que la maison de l'Evêque d'Evreux son frère.

Madame de Maintenon , comme à

DE M. LE DUC DE S.-SIMON. 173
la Cour, se levoit matin & se couchoit de bonne heure ; ses prières duroient long-temps ; elle lisoit aussi elle-même des Livres de piété, quelquefois elle se faisoit lire quelque peu d'histoire par ses jeunes filles, & se plaisoit à les faire raisonner dessus, & à les instruire. Elle entendoit la Messe d'une tribune tout contre sa chambre, souvent quelques offices, rarement dans le chœur. Elle communioit, non comme le dit Dangeau dans ses Mémoires, ni tous les deux jours, ni à minuit, mais deux fois la semaine, ordinairement entre les sept & huit heures du matin, puis revenoit dans sa tribune, où, ces jours-là, elle demouroit long-temps. Son dîner étoit simple, mais délicat ; recherché dans sa simplicité, mais très-abondant en tout. Le Duc de Noailles, après Mornay & Bloin, ne la laissoient pas manquer de gibier de Saint-Germain & de Versailles, ni ses bâtimens de fruits.

Quand elle n'avoit point de Dames de dehors , elle mangeoit feule , servie par les Demoiselles de sa chambre , dont elle faisoit mettre quelques-unes à table , trois ou quatre fois l'an au plus. Mademoiselle d'Aumale , qui étoit vieille , & qu'elle avoit vue long-temps à la Cour , n'étoit pas de ce côté-là la plus distinguée. Il y avoit un souper neuf pour Mademoiselle d'Aumale , & pour les Demoiselles de la chambre , dont elle étoit comme la gouvernante.

Madame de Maintenon ne prenoit rien le soir ; quelquefois , dans les fort beaux jours sans vent , elle se promenoit un peu dans le Jardin ; elle nommoit toutes les Supérieures premières & subalternes , & toutes les Officières. On lui rendoit un compte succinct du courant ; mais de tout ce qui étoit au-delà , la première prenoit ses ordres. Elle étoit Madame tout court dans la maison , où tout étoit en sa main , & quoiqu'elle eût des manières hon-

DE M. LE DUC DE S. SIMON. 175
nêtes & douces avec les Dames de
Saint-Cyr, & de bonté avec les Demoi-
selles, il étoit extrêmement rare qu'elle
en vît d'autres que les Supérieures &
les Officières, encore n'étoit-ce que
quand quelqu'une s'avisoit de lui faire
demander une audience, qu'elle ne re-
fusoit pas. La première Supérieure ve-
noit chez elle, quand elle vouloit,
mais sans en abuser; elle lui rendoit
compte de tout, & recevoit ses or-
dres sur tout; Madame de Mainte-
non ne voyoit guere qu'elle. Jamais Ab-
bësse, fille de France, comme il y en
a eu autrefois, n'a été si absolue, ni
si pleinement obéie, si crainte, si res-
pectée; & avec cela, elle étoit aimée de
tout ce qui étoit renfermé dans Saint-
Cyr. Les Prêtres du dehors étoient dans
la même soumission, & la même dé-
pendance; jamais devant les Demoisel-
les, elle ne parloit de rien qui pût
approcher du Gouvernement & de la
Cour, assez souvent du Feu Roi avec

éloge , mais sans approfondir rien , & ne parlant jamais des intrigues , des cabales , ni des affaires.

Lorsqu'après la déclaration de la Régence , Monsieur le Duc d'Orléans alla voir Madame de Maintenon à Saint-Cyr , elle ne lui demanda que sa protection pour cette Maison. Il l'assura que les quatre mille livres que le Feu Roi lui donnoit , tous les mois , lui seroient payées de même , avec exactitude , tous les premiers jours des mois ; & cela fut toujours très-punctuellement exécuté ; ainsi elle avoit du Roi quarante-huit mille livres de pension ; je ne fais même , si elle n'avoit pas conservé celle de Gouvernante des Enfans du Roi , & de Madame de Montespan ; quelques autres dans ce temps-là , & les appointemens de Dame d'Atours de Madame la Dauphine de Bavière , comme la Maréchale de Rochefort , première Dame d'Atours de la même , conservoit les siens , & comme
la

DE M. LE DUC DE S. SIMON. 177
La Duchesse d'Arpajon , Dame d'Honneur , avoit touché les siens , tant qu'elle vécut , depuis la mort de la Dauphine de Bavière.

Outre cela , Madame de Maintenon ; jouissoit de la terre de Maintenon & de quelques autres biens. Saint-Cyr , par sa fondation , étoit chargée , en cas qu'elle s'y retirât , de la loger , elle & tous ses domestiques & équipages , & de les nourrir gens & chevaux , tant qu'elle en voudroit avoir , pour rien , aux dépens de la maison ; ce qui fut fidèlement exécuté ; jusqu'au bois , bougies , charbon , chandelles ; en un mot , sans que pour elle , ni pour aucun de ses gens , ni chevaux , il lui en coûtât un sol en aucune sorte que ce puisse être , que pour l'habillement de sa personne & de sa livrée.

Elle avoit au-dehors un Maître-d'Hôtel , un Valet-de-chambre , des gens pour l'office & la cuisine , un carrosse , un attelage de sept ou huit chevaux , &

un ou deux de selle ; & au-dedans Mademoiselle d'Aumale , les femmes de chambre & les Demoiselles, dont on a parlé , mais qui étoient de Saint-Cyr. Toute sa dépense n'étoit donc qu'en bonnes œuvres & en gages de ses domestiques.

Elle mourut à quatre-vingt-trois ans, avec toute sa tête & son esprit.

SINGULIERE RETRAITE
DE D'AUBIGNÉ , FRERE DE MA-
DAME DE MAINTENON.

IL arriva un assez petit événement , mais tout-à-fait singulier. Madame de Maintenon , dans l'élévation où elle étoit parvenue , ne laissoit pas d'avoir ses peines. Son frère n'étoit pas une des moindres , par ses incartades continuelles. On le nommoit le Comte d'Aubigné. Il n'avoit jamais été que

DE M. LE DUC DE S.-SIMON. 179
Capitaine d'Infanterie , & parloit toujours de ses vieilles guerres , comme un homme qui méritoit tout , & à qui on faisoit le plus grand tort de ne l'avoir point fait Maréchal de France , il y a long-temps. D'autre fois , il disoit assez plaisamment , qu'il avoit pris son bâton en argent ; il faisoit à Madame de Maintenon des sorties épouvantables , de ce qu'elle ne le faisoit pas Duc & Pair ; & sur tout ce qui lui passoit par la tête , & il ne se trouvoit avoir rien que les Gouvernemens de Bèfort , puis d'Aigues-Mortes ; après de Loignac , qu'il garda avec celui de Berry , pour lequel , il rendit Aigues-Mortes. C'étoit un panier percé , fou à enfermer , mais plaisant , avec de l'esprit , des faillies & des réparties , auxquelles on ne pouvoit s'attendre , & avec cela bon & honnête homme , & sans rien de ce que la vanité de la situation de sa sœur eût pu mêler d'impertinent. Il contoit à

merveilles , & c'étoit un plaisir qu'on avoit avec lui de l'entendre sur les temps de Scarron , & de l'Hôtel d'Albret , quelquefois sur des temps antérieurs.

Enfin , à bout sur un frère si bizarre , Madame de Maintenon , fit tant qu'elle le détermina à se retirer dans une Communauté , qu'un Monsieur Doyen avoit établie , sous le Cloître de St. Sulpice , pour des Gentilshommes , qui vivoient là en commun , & dans une espèce de retraite & d'exercice de piété , sous la direction de quelques Prêtres de Saint-Sulpice.

Monsieur d'Aubigné , pour avoir la paix , & plus encore , parce que Madame de Maintenon le voulut , se retira donc dans cette Communauté , & disoit tout bas à ses commères , que cela étoit bien dur , & qu'il s'en feroit fort bien passé.

Monsieur d'Aubigné n'avoit qu'une fille unique , dont Madame de Main-

DE M. LE DUC DE S. SIMON. 181
tenon avoit toujours pris soin , qui
ne quittoit jamais son appartement , &
qu'elle élévoit sous ses yeux , comme
sa propre fille.

LA COMTESSE DE SOISSONS ,
MERE DU PRINCE EUGENE.

CETTE Princesse mourut à Bruxelles , dans le plus grand délaiffement ; pauvre , fort peu comptée dans le monde , fort peu considérée du Prince Eugene son fils. Ce fut en sa faveur que le Cardinal de Mazarin , son oncle , imagina au mariage du Roi , la charge de Surintendante ; à cause de quoi , il en fallut en même temps à la Reine Mère , qui fut la Princesse de Conti , son autre nièce ; & comme tout va toujours en se multipliant , Madame , parce qu'elle étoit fille d'Angleterre , en eut une aussi , qui fut

Madame de Monaco. C'est l'unique exemple pour les filles de France.

Rien n'étoit pareil à la splendeur de la Comtesse de Soissons, de chez qui le Roi ne bougeoit avant & depuis son mariage, & qui étoit la Maîtresse de la Cour, des Fêtes & des grâces, jusqu'à son exil, dont on connoît la cause.

Elle fit la paix, & obtint son retour, par la démission de sa charge, qui fut donnée à Madame de Montespan, dont le mari ne voulut recevoir aucune chose du Roi, qui, ne sachant comment la faire asseoir, ne pouvant la faire Duchesse, supposa que sa charge de Surintendante emportoit le Tabouret.

La Comtesse de Soissons de retour, se trouva dans un état bien différent de celui d'où elle étoit tombée. Elle se vit si mêlée dans l'affaire de la Voisin, brûlée en Grève pour ses poisons & ses maléfices, qu'elle s'enfuit en

DE M. LE DUC DE S.-SIMON. 183
Flandre. Son mari étoit mort fort brusquement à l'Armée , il y avoit longtemps.

De Flandre elle passa en Espagne , où les Princes étrangers n'ont ni rang , ni distinction. Elle ne peut donc paroître en aucun lieu publiquement , & moins au Palais qu'ailleurs. La Reine , fille de Monsieur , n'avoit point d'enfans , & avoit tellement gagné l'estime du Roi son mari , que la Cour de Vienne craignit tout de son crédit , pour détacher la Cour d'Espagne de la grande alliance faite contre la France. Le Comte de Mansfeldt étoit Ambassadeur de l'Empereur à Madrid. La Comtesse de Soissons lia un commerce intime avec lui dès son arrivée. La Reine , qui ne respiroit que France , eut une grande passion de voir la Comtesse de Soissons. Le Roi d'Espagne , qui avoit oui parler d'elle , & qui s'en défioit , eut toutes les peines du monde à y consentir. Il permit à la fin , que

la Comtesse de Soissons vint quelquefois , les après-dîners , chez la Reine , par un escalier dérobé , où elle la voyoit seule avec le Roi. Les visites redoublèrent , & toujours avec répugnance de la part du Roi.

Après la mort de la Reine , elle quitta l'Espagne. Elle vécut quelques années obscurément en Allemagne ; tantôt dans un lieu , tantôt dans une autre. Mansfeldt fut rappelé à Vienne , où il eut , à son retour , le premier emploi de cette Cour , qui est la Présidence du Conseil de Guerre. A la fin , la Comtesse de Soissons retourna en France.



ANECDOTES SINGULIERES SUR
LA PRINCESSE DES URSINS.

LE Prince de Braccanio mourut à Rome , âgé de soixante-dix-huit ans ; tout son mérite consistoit dans sa naissance & dans ses grands biens ; c'étoit le premier Laïque de Rome , Grand-d'Espagne , Prince du Soglio du Pape , & Chef de la Maison des Ursins. La sœur de son père étoit la fameuse Duchesse de Montmorency , qui , après la mort tragique de son mari , en 1632 , se rendit fille de Sainte Marie.

Monsieur de Braccanio , veuf d'une Ludovisio , sans enfans , épousa , en Février 1675 , Anne-Marie de la Tremouille , fille de Monsieur de Noirmoutier , qui figura dans les troubles de la Minorité de Louis XIV , pour se faire faire Duc à Brevet.

Elle avait épousé Blaise de Tayllerland , qui se faisoit appeller le Prince de Chalais , & qui fut de ce fameux duel , contre Messieurs de la F** , où le fils aîné de Monsieur le Duc de Beauvilliers fut tué , & qui fit sortir les autres du Royaume. Madame de Chalais alla joindre son mari en Espagne , d'où ils passèrent en Italie ; elle alla ensui à Rome , où sa mort empêcha son mari de l'aller trouver.

Elle étoit jeune , belle , & de beaucoup d'esprit , avec beaucoup de monde , de grâces & de langage. Elle eut recours à Rome , aux Cardinaux de Bouillon & d'Estrées , qui en prirent soin en faveur du nom & de la nation. Bientôt après , le désir de la retenir à Rome , où ils étoient pour bien du temps , leur fit naître celui de l'y établir. Elle n'avoit point d'enfant , & presque point de bien. Ils écrivirent en France , qu'un homme de la considération dont étoit le Duc de Brac-

DE M. LE DUC DE S.-SIMON. 187
canio à Rome , étoit bon à acquérir
au Roi , & que le moyen de le lui
attacher , étoit de lui faire épouser Ma-
dame de Chalais. Cette idée fut approu-
vée & suivie.

Monfieur de Braccanio , excité par
les deux Cardinaux , fe perfuada qu'il
étoit amoureux de Madame de Cha-
lais. Il n'avoit point d'enfans ; le ma-
riage fe fit ; & la même année , il fut
fait Chevalier de l'Ordre , c'est-à-dire ,
en 1675.

Lors de l'éclat , entre Innocent XI
& le Roi , pour les franchifes du quar-
tier des Ambassadeurs , & que Mon-
fieur de Lavardin l'étoit , en 1688 ,
que ce Pape ne voulut jamais voir &
qu'il excommunia , le Duc de Bracca-
nio renvoya au Roi le Collier de fon
Ordre , quoique marié à une Fran-
çaife ; c'est le premier , depuis l'insti-
tution de l'Ordre , qui ait été ren-
voyé.

Madame de Braccanio étala tout fon

esprit à Rome & fit bientôt du Palais des Ursins , une espèce de Cour , où se rassembloit tout ce qu'il y avoit de plus grand , & la meilleure compagnie en hommes & en femmes. Le mari cependant étoit compté pour peu de chose. Le ménage ne fut pas toujours concordant ; mais sans brouilleries ouvertes ; ils furent quelquefois bien aises de se séparer ; c'est ce qui donna lieu à la Duchesse de Braccanio de faire deux voyages en France ; au dernier desquels , elle passa quatre à cinq ans. Le Cardinal de Bouillon , qui étoit alors à Rome en grande splendeur , lui rendit le service par l'autorité du Pape , que ses créanciers très-nombreux ne fussent reçus à mettre le scellé. Elle avoit , depuis son retour , regagné tout-à fait son mari. Il l'avoit faite , comme il est permis à Rome , sa légataire universelle ; & ses meubles , son argenterie , ses bijoux & ses pierres , étoient infinis. Il n'y eut donc

DE M. LE DUC DE S.-SIMON. 189
que ses terres qui purent servir à payer
ses dettes. Don Olivio Odeschalchi,
neveu d'Innocent XI, extraordinairement
riche, acheta, pour près de deux
millions, le Duché de Braccanio, mais
avec la condition expresse, que Madame
de Braccanio en quitteroit le
nom; & c'est ce qui lui fit prendre
celui de Princesse des Ursins, sous
lequel elle est devenue fameuse, &
sous lequel nous la verrons figurer
déformais.

CARACTERE ET PORTRAIT DE LA PRINCESSE DES URSINS.

ON désiroit une personne, à qui
l'on pût donner l'importante place de
Camérera-Major de la Reine d'Espagne;
une Dame Française ne pouvoit
y convenir; une Espagnole n'étoit pas
sûre, & eût aisément rebuté la Reine.



On chercha donc un milieu , & on crut l'avoir trouvé dans la Princesse des Urfins. Elle étoit Française , avoit été en Espagne , & avoit passé la plus grande partie de sa vie à Rome & en Italie. Elle étoit veuve sans enfans , n'étoit pas riche , avoit passé assez de temps en France , pour être fort connue à la Cour , & y avoir des amis ; elle étoit liée d'un grand commerce d'amitié avec les deux Duchesses de Savoye , & avec la Reine de Portugal , sœur de la Douairiere ; c'étoit le Cardinal d'Estrées , qui avoit formé cette union. On a vu qu'il avoit contribué à sa fortune , en la mariant aussi grandement qu'elle l'avoit été à Rome , & il étoit resté son ami intime. Il avoit conseillé ce choix de la Princesse des Urfins , pour être Camérera-Major de la Reine ; & ce qui y détermina peut-être tout-à-fait , c'est qu'on fut informé par lui , que le Cardinal Porto-Carrero étoit fort lié avec elle. C'é-

DE M. LE DUC DE S. SIMON. 191
toit avec lui qu'il falloit tout gouverner; & ce concert si heureusement trouvé entre lui & elle, emporta son choix pour une place si importante, & d'un rapport si nécessaire & si continuel.

L'âge & la santé convenoient, & la figure auffi. C'étoit une femme plutôt grande que petite, brune, avec des yeux bleus, qui disoient sans cesse tout ce qu'il lui plaisoit, avec une taille parfaite, une belle gorge & un visage qui, sans beauté, étoit charmant; l'air extrêmement noble, quelque chose de majestueux en tout son maintien, & des grâces si naturelles & si continuelles en tout, jusques dans les choses les plus petites & les plus indifférentes, que je n'ai jamais vu personne en approcher, soit dans le corps, soit dans l'esprit dont elle avoit infiniment, & de toutes les sortes; flatteuse, careffante, insinuante, mesurée, voulant plaire pour plaire, &

avec des charmes dont il n'étoit pas possible de se défendre , quand elle vouloit gagner & séduire ; avec cela , un air , qui , avec de la grandeur , attiroit , au lieu d'effaroucher ; une conversation délicieuse , intarissable , & d'ailleurs fort amusante , parce qu'elle avoit vu & connu des pays & des personnes ; une voix & un parler extrêmement agréables , avec un grand choix des meilleures compagnies , un grand usage de les tenir , & même une Cour ; une grande politesse , mais avec une grande distinction ; d'ailleurs , la personne du monde la plus propre à l'intrigue , & qui avoit passé sa vie à Rome. Beaucoup d'ambition , mais de ces ambitions vastes , beaucoup au-dessus de son sexe & de l'ambition ordinaire des hommes ; & un désir pareil d'être & de gouverner. C'étoit encore la personne du monde , qui avoit le plus de finesse dans l'esprit , sans que cela parût jamais , & de combinaisons dans la tête,

DE M. LE DUC DE S.-SIMON. 193
tête , & qui avoit le plus de talens
pour connoître son monde , & favoir
par où le prendre & le mener.

L'entêtement de sa personne fut en
elle la foiblesse dominante & surna-
geante en tout , jusques dans sa der-
nière vieillesse ; par conséquent des
parures qui ne lui allèrent plus , & que
d'âge en âge elle poussa toujours fort
au-delà du sien ; dans le fond , haute ,
fière , allant à ses fins , sans trop s'em-
barrasser des moyens ; mais sous une
écorce honnête ; naturellement assez
bonne & obligeante en général , mais
qui ne vouloit rien à demi , & qui
exigeoit que ses amis fussent à elle
sans réserve ; aussi étoit-elle ardente
& excellente amie , & d'une amitié
que les temps & les absences n'affoi-
blissoient pas ; & conséquemment im-
placable ennemie. Enfin , un tour uni-
que dans sa grâce , son art & sa jus-
tesse , & une éloquence simple &
naturelle en tout ce qu'elle disoit ,

qui gagnoit , au lieu de rebuter , par son arrangement , tellement qu'elle disoit tout ce qu'elle vouloit dire ; & jamais mot , ni signe le plus léger de ce qu'elle ne vouloit pas. Fort secrete pour elle & fort sûre pour ses amis ; avec une agréable gaieté , qui n'avoit rien que de convenable ; une extrême décence en tout l'extérieur jusques dans les intérieurs mêmes qui en comportent le moins ; avec une égalité d'humeur , qui , en tout temps & en toute affaire , la laissoit toujours maîtresse d'elle-même.

Telle étoit cette femme célèbre , qui a long-temps & si publiquement gouverné la Cour & toute la Monarchie d'Espagne ; qui a fait tant de bruit dans le Monde par son règne , & par sa chute , que j'ai cru devoir m'étendre pour la faire connoître , & en donner l'idée qu'on en doit avoir , pour s'en former une qui soit véritable.

PREMIERE DISGRACE
DE LA PRINCESSE DES URSINS ,
ANNÉE 1704.

MADAME des Ursins, après s'être faisie de l'esprit de la Reine d'Espagne, n'avoit pas en même temps négligé de faire sa cour à la nôtre, & de lui rendre, tous les ordinaires, un compte exact de tout ce qui regardoit la Reine, jusqu'aux plus petits détails, & de la faire valoir le plus qu'il lui étoit possible. Ces comptes s'adreffoient à Madame de Maintenon, & passoient au Roi par elle. En même temps, elle n'étoit pas moins attentive à informer de même le Roi d'Espagne, en Italie, & à informer la Reine; à lui écrire, & à Madame la Duchesse de Bourgogne sa sœur.

Les louanges que la Princesse des

Ursins donnoit , par ses Lettres , à la Reine , tomboient peu-à-peu naturellement sur les affaires ; & comme elle étoit témoin de ce qui se passoit , peu-à-peu , elle s'étendit aussi sur les affaires mêmes , & accoutuma deux Rois à la voir instruite par la nécessité d'accompagner la Reine , sans lui donner de soupçons d'ambition , & de vouloir s'en mêler.

Ancrée insensiblement de la sorte , & sûre à-peu-près de l'Espagne , si la France la vouloit soutenir , elle flatta Madame de Maintenon par degrés , pour ne s'avancer qu'avec justesse , & parvint à la persuader que son crédit ne seroit que le sien ; que si on lui laissoit quelque autorité dans les affaires , elle n'en useroit que pour se concerter avec elle. De-là , cette union si intime entre ces deux si importantes femmes ; de-là , cette autorité sans bornes de Madame des Ursins ; de-là , la chute de tous ceux qui avoient mis Philippe V.

DE M. LE DUC DE S.-SIMON. 197
sur le Trône , & de tous ceux dont
les conseils l'y pouvoient maintenir ;
& le peu d'influence de nos Ministres
sur l'Espagne , & de nos Ambassadeurs
en Espagne , dont aucun ne s'y put
soutenir , qu'en s'abandonnant , sans re-
serve , à la Princesse des Ursins.

Ce grand pas fait , il lui fut facile
de prendre un grand ascendant sur le
Roi d'Espagne.

Orry , qui étoit parvenu à la plus
grande intimité de la Princesse des Ur-
sins , & qui avoit les Finances & le
Commerce , se trouvoit dans cette liai-
son en quart avec eux. Dans la suite ,
un cinquième fut souvent admis dans
ce conseil étroit , l'unique où se ré-
gloient toutes choses. Ce cinquième
étoit bien compté avec Orry : il s'ap-
pelloit d'Aubigny , fils du Procureur
au Châtelet de Paris. C'étoit un beau
& grand jeune homme , très-bien fait
& très-découplé de corps & d'esprit ,
qui étoit , depuis longues années , à

la Princesse des Ursins , sous le nom & sur le pied d'Ecuyer , & sur laquelle il avoit grand pouvoir.

Ainsi Madame des Ursins & Orry , Maîtres de tout , sans contradiction de personne , prirent le plus grand vol d'autorité & de puissance en Espagne , qu'on eût vu depuis le Duc de Lerme & le Comte Duc d'Olivarès , & ne se servirent de Rivas , que comme d'un Secrétaire , en attendant le moment de l'éloigner , comme le Cardinal Porto-Carrero , & tous ceux qui avoient eu plus de part au Testament de Charles II. Le Cardinal d'Estrées , continuellement aux prises avec Madame des Ursins , & continuellement battu , se lassa de l'être , & demanda son rappel , ne pouvant supporter davantage un séjour en Espagne , si inutile à tout bien & si peu digne de lui. L'Abbé d'Estrées demeura avec le caractère d'Ambassadeur ; Louville , qui , jusqu'au retour de Philippe V d'Italie , avoit été

DE M. LE DUC DE S. SIMON. 199
le modérateur du Roi & de la Monarchie , le seul confident de son cœur , & le distributeur des grâces , eut ordre de revenir , en même temps que le Cardinal d'Estrées en reçut la permission. Le peu de Français qui étoient au Roi d'Espagne , furent rappelés en même temps , excepté quatre ou cinq , qui , de bonne heure , s'étoient attachés à la Princesse des Ursins , & qui n'avoient jamais été à portée de se mêler de rien , ni de lui donner aucun ombrage. Rivas restoit seul ; l'importance de sa Charge importunoit encore la Camérera-Major , qui , résolue de le congédier , ne s'en vouloit défaire qu'estropié , afin de ne lui pas donner de successeur entier. Elle détacha donc de sa charge , qui embrassoit tous les départemens , excepté le Commerce & les Finances , qu'Orry faisoit sans titre , mais sans Supérieur , le Département de la Guerre , & celui des affaires étrangères. Ce ne fut qu'un pré-

lude ; bientôt après , le pauvre Rivas , dépouillé de ces deux importans départemens & des Finances données à Orry , fut tout-à-fait remercié.

La Princesse des Ursins , parvenue ainsi au faite de la suprême puissance , & avec ses solides appuis , à Versailles , régnoit en plein , & ne songeoit qu'à écarter tout ce qui pouvoit troubler , ou partager le moins du monde sa puissance.

Il falloit une armée sur les Frontières de Portugal contre l'Archiduc ; par conséquent , un Général Français pour commander les troupes Françaises , & peut-être aussi celles d'Espagne ; elle avoit connu , de tout temps , la Reine d'Angleterre , & l'avoit extrêmement cultivée dans les longs séjours qu'elle avoit faits à Paris ; & elle étoit en commerce de Lettres d'amitié avec elle. Elle imagina donc de faire donner au Duc de Berwick , le commandement des troupes Françaises

DE M. LE DUC DE S.-SIMON. 207
en Espagne. Elle le connoissoit doux ,
souple , sans aucun bien , avec une
famille. Elle compta , par ces raisons ,
de faire tout ce qu'elle voudroit , d'un
homme entièrement dépendant du Roi
& de la Reine d'Angleterre , & qui lui
auroit l'obligation de sortir de l'état
de Lieutenant Général ; qui auroit un
besoin continuel d'elle pour s'élever &
s'enrichir , & s'éviter ainsi d'avoir à
compter avec un Français ; qui auroit
une consistance indépendante d'elle. Elle
en fit donc sa cour à Saint-Germain ,
& le proposa à Versailles. Le Roi , par
égard pour le Roi d'Angleterre , & par
la similitude de ses affaires , fut ravi de
distinguer celui-ci , en lui donnant une
Armée à commander : Monsieur de
Luxembourg & Monsieur de Villeroy ,
d'ailleurs , avoient traité Berwick comme
leur enfant , & avoient fort vanté au
Roi ses talens pour la guerre : ce Prince ,
si bien disposé , se fit un plaisir d'ac-
corder ce Général au Roi & à la Reine

d'Angleterre , à la demande de Madame des Ursins , & aux témoignages avantageux qui lui avoient été rendus de la capacité & des talens du nouveau Général.

Puysegur avoit été nommé pour passer en Espagne , avec le Duc de Berwick. Il partit le premier , & trouva tout à merveille , depuis les Pyrénées jusqu'à la hauteur de Madrid , pour la subsistance des troupes Françaises , & en rendit un compte fort avantageux au Roi ; il travailla , en arrivant à Madrid , avec Orry , qui , papiers sur table , lui montra tous les Magasins faits , tant pour la route jusqu'à la Frontière du Portugal , que sur la Frontière même , pour la subsistance abondante de l'Armée , & tout son argent prêt , pour que rien ne manquât dans le courant de la Campagne.

Puysegur , qui avoit trouvé tout dans le meilleur état du monde , depuis les Pyrénées , n'imagina pas qu'Orry eût

pu manquer de soin pour la Frontière , dans une conjoncture si décisive pour l'Espagne , que celle où elle se trouvoit , d'y terminer promptement la guerre , avant que l'Archiduc fût mieux secouru ; & beaucoup moins qu'un Ministre chargé de tout , pût lui montrer en détail toutes ses précautions , s'il n'en avoit pris aucunes. Content donc au dernier point , il manda au Roi les plus grandes louanges d'Orry , par conséquent de Madame des Ursins , & de leur bon & sage Gouvernement , & donna les espérances les plus flatteuses du grand avantage qui s'en pouvoit tirer. Plein de ces idées , il partit pour la Frontière de Portugal , pour y reconnoître tout par lui-même ; mais quelle fut sa surprise , lorsque de Madrid à la Frontière , il ne trouva rien de ce qui étoit nécessaire pour la marche des troupes ; & qu'en arrivant à la Frontière même , il ne trouva quoique ce soit de ce

qu'Orry lui avoit montré, sur le papier, comme exécuté. On peut juger quel dût être son dépit, de se trouver éloigné de tout ce qu'il comptoit avec tant de certitude, & ce qu'il en manda à Madrid. Il en rendit compte au Roi en même temps, & se donna tous les mouvemens possibles, non plus pour avoir de quoi réaliser ses premières espérances, mais au moins pour que l'armée pût subsister, & ne fût pas réduite à manquer de tout, & à ne pouvoir entrer & agir quelque peu en Campagne.

Cette conduite d'Orry ne peut se comprendre. L'Abbé d'Estrées avoit eu la complaisance de consentir à l'inouïe proposition de n'écrire à la Cour & au Roi, que de concert avec Madame des Ursins, dépendance si gênante pour qui que ce fût, & si destructive de son devoir & de son Ministère. Cela lui devint à la fin insupportable; il commença donc à souffler à Madame des Ursins

quelques dépêches. Son adresse ne fut pas telle , que la Princesse , si attentive à tout , si crainte & si bien obéie , n'en eût le vent par les Bureaux de la Poste ; elle prit ses mesures pour être avertie à temps , la première fois que cela arriveroit ; elle le fut , & n'en fit pas à deux fois. Elle envoya enlever la dépêche de l'Abbé d'Estrées au Roi ; elle l'ouvrit ; & comme elle l'avoit bien jugé , elle n'en fut pas contente ; mais ce qui la piqua le plus , ce fut que l'Abbé , détaillant sa conduite & ce conseil , où tout se portoit & se decidoit , composé d'elle , d'Orry , & très-souvent de d'Aubigny , exagéroit l'autorité de ce dernier , ajouta que c'étoit son Ecuyer ; qu'on ne doutoit pas qu'elle ne l'eût épousé en secret ; outrée de dépit , elle mit en marge à côté , de sa main : *pour mariée , non ;* montra la Lettre en cet état au Roi & à la Reine d'Espagne , & à beaucoup de gens de cette Cour , avec des cla-

meurs étranges ; & ajouta à cette folie , d'envoyer cette même Lettre ainfi apoftillée au Roi , avec les plaintes les plus emportées contre l'Abbé d'Estrées , d'avoir écrit , fans lui montrer sa Lettre , comme ils étoient convenus , & de l'injure atroce qu'il lui faisoit sur ce prétendu mariage. L'Abbé d'Estrées de son côté , ne cria pas moins haut de la violation de la Poste , de son caractère , & du respect dû au Roi , méprisé au point d'intercepter , ouvrir , apostiller , rendre publique une Lettre de l'Ambassadeur du Roi à Sa Majesté.

La Reine d'Espagne , animée par Madame des Ursins , éclata contre l'Abbé d'Estrées. Pour le Roi son Epoux , il se mêla peu de la querelle ; mais ce peu fut en faveur de la Princesse des Ursins ; soit que , avec un bon sens qu'il eut toujours & droit en toutes choses , mais qui le retenoit lui-même captif sous sa lenteur & sa glace , il sentît l'énormité du fait ; soit qu'il ne fût pas

capable de prendre l'affirmative pour personne , par sa tranquillité naturelle. Cette Lettre , apostillée par la Princesse , accompagnée de ses plaintes & de la justice exemplaire qu'elle demandoit contre l'Abbé d'Estrées , arriva au Roi fort peu après celles de Puysegur , datées de la Frontière de Portugal. Ces dernières avoient étrangement indisposé le Roi contre Orry , & contre la Princesse des Ursins , qui avoit écrit pour soutenir Orry de toutes ses forces.

Les Lettres de Puysegur & les plaintes amères de l'Abbé d'Estrées au Roi & aux Ministres , formèrent un tout , qui accabla Orry & la Princesse des Ursins. Le parti fut donc pris de la renvoyer à Rome , & de rappeler Orry ; mais l'embarras fut la crainte d'une désobéissance formelle , & que le Roi d'Espagne ne put résister aux cris que feroit la Reine. Après ce dernier trait , les plus grandes extrémités étoient à prévoir ; c'est ce qui fit prendre le

temps de ne rien précipiter pour frapper le coup, sans risque de le manquer.

Le Roi fit à la Princesse une sévère réprimande. On manda en même temps à l'Abbé d'Estrées cette réprimande, & qu'il avoit juste occasion de se plaindre, mais rien de plus. L'Abbé d'Estrées, qui crut que la Princesse des Ursins ne pouvoit manquer d'être chassée, tomba dans le désespoir, quand il l'en vit quitte pour si peu de chose. Ce désespoir & le dépit lui firent demander son rappel ; il fut pris au mot ; & ce fut un triomphe de plus pour Madame des Ursins, de s'être défait de lui dans une affaire où toute la raison étoit de son côté, & qui étoit celle du Roi même.

L'Abbé d'Estrées, à son retour, fut Commandeur de l'Ordre par la mort du Cardinal de Furstemberg ; & son oncle le Cardinal d'Estrées obtint l'Abbaye de Saint-Germain-des-Prés, vacante

DE M. LE DUC DE S. SIMON. 209
cante aussi par la mort de Furstemberg.
Ces deux grâces considérables ne laissèrent pas d'inquiéter Madame des Ursins.

Cependant la Campagne étoit commencée en Portugal , malgré la conduite d'Orry. — Le Roi d'Espagne voulut la faire. La Princesse des Ursins , qui ne vouloit pas le perdre de vue , employa tout son crédit & celui de la Reine pour l'en empêcher , ou au moins , pour qu'elle accompagnât le Roi son Epoux. Le Roi , qui suivoit toujours son dessein , avoit déjà mandé à son petit-fils , qu'ayant été chercher ses ennemis jusqu'en Lombardie , & ayant son compétiteur en personne dans le Continent des Espagnes , il seroit honteux & indécent , qu'il ne se mît pas à la tête de son Armée contre lui ; il le soutint fortement dans cette résolution , & il s'opposa nettement à ce qu'il se fit accompagner de la Reine , dont l'embaras & la dépense seroient préjudicia-

bles. Le Roi engagea ainsi le voyage , & pressa tellement le départ du Roi , son petit-fils , qu'il parut à la tête de son Armée , où l'Abbé d'Estrées eut ordre de l'accompagner , en attendant l'arrivée de son successeur. C'étoit le point où le Roi vouloit venir. Sitôt que cela fut arrivé , il lui écrivit sur l'éloignement pour toujours de la Princesse des Ursins , d'un style à lui en persuader la nécessité pressante , & le parti pris à ne rien écouter. En même temps , il écrivit avec plus d'autorité à la Reine , & envoya un ordre à la Princesse des Ursins de partir incontinent de Madrid , de sortir tout de suite des Espagnes , & de se retirer en Italie.

Ce coup de foudre mit la Reine au désespoir , sans accabler celle sur qui il tomboit. Elle le supporta avec un courage mâle & réfléchi , sans hauteur , pour ne pas irriter davantage , mais sans aucune marque de bassesse. Enfin , une quinzaine de jours après avoir reçu

l'ordre , elle s'en alla à Alcala , que les nombreux & favans Collèges que le Cardinal Ximenès , y a si magnifiquement bâtis & fondés pour toutes sortes de Sciences , ont rendu fameuse. Cette petite ville est à sept lieues de Madrid ; le plus pressé étoit fait ; mais elle avoit encore des mesures à prendre , qui pouvoient différer cet éloignement ; de sorte que , sous toutes sortes de prétextes , elle y tint bon contre tous les ordres réitérés qu'elle y reçut de partir ; enfin , au bout de cinq semaines d'opiniâtre séjour en ce lieu , toutes ces trames bien ourdies , bien assurées , avec une présence d'esprit qu'on ne peut trop admirer , dans ce court espace , si traversé de dépit , de douleurs & dans l'accablement d'une si profonde chute , elle s'avança vers Bayonne à petites journées , & aux plus fréquens séjours qu'elle pût & qu'elle osât.

Le Roi d'Espagne lui envoya quinze

cent pistoles , quoiqu'il eût sûrement plus besoin d'argent qu'elle ; & que , sans le crédit de l'Abbé d'Estrées , qui trouva cent mille écus , il n'eût pu sortir de Madrid.

Orry eut ordre en même temps , de venir rendre compte de sa mauvaise administration , qui fauvoit l'Archiduc , & empêchoit la conquête du Portugal , que les progrès des armées de France & d'Espagne , nonobstant des manquemens de tout si universels , montrèrent avoir été facile & sûre , si on eût trouvé la moitié seulement de ce qu'il avoit dit & assuré à Puysegur , être par-tout dans les Magasins établis sur la Frontière.

Madame des Ursins s'avançoit toujours lentement vers Rome , & ne cessoit d'insister sur la permission de venir se justifier à la Cour. Ce n'étoit pas qu'elle osât l'espérer ; mais à force d'instances & de cris , elle vouloit éviter l'Italie , & obtenir un exil en France , d'où elle sauroit peut-être se tirer avec le

DE M. LE DUC DE S.-SIMON. 213
temps , parce que tout passe dans les
Cours , même les plus terribles orages ,
quand on est bien appuyé , & qu'on
fait ne pas s'abandonner au dépit & aux
revers.

Madame des Ursins obtint de fixer
son séjour à Toulouse , mais avec
beaucoup de peine. Les affaires d'Es-
pagne ayant empiré , la Reine prit cette
occasion d'adoucir Louis XIV , sur la
Princesse des Ursins , sans cependant
demander son rappel ; mais on vouloit
seulement marquer à une Princesse , par
les mains de qui on étoit réduit à passer ,
pour toutes les affaires , & qui étoit
outrée , une considération qui sûrement
l'adouciroit , la charmeroit même , &
la feroit rentrer dans le chemin , d'où
le dépit l'avoit égarée ; & qui , s'il étoit
continué , pouvoit par mauvais conseils
d'humeur & de colère , porter les affaires
en de fâcheuses extrémités ; affaires qui ,
après les malheurs d'Hochstet , de Gi-
bra tar , de la révolte de Catalogne ,

demandoient des soins & une conduite , qui ne pouvoient réussir que par un grand Concert.

Le Roi fatigué des contradictions qu'il éprouvoit , du désordre dangereux qui résultoit pour les affaires , dans le temps où leur changement de face demandoit un parfait unisson entre les deux Couronnes , lassé des instances qui lui étoient faites , & des réflexions qui lui étoient présentées , accorda enfin la grâce qui lui étoit si expressément demandée , & dont les Ministres se trouvèrent fort embarrassés.

Quelque informée que fût Madame des Ursins de tout ce qui se passoit pour elle , sa joie surpassa l'espérance. Mais le coup-d'œil de son retour à la toute-puissance , ne la déranga pas plus que n'avoit fait la chute de la foudre à Madrid. Toujours maîtresse d'elle-même , attentive à tirer tout le parti qu'elle pouvoit de son admission à se justifier , elle conserva l'air d'une

DE M. LE DUC DE S.-SIMON. 215
disgraciée qui espère ; mais qui est humiliée. Elle avoit prévenu ses amis de s'en tenir exactement à ce ton. Elle craignoit sur-tout de laisser rien appercevoir au Roi , qui le forçât à se tenir en garde. Elle prit , avec une grande présence d'esprit , ses mesures en Espagne ; elle ne se précipita point de partir , & partit néanmoins assez promptement pour ne laisser rien refroidir , & marquer son empressement à profiter de la grâce qu'elle recevoit , & qu'elle avoit toujours si ardemment souhaitée.

Le Courrier , qui lui apporta cette agréable nouvelle , étoit à peine passé , que le bruit de son arrivée , qui se répandit aussi-tôt à la Cour , y produisit un mouvement inconcevable. Les seuls amis intimes de Madame des Ursins demeurèrent dans un état tranquille & modéré ; on se prépara à une sorte de soleil levant , qui alloit changer & renouveler bien des choses dans la na-

ture. Elle arriva enfin à Paris, le Dimanche quatre Janvier. Plusieurs personnes de distinction allèrent, plus ou moins, à sa rencontre. Elle alla loger chez la Comtesse d'Egmont sa nièce à la mode de Bretagne. Ce fut un concours prodigieux chez Madame des Ursins, qui, sous prétexte d'avoir besoin de repos, ferma sa porte au commun, & ne sortit pas de chez elle. Monsieur le Prince y courut des premiers; & à son exemple, tout ce qu'il y eut de plus grand & de plus connu d'elle.

Quelque flatteur que fût ce concours, elle n'en étoit pas si occupée, qu'elle ne le fût beaucoup plus de se mettre au fait de tout ce que les dépêches avoient pu comporter, & de la carte présente. La curiosité, l'espérance, la crainte, la mode, y attiroient cette foule, dont plus des trois quarts n'entroient pas. Les Ministres en furent effrayés alors; Torcy eut ordre

DE M. LE DUC DE S-SIMON. 217
du Roi de l'aller voir. Il en fut étourdi,
& ne répliqua pas ; en homme , qui
vit la partie faite , le triomphe assuré ,
il obéit.

La visite se passa avec embarras de
sa part , & une froideur haute de l'au-
tre. Ce fut l'Espagne , qui fit changer
de ton à Madame des Ursins. Jusques-
là , modeste , suppliante , presque hon-
teuse , elle en vit & en apprit tant ,
que , de répondante qu'elle s'étoit pro-
posée d'être , elle crut pouvoir devenir
accusatrice , & demander justice contre
ceux qui , abusant de la confiance du
Roi , lui avoient attiré un traitement si
fâcheux & si long , & mise en specta-
cle aux deux Monarchies.

Après avoir eu plusieurs entretiens
secrets & particuliers avec le Roi , Ma-
dame de Maintenon , & Madame la
Duchesse de Bourgogne , il fut dé-
claré qu'elle demeurerait à la Cour ,
jusqu'au mois d'Avril , pour donner
ordre à ses affaires & à sa santé.

On retourna à Marly. On peut croire que Madame des Ursins fut de ce voyage. Rien de pareil à l'air de triomphe qu'elle y prit, & aux attentions continuelles du Roi pour elle. Les fréquens entretiens qu'elle avoit avec lui, chez Madame de Maintenon, & qui étoient très-longs, la rendirent l'idole de la Cour. Dès-lors, il ne fut plus douteux qu'elle retourneroit en Espagne. Cependant elle se trouvoit dans son pays si fort au-dessus de ce qu'elle avoit pu imaginer, qu'elle balançoit.

Les empressémens de la Reine ne la touchoient plus avec le même retour, & elle éludoit les insinuations légères, qui commençoient à lui être faites, les marques de confiance qu'elle recevoit du Roi, & du réffet important de considération qu'il lui donnoit.

Cependant elle apperçut la séduction dangereuse de ces appas trompeurs; elle résolut donc de partir, mais de

différer , de se faire prier , payer même , s'il le falloit au-delà ce qu'elle l'étoit , & d'éviter sur-tout de rompre le fil , en le tirant par trop , & de ne plus songer à ce pays-ci , que comme au fondement de son règne en Espagne.

Les délais dont faisoit usage Madame des Ursins , commençoient à la rendre suspecte ; c'est où Madame des Ursins les attendoit ; alors elle commença à s'expliquer davantage sur le poids dont elle alloit être chargée , dans un pays d'où elle étoit partie avec les affronts d'une criminelle ; qu'il étoit difficile qu'elle pût reparoître avec honneur , & sur-tout avec la considération qui lui étoit indispensablement nécessaire pour bien servir les deux Rois , si quelque chose de public n'y annonçoit la confiance qu'ils vouloient bien prendre en elle : l'éloquence , l'adresse , le tour , les grâces , la finesse de l'expression , l'attention à l'effet des paroles , à l'air

dont elles étoient reçues , tout fut déployé & bien remarqué , sous les voiles de la simplicité , de la nécessité , du naturel : l'effet aussi en passa les espérances.

Ce fut à Marly , après une conférence de plus de deux heures avec le Roi. Le 15 Juin , Madame des Ursins y prit congé plus que contente ; elle ne devoit pas prolonger ; mais en femme aussi habile qu'elle l'étoit , elle demanda permission de voir le Roi encore une fois , à son retour à Versailles. C'est que les mettant à leur aise , par le congé qu'elle en prenoit , elle ne vouloit pourtant point partir que les grâces qu'elle venoit d'obtenir , ne fussent , les unes expédiées & consommées , & les autres aussi acheminées qu'elles pouvoient l'être ; elle partit enfin à la mi-Juillet.

Le Duc de Grammont fut rappelé , & Amelot fut nommé Ambassadeur à sa place. Il avoit été en Ambassade en

Portugal , à Vénise , en Suisse , &c. ; avoit eu d'autres commiffions au-dehors. Par-tout il avoit réuffi , s'étoit fait aimer , & avoit acquis une grande réputation.

Madame des Urfins avoit obtenu une chose bien plus difficile , parce que le Roi s'étoit laiffé aller peu-à-peu à la réfolution de ne lui rien refuser ; ce fut le retour d'Orry en Efpagne , fous prétexte de la grande connoiffance qu'il avoit des Finances & de ce pays-là , & des lumières qu'Amelot ne pouvoit tirer de perfonne plus fûrement , ni avec plus d'étendue & de détail , que de lui , fur ces matières. On fe perfuada encore que , fous les yeux d'Amelot , il ne pourroit plus tomber dans les mêmes fautes.



AMBITION DE LA PRINCESSE
DES URSINS. ANECDOTE DE CHAN-
TE-LOUP.

LA Princesse des Ursins, non contente de régner en Espagne, en toute autorité & puissance, songea elle-même à avoir un canton sur lequel elle pût régner. Elle saisit la conjoncture du don que le Roi d'Espagne fit à l'Electeur de Baviere de ce qui étoit demeuré dans son obéissance, au Pays-Bas, pour y stipuler que l'Electeur donneroit des terres jusqu'à cent mille livres de rente à elle, pour en jouir, sa vie durant, en toute Souveraineté. Bientôt après, il fut convenu, avec l'Electeur, que le Chef-lieu de ces terres, qui devoient être contiguës, & n'en former qu'une seule, seroit la Roche en Ardenne, & que la Souveraineté en porteroit le nom.

On verra dans la fuite cette Souveraineté prendre diverses formes , changer de lieu , & se dissiper en fumée. Cela dura long-temps.

Cependant Madame des Ursins , s'en tint si assurée , qu'elle bâtit là-dessus un beau projet ; ce fut d'échanger avec le Roi , la Souveraineté qui lui seroit assignée sur la Frontière ; & , pour celle-là , avoir en Souveraineté la Touraine & le pays d'Amboise , sa vie durant , reversible après elle à la Couronne , de quitter l'Espagne , & de venir en jouir , le reste de ses jours. Dans ce dessein , qu'elle avoit cru immanquable , elle envoya en France d'Aubigny , cet Ecuyer si favori , dont il a été parlé , avec ordre de lui préparer une belle demeure , pour la trouver toute prête à la recevoir. Il acheta un champ près de Tours , & plus encore d'Amboise , sans Terres , ni Seigneuries , parce qu'étant Souveraine de la Province , elle n'en avoit pas besoin. D'Aubigny se mit aussitôt

à y bâtir très-promptement ; mais solidement , un vaste & superbe Château, d'immenses basses-cours & des communs prodigieux , avec tous les accompagnemens des plus grands & des plus beaux jardins , à la magnificence desquels les meubles répondoient en tout genre. La Province , les pays voisins , la Cour même en furent dans l'étonnement. Personne ne pouvoit comprendre une dépense aussi prodigieuse pour une simple guinguette , puisqu'une maison au milieu d'un champ , sans terre , ni revenus , sans Seigneurie , ne peut avoir d'autre nom ; ce fut longtemps une énigme.

Cette folie de Madame des Ursins fut la cause de sa perte ; on n'en dira pas davantage sur cette chimère , qui ne laissa pas d'accrocher la paix par l'opiniâtreté du Roi d'Espagne , qui ne céda enfin qu'à l'autorité du Roi , qui le força de se désister de cet article. Mais pour y revenir , il faut voir ce
que

que devint cet admirable Palais, si complètement achevé en tout, & meublé entièrement, avant que Madame des Ursins eût perdu l'espérance d'y jouer la Souveraine.

On ne pouvoit imaginer qu'un aussi petit compagnon que l'étoit d'Aubigny, quelques richesses qu'il eût amassées, pût, ni osât faire un pareil bâtiment pour lui; ce ne fut que peu-à-peu que l'obscurité fut percée: on soupçonna que Madame des Ursins le faisoit agir, & se couvroit de son nom. On pensoit qu'elle pouvoit laisser l'Espagne, ou s'en laisser, & vouloir venir achever sa vie dans son pays, sans y traîner à la Cour, ni dans Paris, après avoir si despotiquement régné ailleurs. Mais un Palais, qui pourtant n'eut qu'une guinguette sans domaine, ne s'entendoit pas pour sa retraite. Ce ne fut que l'éclat que sa prétendue Souveraineté fit par toute l'Europe, qui commença à ouvrir les yeux sur Chante-Loup;

c'est le nom de ce Palais , dont à la fin on fut la destination.

La chute entière de cette ambitieuse femme , qui se verra ici en son temps , ne lui permit pas d'habiter cette belle demeure ; elle resta en propre à d'Aubigny , qui y reçut très-bien les voisins , les curieux , & les passans de considération , à qui il ne cacha plus que ce n'étoit , ni pour lui , ni de son bien qu'il l'avoit bâti & meublé ; il s'y établit ; il s'y fit aimer & estimer ; il y perdit sa femme , qui ne lui laissa qu'une fille unique fort jeune , ainsi il s'étoit marié , du vivant de Madame des Ursins , ou aussi-tôt après sa mort ; & cette fille très-riche a épousé le Marquis d'Armentieres , qui sert actuellement en qualité d'Officier-Général , & qui en a plusieurs enfans,



SECONDE DISGRACE DE LA
PRINCESSE DES URSINS.

LOUIS XIV ne peut pardonner à la Princesse des Ursins , l'audace qu'elle avoit eue de vouloir se faire une Souveraineté en Flandre ; l'obstacle de son opiniâreté , voilée de celle qu'elle inspiroit au Roi d'Espagne , avoit nui si long-temps à la paix , malgré tout ce que le Roi avoit pu faire ; & qui ne vint à bout de faire abandonner cette folie , qu'aucun des alliés n'avoit voulu écouter , qu'en lui déclarant qu'il l'abandonnoit à ses propres forces. Le Roi avoit vivement senti la frayeur que le Roi d'Espagne ne l'épousât ; & ensuite l'autorité sans voile , sans bornes , qu'elle avoit prise sur le Roi d'Espagne , dans la solitaire captivité , où elle le retenoit au Palais de Medina. Enfin le Roi ,

se sentit piqué jusqu'au fond de l'ame ; du mariage avec la Princesse de Parme , négocié & conclu , sans lui en avoir donné la moindre participation. Le Roi par-tout , & dans sa famille plus qu'ailleurs , s'il étoit possible , n'étoit pas accoutumé à voir marier ses enfans en étrangers. Le choix en soi ne pouvoit lui plaire , & la manière y ajouta tout.

La perte de la Princesse des Ursins fut conclue , mais d'une manière si secrète , devant & depuis , que je n'ai connu personne , qui ait pénétré de qui on se servit , ni ce qu'on fit pour l'exécuter. Il est de la bonne foi d'avouer ses ténèbres , & de ne pas donner des fictions & des inventions à la place de ce qu'on ignore. Il faut raconter l'événement avec exactitude , & ne donner après , ses courtes réflexions , que pour ce qu'elles peuvent valoir.

La Reine d'Espagne s'avançoit vers Madrid , avec ce qui avoit été la re-

DE M. LE DUC DE S.-SIMON. 229
cevoir aux Frontières , d'équipages , de
maison & de Gardes du Roi d'Espagne.
Albéroni étoit à sa suite depuis Parme ,
& le Duc de Saint-Aignan , depuis le
lieu où il l'avoit jointe en France. La
Princesse des Ursins avoit pris auprès
d'elle la charge de Camérera-Major ,
comme elle l'avoit été auprès de la
Feue Reine , & avoit nommé toute sa
maison qu'elle avoit remplie de ses créa-
tures , hommes & femmes. Elle n'avoit
eu garde de quitter le Roi de loin ,
ainsi elle le suivit à Guadala-Java , pe-
tite ville , appartenante au Duc de l'In-
fantado , qui y a fait un Pavillon aux
Cordeliers , beaucoup plus petit que ce-
lui de l'Escorial , sur le même modèle ;
& qui , par la richesse & l'art , ne lui
cède guère en beauté. Guadala-Java est
sur le chemin de Madrid à Burgos ; le
Palais qu'y ont les Ducs de l'Infantado
est vaste , beau , bien meublé , & en
est habité quelquefois. Ce fut jusques-
là , que le Roi d'Espagne voulut s'a-

vancer, & dans la Chapelle de ce Palais, qu'il résolut de célébrer son mariage, quoiqu'il l'eût fait à Parme par Procureur. Le voyage fut ajusté des deux côtés, de façon que le Roi n'arriva, à Guadala Java, que la surveille de la Reine. Il fit ce petit voyage accompagné de ceux que la Princesse des Ursins avoit mis auprès de lui pour lui tenir toujours compagnie, & n'en laisser approcher qui que ce soit. Elle suivoit dans son Carrosse, pour arriver en même temps; & dès en arrivant, le Roi s'enfermoit seul avec elle, & ne voyoit plus personne jusqu'à son coucher.

Les retardemens des chemins & de la saison avoient conduit à Noël. Ce fut le vingt-deux Décembre, que le Roi arriva à Guadala-Java, le lendemain vingt-trois, surveille de Noël; la Princesse des Ursins, partie avec une très-légère suite, pour aller à sept lieues plus loin, à une petite villette,

DE M. LE DUC DE S.-SIMON. 231
nommée Quadraque, où la Reine devoit coucher ce même soir. Madame des Ursins comptoit aller jouir de toute la reconnoissance de la grandeur inespérée qu'elle lui procuroit, passer la soirée avec elle, & l'accompagner le lendemain, dans son Carrosse, à Guadala-Java. Elle trouva à Quadraque, la Reine arrivée. Elle mit pied à terre, en un logis qu'on lui avoit préparé, & tout près celui de la Reine. Elle y étoit venue en grand habit de Cour, & parée; elle ne fit que se rajuster un peu, & s'en alla chez la Reine.

La sécheresse & la froideur de sa réception la surprit d'abord extrêmement. Elle l'attribua à l'embarras de la Reine, & tâcha de réchauffer cette glace. Le monde cependant s'écoula, par respect, pour les laisser seules. Alors la conversation commença, la Reine ne la laissa pas continuer, se mit incontinent sur les reproches, qu'elle lui

manquoit de respect par l'habillement avec lequel elle paroïffoit devant elle, & par ses manières. Madame des Ursins, dont l'habit étoit régulier ; & qui, par ses manières respectueuses & ses discours propres à ramener la Reine, se croyoit bien éloignée de mériter cette sortie de sa part, fut étrangement surprise, & voulut s'excuser ; mais voilà tout aussi-tôt la Reine aux paroles offensantes, à s'écrier, à appeler, à demander des Officiers des Gardes, & à commander, avec injure, à Madame des Ursins, de sortir de sa présence. Elle voulut parler & se défendre des reproches qu'elle recevoit ; la Reine redoublant de colère & de menaces, se mit à crier qu'on fit sortir cette folle de sa présence & de son logis, & l'en fit mettre dehors par ses épaules. En même temps, elle appella Amenaga, Lieutenant des Gardes-du-Corps, qui commandoit le détachement qui étoit au-

près d'elle ; & l'Ecuyer qui commandoit ses équipages , ordonna au premier d'arrêter Madame des Ursins , & de ne la point quitter , qu'il ne l'eût remise dans un carrosse avec deux Officiers des Gardes sûrs , & une quinzaine de Gardes autour du carrosse. En second , de faire venir sur le champ un carrosse à six chevaux , & deux ou trois valets de pied , de faire partir sur l'heure la Princesse des Ursins , vers Burgos & Bayonne , & de ne se point arrêter. Amenaga voulut représenter , à la Reine , qu'il n'y avoit que le Roi d'Espagne qui eût le pouvoir qu'elle vouloit prendre ; elle lui demanda fièrement , s'il n'avoit pas un ordre du Roi d'Espagne , de lui obéir en tout sans réserve & sans représentation. Il étoit vrai qu'il l'avoit , & que qui que ce fût n'en savoit rien.

Madame des Ursins fut arrêtée à l'instant , & mise dans un carrosse avec une de ses femmes de chambre , sans

avoir eu le temps de changer d'habit, ni de coëffure, de prendre aucune précaution contre le froid, d'emporter ni argent, ni aucune autre chose, ni une femme de chambre de plus, & sans même aucune sorte de nourriture, dans son carrosse, ni chemise, ni quoi que ce soit pour changer, ou se coucher. Elle fut donc embarquée ainsi avec ces deux Officiers des Gardes, qui se trouvèrent prêts dans le moment, ainsi que le carrosse; elle en grand habit & parée, comme elle étoit sortie de chez la Reine.

Dans ce très-court tumulte, elle voulut envoyer à la Reine, qui s'emporta de nouveau de ce qu'elle n'avoit pas encore obéi, & la fit partir à l'instant. Il étoit alors près de sept heures du soir, la surveille de Noël; la terre étoit couverte de glace & de neige, & le froid extrême, fort vif & piquant, comme il est toujours en Espagne. Dès que la Reine fut la Prin-

cesse des Urfins hors de Quadraque , elle écrivit au Roi d'Espagne , par un Officier des Gardes , qu'elle dépêcha à Guadala-Java ; la nuit étoit si obscure , qu'on ne voyoit qu'à la faveur de la neige.

Il n'est pas aisé de se représenter l'état de Madame des Urfins dans le carrosse. L'excès de l'étonnement & de l'étourdissement prévalut d'abord , & suspendit tout autre sentiment ; mais bientôt la douleur , le dépit , la rage & le désespoir se firent place ; succédèrent à leur tour , les tristes & profondes réflexions sur une démarche aussi violente , aussi inouïe , & d'ailleurs si peu fondée en cause , en raison , en prétextes , même les plus légers , enfin en autorité , & sur l'impression qu'elle alloit faire à Guadala-Java ; & de-là ses espérances , en la surprise du Roi d'Espagne , en sa colère , en son autorité & sa confiance pour elle , en ce groupe de serviteurs si attachés à

elle , dont elle l'avoit environné , qui se trouvoient si intéressés à exciter le Roi en sa faveur.

La longue nuit d'hiver se passa ainsi toute entière avec un froid terrible , rien pour s'en garantir , & tel que le cocher en perdit une main. La matinée s'avança ; nécessité fut de s'arrêter pour faire repaître les chevaux ; mais , pour les hommes , il n'y a quoi que ce soit dans les Hôtelleries d'Espagne , où l'on vous indique seulement où se vend chaque chose dont on a besoin. La viande est ordinairement vivante , & le vin épais , plat , & violent , le pain s'y colle à la muraille , l'eau souvent ne vaut rien ; des lits , il n'y en a que pour les Muletiers , en sorte qu'il faut tout porter avec soi ; & Madame des Ursins , ni ce qui étoit avec elle , n'avoient chose quelconque. Les œufs , où elle en put trouver , furent leur unique ressource , & encore à la coque , frais ou non , pendant toute la route :

DE M. LE DUC DE S. SIMON. 237
jusqu'à cette repue des chevaux ; le silence avoit été profond & non-interrompu ; là il se rompit.

Pendant toute cette longue nuit , la Princesse des Ursins avoit eu le loisir de penser aux propos qu'elle tiendroit , & à composer son visage. Elle parla de son extrême surprise & de ce peu qui s'étoit passé entre la Reine & elle. Réciproquement les deux Officiers des Gardes , accoutumés , comme toute l'Espagne , à la craindre & à la respecter plus que leur Roi , lui dirent ce qu'ils purent du fond de cette abîme d'étonnemens , dont ils n'étoient pas encore revenus. Bientôt il fallut atteler & répartir ; bientôt aussi la Princesse des Ursins trouva que le secours qu'elle attendoit du Roi d'Espagne tarδοit bien à arriver ; ni repos , ni vivres , ni de quoi se déshabiller jusqu'à Saint-Jean-de-Luz. A mesure qu'elle s'éloignoit , que le temps s'écouloit , qu'il ne lui venoit point de nouvelles , elle com-

prit qu'elle n'avoit plus d'espérances à former. On peut juger quelle rage succéda dans une femme aussi ambitieuse , aussi accoutumée à régner publiquement , aussi rapidement & indignement précipitée du faite de la toute-puissance , par la main qu'elle avoit elle-même choisie pour être le plus solide appui de la continuation , & de la durée de toute sa grandeur.

Le Reine n'avoit pas répondu aux deux dernières Lettres que Madame des Ursins lui avoit écrites ; cette négligence affectée lui avoit dû être de mauvais augure ; mais qui auroit pu imaginer un traitement aussi étrange & aussi inoui ?

Ses neveux , Lanty & Chalais , qui eurent permission de l'aller joindre , achevèrent de l'accabler. Elle fut fidèle à elle-même ; il ne lui échappa ni larmes , ni regrets , ni reproches , ni la plus légère foiblesse ; pas une plainte même du froid excessif , & du dénu-

ment entier de toutes sortes de besoins , des fatigues extrêmes d'un pareil voyage. Les Officiers , qui la gardoient à vue , n'en sentoient point d'admiration. Enfin elle trouva , à la fin de ses maux corporels & de sa garde à vue , à Saint-Jean-de-Luz , où elle arriva le 14 Janvier , & où elle trouva un lit , & d'emprunt , de quoi s'habiller plus commodément , & se coucher & manger. Là elle recouvra sa liberté ; les Gardes , leurs Officiers , & le carrosse , qui l'avoient amenée , s'en retournèrent. Elle demeura avec sa femme de chambre & ses neveux. Elle eut le loisir de penser à ce qu'elle pouvoit attendre de Versailles.

Malgré la folie de sa Souveraineté si longuement poussée , & la hardiesse d'avoir fait le mariage du Roi d'Espagne , sans la participation du Roi de France , elle se flatta de trouver des ressources dans un cœur qu'elle avoit si long-temps dompté. Ce fut de Saint-

Jean-de-Luz , qu'elle dépêcha un Courrier chargé de Lettres pour le Roi , & Madame de Maintenon , pour ses amis. Elle y rendit compte du coup de foudre qu'elle venoit d'effuyer , & demandoit la permission de se rendre à la Cour pour y donner plus de détails.

Elle attendit le retour de son Courrier en ce premier lieu de liberté & de repos , qui , par lui-même , est fort agréable ; mais le premier Courrier partit ; elle le fit suivre par Lenty chargé de Lettres écrites moins à la hâte , & d'instructions ; il vit le Roi dans son cabinet à Versailles , le dernier jour de Janvier , avec lequel il ne demeura que quelques minutes.

On fut par lui , que , dès que Madame des Ursins eut dépêché son premier Courrier , elle avoit envoyé à Bayonne , faire des complimens à la Douairiere d'Espagne , qui ne voulut pas

DE M. LE DUC DE S.-SIMON. 241
pas les recevoir. Que de cruelles mortifications à la chute du Trône !

Revenons maintenant à Guadala-Java. L'Officier des Gardes que la Reine y dépêcha avec une Lettre pour le Roi d'Espagne , dès que la Princesse des Ursins fut hors de Quadraque , trouva le Roi , qui s'alloit bientôt coucher ; il parut ému , fit une courte réponse à la Reine , & ne donna aucun ordre. Le singulier est que le secret fut si bien gardé , qu'il ne transpira que le lendemain , sur les dix heures du matin.

On peut penser quelle émotion faisoit toute la Cour , & les divers mouvemens de tout ce qui se trouva à Guadala-Java. Personne toutefois n'osa en parler au Roi , & on étoit en grande attente de ce que contenoit la réponse de la Reine. La matinée achevant de s'écouler , sans qu'on ouît parler de rien , on commença à se persuader , que c'en étoit fait de Madame

des Ursins pour l'Espagne. Chalais & Lenty se hasardèrent de demander au Roi la permission de l'aller trouver , & de l'accompagner , dans l'abandon où elle étoit. Non-seulement il le permit , mais il les chargea d'une Lettre de simple honnêteté pour elle ; il lui manda qu'il étoit bien fâché de ce qui s'étoit passé , qu'il n'avoit pu opposer son autorité à la volonté de la Reine ; qu'il lui conservoit ses pensions , & qu'il auroit soin de les lui faire payer , & tint parole ; & tant qu'elle a vécu depuis , elle les a toujours très-exactement touchées.

La Reine arriva l'après-midi de la veille de Noël , à l'heure marquée , à Guadala-Java , comme s'il ne se fût rien passé ; le Roi de même la reçut à l'escalier , lui donna la main , & tout de suite la mena à la Chapelle , où le mariage fut aussi-tôt célébré de nouveau ; car en Espagne , la coutume est de marier l'après-dîner ; de-là dans

la chambre , où sur le champ , ils se mirent au lit , avant six heures du soir , pour se lever pour la messe de minuit. Ce qui se passa entr'eux sur l'événement de la veille fut entièrement ignoré. Il n'y en eut pas plus d'éclairciffemens dans la suite.

Le lendemain , jour de Noël , le Roi déclara qu'il n'y auroit aucun changement dans la maison de la Reine , toute composée par Madame des Ur- fins ; ce qui remit un peu le calme dans les esprits.

Le lendemain de Noël , le Roi & la Reine , seuls dans un carrosse , & suivis de toute la Cour , prirent le chemin de Madrid , où il ne fut pas plus question de la Princesse des Ur- fins , que si jamais le Roi d'Espagne ne l'eût connue. Le Roi , son grand-Père , ne marqua pas la plus légère surprise à la nouvelle que lui en porta un Courrier que le Duc de Saint-Aignan lui dépêcha de Quadraque même , dont

toute la Cour fut remplie d'émotion & d'effroi , après l'y avoir vue si triomphante.

Rassemblons maintenant quelques traits , qui aideront à percer les ténèbres. Peut-on penser qu'une fille de Parme , élevée obscurément par une mère impérieuse , eût osé prendre d'elle-même une hardiesse de cette nature , inouïe à l'égard d'une personne de cette considération , à tous égards dans la confiance entière du Roi d'Espagne , & régnante à découvert , à six lieues du Roi d'Espagne , qu'elle n'avoit pas encore vu ? La chose s'éclaircit par l'ordre si fort inusité & si secret , qu'Amenaga avoit du Roi d'Espagne , d'obéir en tout à la Reine , sans réserve & sans réplique , & qu'on ne fut qu'à l'instant qu'elle lui donnât l'ordre de l'arrêter & de la faire partir ; par la tranquillité avec laquelle le Roi , & le Roi d'Espagne , chacun de leur côté , reçurent le premier avis

DE M. LE DUC DE S.-SIMON. 245
de cet événement ; par l'inaction entière du Roi d'Espagne , la froideur de sa Lettre à Madame des Ursins , & sa parfaite incurie de ce qu'une personne si chérie encore la veille , pouvoit devenir jour & nuit par des chemins pleins de glaces & de neige , dénuée de tout sans exception.

Il faut se souvenir qu'une autre fois que le Roi fit renvoyer la Princesse des Ursins , pour l'ouverture de la Lettre de l'Abbé d'Estrées au Roi , & de la Note qu'on avoit mise dessus , on n'osa hasarder l'exécution en présence du Roi d'Espagne. Le Roi voulut exprès qu'il partit pour la Frontière de Portugal , & que de-là il signât l'ordre qui fut porté à la Princesse des Ursins , de partir & de se retirer en Italie. Ce second Tome ressemble fort au premier.

Ajoutons ce que j'en ai su du Maréchal de Brancas , que long-temps après cette disgrâce , Albéroni , alors peti

compagnon , & qui suivit la Reine d'Espagne à Madrid , avoit conté , qu'étant , pendant ce voyage , seul , un soir , avec elle , elle lui parut agitée , se promenant à grands pas dans sa chambre , prononçant de fois à autres des mots entre-coupés ; puis s'échauffant , il entendit le nom de Madame des Ursins lui échapper ; & tout de suite : *Je la chasserai d'abord* ; il s'écria , & voulut représenter le danger , la folie , l'inutilité de l'entreprise , dont il étoit tout hors de lui. « Taisez-vous sur toutes » choses , lui dit la Reine , & que ce » que vous avez entendu ne vous » échappe jamais. Ne me parlez point ; » je fais ce que je fais. » Tout cela ensemble , jette une grande lumière sur une catastrophe également étonnante , en la chose & en la manière , & fait bien voir le Roi Auteur. Le Roi d'Espagne , consentant & contribuant par l'ordre si exactement donné à Amé-

DE M. LE DUC DE S.-SIMON. 247
naga , & la Reine chargée de l'exécution , en sorte que ce fût par les deux Rois.

LE PERE DE LA CHAISE.

LE Père de la Chaise , mourut le 20 Janvier 1709 , aux grands Jéfuites de la rue Saint-Antoine ; il étoit neveu du fameux Père Cotton , & neveu paternel du Père d'Aix , qui le fit Jéfuite , où il se distingua dans les emplois de Professeur , & après , dans ceux de Recteur de Grenoble & de Lyon , puis de Provincial de cette Province. Il étoit Gentilhomme ; & son père qui s'étoit bien allié , & avoit bien servi , auroit été riche pour son pays de Forez , s'il n'avoit pas eu une douzaine d'enfans. Un de ceux-là , qui se connoissoit très-bien en chiens , en chasse & en chevaux , qu'il montoit

très-bien , fut long-temps Ecuyer de l'Archevêque de Lyon , frère & oncle des Maréchaux de Villeroy , & commanda son équipage de chasse. C'est le même que nous avons vu Capitaine de la Porte , & son fils après lui.

Les deux frères étoient à Lyon dans les emplois que je viens de dire , lorsque le Père la Chaise succéda , en 1675 , au Père Ferrier , Confesseur du Roi ; ainsi le Père la Chaise le fut plus de trente-deux ans.

Le Père la Chaise étoit d'un esprit médiocre , mais d'un bon caractère ; juste , droit , sensé , sage , doux & modéré , fort ennemi de la délation , de la violence & des éclats. Il avoit de l'honneur , de la probité , de l'humanité , de la bonté , affable , poli , modeste , même respectueux : lui & son frère ont toujours publiquement conservé une reconnoissance marquée pour Messieurs de Villeroy. Il étoit désinté-

ressé en tout genre , quoique fort attaché à sa famille ; il se piquoit de noblesse , & il la favorisa en tout ce qu'il put ; il étoit soigneux de bons choix pour l'Episcopat , sur-tout pour les grandes places ; & il y fut heureux , tant qu'il y eut l'entier crédit. Facile à revenir , quand il avoit été trompé , & ardent à réparer le mal que son erreur lui avoit fait faire , d'ailleurs judicieux & précautionné.

Bon homme & bon religieux , fort Jésuite , mais sans fanatisme & sans fermeté. Il ne voulut jamais pousser le Port-Royal des Champs , jusqu'à la destruction , ni entrer en rien contre le Cardinal de Noailles , quoique parvenu à tout sans sa participation. Le cas de conscience , & tout ce qui se fit contre lui de son temps , se fit sans la sienne. Il ne voulut point non plus entrer trop avant dans les affaires de la Chine , mais il favorisa toujours , tant qu'il put , l'Archevêque de Cambrai ,

& fut fidèlement ami du Cardinal de Bouillon, pour lequel, en toutes sortes de temps, il rompit bien des glaces.

Il eut tout le crédit de la distribution des Bénéfices, pendant les quinze ou vingt dernières années de l'Archevêque de Paris, Harlay. Son indépendance de Madame de Maintenon fut toujours entière & sans commerce avec elle.

Vers quatre-vingts ans, le Père la Chaise, dont la tête & la santé étoient encore fermes, voulut se retirer; il en fit plusieurs tentatives inutiles. La décadence de son corps & de son esprit, qu'il sentit bientôt après, l'engagea à redoubler ses instances. Les Jésuites, qui s'en appercevoient plus que lui, & qui sentoient la diminution de son esprit, l'exhortoient à faire place à un autre, qui eut la grace de la nouveauté. Il désiroit sincèrement le repos; & il pressa le Roi de le lui accorder tout aussi inutilement. Il fallut conti-

nuer à porter le faix jusqu'au bout ; les infirmités & la décrépitude , qui l'accueillirent bientôt après , ne purent le délivrer ; ses jambes ouvertes , la mémoire éteinte , le jugement affaibli , les connoissances brouillées , inconvéniens étranges pour un Confesseur , rien ne rebuta le Roi ; & jusqu'à la fin , il se fit apporter le cadavre , & dépêcha avec lui les affaires accoutumées. Enfin deux jours après un retour de Versailles , il s'affoiblit considérablement , reçut les Sacremens , & eut pourtant le courage plus encore que la force d'écrire au Roi , une longue Lettre de sa main , à laquelle il reçut réponse du Roi de la sienne , tendre & prompte ; après quoi il ne s'appliqua plus qu'à Dieu.

Le Père le Tellier , Provincial , & le Père Daniel , Supérieur de la Maison Professe , lui demandèrent s'il avoit accompli ce que la conscience pouvoit exiger de lui , & s'il avoit pensé à

l'honneur de la Compagnie ; sur le premier point , il répondit qu'il étoit en repos ; sur le second , qu'ils s'apercevraient bientôt , par les effets , qu'il n'avoit rien à se reprocher. Fort peu après , il mourut fort paisiblement , à cinq heures du matin. Les deux Supérieurs apportèrent au Roi , à l'issue de son lever , les clefs du cabinet du Père la Chaise , dans lequel , il y avoit beaucoup de Mémoires & de papiers. Le Roi les reçut devant tout le monde , en Prince accoutumé aux pertes , loua le Père la Chaise , sur-tout de sa bonté , puis souriant aux Pères : « Il » étoit si bon , ajouta-t-il , devant tous » les Courtisans , que je le lui repro- » chois souvent ; & il me répondoit : » ce n'est pas moi qui suis bon ; mais » vous qui êtes dur. » Le Père la Chaise , par bien des faits en sa vie , supprima bien des fripponneries , & des avis anonymes contre beaucoup de gens , en servit quantité , & ne fit ja-

DE M. LE DUC DE S. SIMON. 253
mais de mal , qu'à son corps défendant ; aussi fut-il généralement regretté.

Les ennemis même des Jésuites furent forcés de lui rendre justice , & d'avouer que c'étoit un homme de bien & honnêtement né , & tout-à-fait pour remplir cette place.

PORTRAIT HISTORIQUE.

ANECDOTES ET SINGULARITÉS DE
M. DE VENDÔME.

MONSIEUR de Vendôme étoit d'une taille ordinaire pour la hauteur , un peu gros , mais vigoureux , fort & alerte , un visage fort noble , & l'air haut ; de la grâce naturelle dans le maintien & dans la parole , beaucoup d'esprit naturel , qu'il n'avoit jamais cultivé , une élocution facile , soutenue d'une hardiesse naturelle , beaucoup de connoissance du monde , de la Cour ,

des personnages successifs, & , sous une apparence incurie , un soin & une adresse continuelles à profiter de tout.

Poli par art , mais avec choix & mesure , avare , superbe par excès , dès qu'il crut pouvoir l'oser impunément ; & en même temps familier & populaire avec le commun , par une affectation qui voiloit sa vanité , & le faisoit aimer du vulgaire ; au fond l'orgueil même , & un orgueil qui vouloit tout , qui dévorait tout , à mesure que son rang s'éleva & que sa faveur augmenta. Sa hauteur , son peu de ménagement , son opiniâtreté jusqu'à l'entêtement , tout cela crut à proportion jusqu'à lui rendre inutile toute sorte d'avis , & ne le rendre accessible qu'à un nombre très-petit de familiers & à ses valets.

Sa paresse étoit à un point qui ne se peut concevoir. Il a pensé être enlevé plus d'une fois , pour s'être opiniâtré dans un logement plus commode ,

mais trop éloigné , & a risqué le succès de ses Campagnes , & donné même des avantages considérables à l'ennemi , pour ne se pouvoir résoudre à quitter un Camp où il se trouvoit à son aise ; il voyoit peu à l'armée par lui-même ; il s'en fioit à ses familiers , que très-souvent encore il n'en croyoit pas. Sa journée dont il ne pouvoit troubler l'ordonnance ordinaire , ne lui permettoit guère de faire autrement.

C'étoit une simplicité de mœurs , selon lui , digne des premiers Romains , & qui condamnoit tout le faste & le superflu des autres ; tout cela fini , il s'habilloit , puis jouoit gros jeu au piquet ou à l'ombre ; ou , s'il falloit absolument monter à cheval , pour quelque chose , c'en étoit le temps ; l'ordre donné au retour , tout étoit fini chez lui.

Il soupoit avec ses familiers largement ; il étoit grand mangeur , d'une gourmandise extraordinaire , ne se con-

noissoit à aucun mets , aimoit fort le poisson , & encore plus celui dont l'odeur révoltoit les autres. La table se prolongeoit en thèses , en disputes , & par-dessus tout , louanges , éloges , hommages , toute la journée , & de toutes parts. Il n'auroit pas donné le moindre blâme à personne ; il vouloit passer pour le premier Capitaine de son siècle , & parloit indécemment du Prince Eugene & de tous les autres ; la moindre contradiction eût été un crime. Le Soldat & le bas - Officier l'adoroient pour sa familiarité avec eux , & la licence qu'il toléroit pour s'en gagner les cœurs , dont il se dédommageoit par une hauteur sans mesure , avec tout ce qui étoit élevé en grade & en naissance.

Il traitoit à-peu-près de même tout ce qu'il y avoit de plus grand en Italie , qui avoient si souvent affaire à lui ; c'est ce qui fit la fortune du fameux Albéroni ; le Duc de Parme eut

à

DE M. LE DUC DE S. SIMON. 257
à traiter avec M. de Vendôme ; il lui
envoya l'Évêque de Parme , qui se
trouva bien surpris d'être reçu par Mon-
sieur de Vendôme à sa garde-robe , &
plus encore de le voir se lever au mi-
lieu de la conférence , comme s'il eût
été seul. Il en fut si indigné , que toute-
fois , sans mot dire , il s'en retourna
à Parme , sans finir ce qui l'avoit
amené , & déclara à son Maître , qu'il
n'y retourneroit de sa vie , après ce
qui lui étoit arrivé.

ANECDOTES SUR LE COMBAT
D'OUDENARDE , EN 1708.

APRÈS le Combat d'Oudenarde ,
les Princes consultèrent , sur ce qu'il y
avoit à faire , avec Monsieur de Ven-
dôme , qui , de fureur de s'être si cruel-
lement mécompté , brusqua tout le
monde. Monsieur le Duc de Bour-

gogne voulut parler ; Monsieur de Vendôme , enivré d'autorité & de colère , lui ferma à l'instant la bouche , en lui disant d'un ton impérieux devant tout le monde , qu'il se souvînt qu'il n'étoit venu qu'à condition de lui obéir. Ces paroles étonnantes , & prononcées dans les funestes momens où on sentoit si horriblement le poids de l'obéissance , rendue à la paresse & à son opiniâtreté ; & qui , par le délai de décamper , étoit cause de ce désastre , firent frémir tous ceux qui les entendirent.

Le jeune Prince , à qui elles furent adressées , y chercha une plus difficile victoire , que celle qui se remportoit actuellement par les ennemis , sur lui ; il sentit qu'il n'y avoit point de milieu entre les dernières extrémités & l'entier silence , & fut assez maître de soi pour le garder.

Vendôme se mit à pérorer sur ce combat , à vouloir montrer qu'il n'étoit point perdu , à soutenir que la

DE M. LE DUC DE S.-SIMON. 259
moitié de l'armée n'ayant point combattu , il falloit tourner toutes ses pensées à recommencer le lendemain matin , & pour cela profiter de la nuit , rester dans les mêmes postes où l'on étoit , & s'y avantager le mieux qu'on pourroit.

Chacun écouta en silence un homme qui ne vouloit pas être contredit , & qui venoit de montrer un exemple aussi coupable qu'incroyable , contre l'héritier nécessaire de la Couronne , de quiconque hasarderait autre chose que des applaudissemens. Le silence dura donc , sans que personne osât proférer une parole , jusqu'à ce que le Comte d'Evreux le rompit , pour louer Monsieur de Vendôme , dont il étoit cousin-germain & fort protégé. On en fut un peu surpris , parce qu'il n'étoit que Maréchal-de-Camp.

Il venoit cependant des avis de tous côtés , que le désordre étoit extrême. Puysegur , arrivant devers la Maison du

Roi, en fit un récit qui ne laissa aucun raisonnement libre, & que le Maréchal de Matignon osa appuyer. Souffernon, venant d'un autre côté, rendit un compte semblable; enfin Cheladet & Puyguyon, survenant, chacun d'ailleurs, achevèrent de presser une résolution. Vendôme ne voyant plus nulle apparence de résister davantage à tant de convictions, & poussé à bout de colère: « Eh bien! s'écria-t-il, Messieurs, je vois bien que vous le voulez tous; il faut donc se retirer; & l'on se retira. »



MORT DE MONSIEUR DE VENDÔME.

IL se trouva incommodé ; on crut qu'il ne lui falloit que de la diète , mais le mal augmenta si promptement & d'une façon si bizarre , après avoir semblé long-temps n'être rien , que ceux qui étoient auprès de lui en petit nombre , ne doutèrent point du poison , & envoyèrent au secours de tous côtés , mais le mal ne les voulut pas attendre ; il redoubla précipitamment avec des symptômes étranges ; il ne put signer un Testament qu'on lui présenta , ni une Lettre au Roi , par laquelle il demandoit le retour de son frère à la Cour.

Tout ce qui étoit autour de lui , s'enfuit & l'abandonna , tellement qu'il demeura entre les mains de trois ou

quatre des plus bas valets , tandis que les autres pilloient tout , & s'en alloient. Il passa ainsi les deux ou trois derniers jours de sa vie , sans Prêtre , sans qu'il eût été question seulement d'en parler , sans autre secours que d'un seul Chirurgien. Les trois ou quatre valets , demeurés auprès de lui , le voyant à la dernière extrémité , se saisirent du peu de choses qui restoient autour de lui ; & faute de mieux , lui tirèrent sa couverture & ses matelats de dessous lui. Il leur cria pitoyablement , de ne le pas laisser au moins mourir à nud sur la paille , & je ne fais s'il l'obtint.

Monfieur le Duc de Vendôme mourut le 10 Juin 1712 , à 58 ans. La Princesse des Ursins fit ordonner , que le corps du Général seroit porté à l'Escorial ; ce fut combler la mesure des plus grands traitemens.

DISGRACE DU MARÉCHAL
DE VILLEROY.



MONSIEUR le Duc d'Orléans fatigué , blessé même de la résistance qu'apportoit le Maréchal de Villeroy , à lui permettre un tête-à-tête avec le Roi , ou même de l'entretenir à l'oreille , se décida à un coup de partie dont il avoit combiné en secret , & avec prudence , l'exécution.

Le Dimanche , 12 Août , Monsieur le Duc d'Orléans alla , sur la fin de l'après-dîner , travailler avec le Roi , comme il avoit accoutumé de faire , plusieurs jours marqués de chaque semaines ; & comme c'étoit l'été , au retour de la promenade , c'étoit toujours de bonne heure : ce travail étoit de montrer au Roi la distribution d'emplois vacans , de bénéfices , de cer-

taines Magistratures, d'Intendances, de récompenses de toute nature, & de lui en expliquer, en peu de mots, les raisons des choix & des préférences, quelquefois les distributions des Finances, enfin les premières nouvelles étrangères, quand il y en avoit à sa portée, avant qu'elles devinssent publiques. A la fin de ce travail, où le Maréchal de Villeroy affistoit toujours, & où quelquefois Monsieur de Fréjus se hasardoit de rester, Monsieur le Duc d'Orléans supplia le Roi, de vouloir bien passer dans un petit arrière-cabinet, où il avoit un mot à lui dire tête-à-tête; le Maréchal de Villeroy s'y opposa à l'instant; Monsieur le Duc d'Orléans lui représenta, avec politesse, que le Roi entroit dans un âge voisin de celui où il gouverneroit par lui-même, qu'il étoit temps, qu'en attendant, celui qui étoit le dépositaire de toute son autorité lui rendît compte des choses qu'il pouvoit maintenant

entendre , & qui ne pouvoient être expliquées qu'à lui seul , quelque confiance que méritât quelque tiers que ce pût être ; & qu'il le prioit de cesser de mettre obstacle à une chose si nécessaire & si importante ; que lui Régent avoit peut-être à se reprocher , de n'avoir pas commencé plutôt , uniquement par complaisance pour lui.

Le Maréchal s'échauffant , & secouant sa perruque , répondit qu'il favoit le respect qu'il lui devoit , & pour le moins autant ce qu'il devoit au Roi & à sa place , qui le chargeoit de sa personne , & qu'il ne souffriroit point que son Altesse Royale parlât au Roi en particulier , parce qu'il devoit favoir tout ce qui étoit dit , beaucoup moins tête-à-tête dans un cabinet & hors de sa vue , parce que son devoir étoit de ne le pas perdre de vue un seul moment ; & dans tout , de répondre de sa personne. Sur ce propos , Monsieur le Duc d'Orléans le regarda

fixement , & lui dit avec un ton de Maître , qu'il se méprenoit & s'oublioit ; qu'il devoit songer à qui il parloit , & à la force de ses paroles , qu'il vouloit bien croire qu'il n'entendoit pas ; que le respect de la personne du Roi l'empêchoit de lui répondre comme il le méritoit , & de pousser plus loin cette conversation ; & tout de suite , il fit au Roi une profonde révérence , & s'en alla.

Le Maréchal , fort en colère , le reconduisit quelques pas , marmotant & gesticulant , sans que Monsieur le Duc d'Orléans fit semblant de le voir & de l'entendre , laissant le Roi étonné.

On n'y fut pas trompé. Moins de deux heures après , on fut que le Maréchal , se vantant de ce qu'il venoit de faire , avoit ajouté , qu'il s'estimeroit bien malheureux , que Monsieur le Duc d'Orléans pût croire qu'il eût voulu lui manquer , quand il n'avoit songé qu'à remplir son plus précieux

DE M. LE DUC DE S. SIMON. 267
devoir ; & qu'il iroit chez lui , dès le
lendemain matin , pour en avoir un
éclaircissement avec lui , dont il se
flattoit que ce Prince demeureroit sa-
tisfait.

A tout hafard , on avoit pris toutes
les mesures nécessaires , dès qu'on fut
que le Maréchal viendroit s'enferrer.
Au-delà de la chambre à coucher de
Monsieur le Duc d'Orléans , étoit un
beau & grand cabinet à quatre gran-
des fenêtres , sur le jardin de plein-
pied , à deux marches près , deux en
face en entrant , deux sur le côté ,
vis-à-vis la cheminée , & toutes ces
fenêtres s'ouvroient en portes depuis
le haut jusqu'au parquet. Ce cabinet
faisant le coin , où les gens de la Cour
attendoient ; & en retour étoit un ca-
binet joignant où Monsieur le Duc
d'Orléans travailloit , & faisoit entrer
les gens les plus distingués , ou favo-
risés , qui avoient à lui parler.

Le mot étoit donné à Artagnan ,

Capitaine des Mousquetaires Gris , qui étoit dans cette piece , & qui favoit ce qui s'alloit exécuter , avec force Officiers sûrs de la Compagnie qu'il avoit fait venir , & d'autres Mousquetaires pour s'en servir au besoin , qui voyoient bien , à ce préparatif , qu'il s'agissoit de quelque chose , mais sans se douter de ce que ce feroit. Il y avoit aussi des Chevaux-Légers répandus au-dehors , le long des fenêtres , & dans la même ignorance , & beaucoup d'Officiers , & autres , de Monsieur le Duc d'Orléans , tant dans sa chambre à coucher , que dans le grand cabinet , tout cela bien ordonné ; sur le midi , le Maréchal de Villeroy arriva avec son fracas accoutumé ; mais seul , sa chaise & ses gens restés au loin hors de la salle des Gardes.

Il entre , s'arrête , regarde , fait quelques pas , sous prétexte de civilité ; on s'attroupe autour de lui ; on l'environne ; il demande d'un ton d'auto-

DE M. LE DUC DE S.-SIMON. 269
rité ce que fait Monsieur le Duc d'Orléans ; on lui dit qu'il est enfermé , & qu'il travaille ; le Maréchal élève le ton , dit qu'il faut pourtant qu'il le voye , qu'il va entrer ; & dans l'instant qu'il s'avance , Lafare , Capitaine des Gardes de Monsieur le Duc d'Orléans , se présente vis-à-vis de lui , l'arrête , & lui demande son épée. Le Maréchal entre en fureur , & toute l'assistance en émoi ; en ce même instant , Monsieur le Blanc paroît , la chaise à porteur qu'on avoit tenue cachée , se présente devant le Maréchal ; il s'écrie ; il est mal sur ses jambes ; il est jetté dans la chaise qu'on ferme sur lui , & emporté dans le même clin-d'œil , par une des fenêtres latérales , dans le jardin ; Lafare & Artagnan , chacun d'un côté de la chaise , les Chevaux-Légers & Mousquetaires , qui ne virent , qu'après l'effet , de quoi il s'agissoit. La marche se presse , descend l'escalier de l'orangerie , du côté des bosquets ,

trouve la grande grille ouverte & un carrosse à six chevaux devant. On y pose la chaise ; le Maréchal a beau tempêter, on le jette dans le carrosse. Artagnan y monte à côté de lui, un Officier des Mousquetaires, sur le devant, & Dulibois, un des Gentilshommes ordinaires du Roi, à côté de l'Officier, vingt Mousquetaires, avec des Officiers, à cheval autour du carrosse, & *touche cocher*. Ce côté du jardin, qui est sous les fenêtres de l'appartement, occupé par l'Infante, ne fut vu de personne, au soleil du midi ; & quoique nombre de gens, qui se trouvèrent dans l'appartement de Monsieur le Duc d'Orléans, se dispersassent bien dans le Château de Versailles, il est étonnant qu'une affaire de cette nature y demeurât ignorée plus de deux heures.

Les domestiques du Maréchal de Villeroy, à qui personne n'avoit osé rien dire en sortant ; je ne fais par quel

hazard , attendirent toujours avec sa chaise près de la salle des Gardes ; & ceux qui étoient chez lui , dans les derniers cabinets du Roi , ne l'apprirent qu'après que Monsieur le Duc d'Orléans eut vu le Roi , & qu'il leur eut fait dire , que le Maréchal étoit allé à Villeroy , & qu'ils pouvoient aller lui porter ce qui lui étoit nécessaire.

Je reçus à Meudon , un message convenu avec Monsieur le Duc d'Orléans , pour être instruit de cet événement. J'allois me mettre à table ; & ce ne fut que vers le souper , qu'il vint des gens de Versailles , qui nous apprirent à tous ces nouvelles , qui y faisoient grand bruit ; mais un bruit fort contenu , que la qualité & l'exécution rendoient très-mesuré par la surprise & la frayeur qu'elles avoient répandues.

Ce ne fut pas après un petit embarras , que celui de Monsieur le Duc d'Orléans , pour en porter la nouvelle au Roi ; dès qu'elle fut répandue , il en-

tra dans le cabinet du Roi , d'où il fit sortir tous les Courtisans qui s'y trouvèrent , & n'y laissa que les gens dont les charges leur donnoient cette entrée , & il ne s'en trouva presque point. Au premier mot , le Roi rougit , ses yeux se mouillèrent ; il se mit le visage contre le dos d'un fauteuil , sans dire une parole ; il ne voulut ni sortir , ni jouer , à peine mangea-t-il quelques bouchées à souper , pleura , & ne dormit point de toute la nuit. La matinée & le dîner du lendemain , quatorze , ne se passèrent gueres mieux. Le jour même , comme je sortois de dîner à Meudon avec beaucoup du monde , le valet de chambre qui servoit , me dit , qu'il y avoit là un Courier du Cardinal Dubois , avec une Lettre ; qu'il n'avoit pas cru devoir me le conduire à table devant toute cette Compagnie. J'ouvris la Lettre ; le Cardinal me conjuroit de l'aller trouver droit à la Surintendance à Versailles , d'amener avec moi un
homme

DE M. LE DUC DE S. SIMON. 273
homme sûr & en état de courir la
Poste , pour le dépêcher à la Trappe ,
aussi-tôt qu'il m'auroit parlé , & de ne
point me casser la tête à deviner ce que
ce pouvoit être , parce qu'il me feroit
impossible de le deviner ; & qu'il m'at-
tendoit avec la dernière impatience pour
me le dire. Je demandai mon carrosse
aussi-tôt que je trouvai lent à venir
des écuries , qui sont fort éloignées du
Château neuf que j'occupois. Ce Cour-
rier à mener au Cardinal , pour le
dépêcher à la Trappe , me tournoit la
tête. Je ne pouvois imaginer ce qui
pouvoit être arrivé , qui occupât si vi-
vement le Cardinal , dans des momens
si voisins de celui de l'enlèvement
du Maréchal de Villeroy. La Consti-
tution , ou quelque fugitif important
découvert à la Trappe , & mille autres
pensées , m'agitèrent jusqu'à Versailles.

Arrivant à la Surintendance , je vis ,
par-dessus la porte , le Cardinal Du-
bois , à la fenêtre , qui m'attendoit , &

qui me fit de grands signes ; & que je trouvai au devant de moi , au bas du degré , comme je l'allois monter. Sa première parole fut de me demander si j'avois amené un homme qui pût aller à la Trappe. Je lui montrai le même valet de chambre , qui en connoissoit tous les êtres , pour y avoir été fort souvent avec moi , & qui étoit connu de lui de tout temps ; parce que de tout temps il venoit chez moi , & que le petit Abbé Dubois alors , l'entretenoit souvent en m'attendant. Il me conta , en montant le degré , les pleurs du Roi , qui venoient bien d'augmenter par l'absence de Monsieur de Fréjus , qui avoit disparu , qui n'avoit point couché à Versailles , & qu'on ne favoit ce qu'il étoit devenu , sinon qu'il n'étoit , ni à Villeroy , ni sur le chemin , parce qu'on venoit d'en avoir des nouvelles ; que cette disparition mettoit le Roi au désespoir , & eux dans le plus cruel

embarras du monde ; qu'ils ne savoient que penser de cette subite retraite , si non peut-être qu'il étoit allé se cacher à la Trappe , où il falloit envoyer voir s'il y étoit ; & tout de suite , il me conduisit chez Monsieur le Duc d'Orléans. Nous le trouvâmes seul & fort en peine ; se promenant dans son cabinet , il me dit aussi-tôt qu'il ne savoit que devenir , ni que faire du Roi , qui crioit après Monsieur de Fréjus ; il ne vouloit entendre à rien , & de-là à crier contre une si étrange fuite. Peu de momens après , arrivèrent le Prince & le Cardinal de Rohan.

Après plus de Jérémiades que de résolutions , Dubois me pressa d'aller écrire à la Trappe. Tout étoit en désarroi chez Monsieur le Duc d'Orléans ; ils parloient tous dans le cabinet. Il étoit impossible , avec tout ce bruit , d'écrire sur son bureau , comme il m'arrivoit souvent quand j'é-

tois seul avec lui. Mon appartement étoit dans l'aîle neuve, & peut-être fermé, car on ne m'attendoit pas ce jour-là ; j'eus plutôt fait de monter chez Pezé, dont la chambre étoit proche, au-dessus de l'appartement de la Reine, & je me mis à écrire. Ma Lettre étoit achevée, que Pezé, qui m'y avoit conduit, & étoit redescendu aussi-tôt, remonta & cria : « Il est trouvé, il est » trouvé ; votre Lettre est inutile, re- » venez chez Monsieur le Duc d'Or- » léans : » Puis il me conta que tout-à-l'heure, un homme à Monsieur le Duc d'Orléans, qui savoit que Fréjus étoit ami de Monsieur de Lamoignon, avoit rencontré Courson, qui étoit dans la grande Cour, qui sortoit du Conseil des Parties, à qui il avoit demandé s'il ne savoit ce qu'étoit devenu M. de Fréjus. Courson lui avoit dit, qu'il ne savoit pas pourquoi, on étoit si en peine ; que Monsieur de Fréjus étoit allé coucher à Bâville, où étoit le

Président de Lamoignon ; sur quoi , cet homme de Monsieur le Duc d'Orléans avoit amené Courson pour le lui dire à lui-même. Nous arrivâmes , Pezé & moi , chez Monsieur le Duc d'Orléans , d'où Courson venoit de sortir.

Après un peu d'épanouissement , le Cardinal Dubois avisa Monsieur le Duc d'Orléans d'aller porter cette bonne nouvelle au Roi , & de lui dire qu'il alloit dépêcher à Bâville , pour faire revenir son Précepteur. Monsieur le Duc d'Orléans monta chez le Roi , & me dit qu'il alloit redescendre ; les deux frères s'en allèrent de leur côté avec Pezé. Je demurai , en attendant Monsieur le Duc d'Orléans , avec le Cardinal Dubois. Après avoir un peu raisonné sur cette fougue de Monsieur de Fréjus , il me conta qu'ils avoient de nouvelles de Villeroy ; que le Maréchal n'avoit cessé de crier à l'attentat commis sur sa personne , ni de re-

procher, à Artagnan, de se prêter à une violence si criminelle ; puis à invoquer les mânes du Feu Roi, à exalter sa confiance en lui, l'importance de sa place, pour laquelle il l'avoit préféré à tout le monde, le soulèvement qu'une entreprise si hardie, & qui faisoit si fort le pouvoir du Régent, alloit causer dans Paris, & dans tout le Royaume, & le bruit qu'elle alloit faire dans tous les Pays étrangers. Le Duc de Villeroy, le Maréchal de Tallart, Monsieur de Biron, furent à-peu-près ceux qui eurent la permission d'aller à Villeroy ; presque aucun autre ne la demanda ; mais ce ne fut que le lendemain.

Monsieur le Duc d'Orléans revint de chez le Roi, qui nous dit, que la nouvelle qu'il lui avoit apporté, l'avoit fort appaisé ; sur quoi, nous conclûmes qu'il falloit faire en sorte, que Monsieur de Fréjus revînt dans la matinée du lendemain ; que Monsieur le

Duc d'Orléans le reçût à merveille ,
prît tout pour bon ; l'amadouant , lui
fit entendre que ce n'étoit que pour le
ménager , & lui ôter tout embarras ,
s'il ne lui avoit pas confié l'Arrêt du
Maréchal de Villeroy ; lui en expliquer
la nécessité , avec d'autant plus de li-
berté , que Monsieur de Fréjus seroit
ravi de son éloignement , & de pos-
séder le Roi tout à son aise ; le prier
de faire entendre au Roi les raisons de
cette nécessité ; communiquer , à Mon-
sieur de Fréjus , le choix du Duc de
Charost , lui en promettre tout le con-
cert & les égards qu'il en pouvoit dé-
sirer ; lui demander de le conseiller ,
& le conduire ; enfin , prendre le temps
& la joie du Roi , du retour de Fré-
jus , pour lui apprendre le choix du
nouveau Gouverneur , & de le lui pré-
senter. Tout cela fut convenu , & très-
bien exécuté le lendemain.

On laissa le Maréchal se reposer , &
s'exhaler cinq ou six jours à Villeroy ;

on envoya ensuite le Maréchal de Villeroy à Lyon , avec la liberté d'exercer les courtes fonctions de Gouverneur de la Ville & de la Province , en prenant les mesures nécessaires pour le faire veiller de près , & laissant auprès de lui Dulibois , pour émousser son autorité , par cet air de précaution & de prévoyance , qui lui ôtoit tout air de crédit. Il n'y voulut point recevoir d'honneurs , en y arrivant. Une grande partie de son premier feu étoit jettée. Ce grand éloignement de Paris & de la Cour , où tout étoit demeuré , non-seulement sans le plus léger mouvement , mais dans l'effroi & la frayeur d'une exécution de cette importance , lui ôta tout reste d'espérance ; rabattit ses fougues , & lui persuada enfin de se comporter avec sagesse , pour éviter un traitement plus fâcheux.

PORTRAIT DE LA MARÉCHALE

DE VILLEROY.

C'ÉTOIT une personne droite, naturelle, franche, sûre, secrete, qui, sans esprit, étoit parvenue à faire une figure à la Cour, & à maîtriser mari & beau-père. Elle étoit, depuis longtemps, dans la plus grande intimité de Madame la Duchesse d'Orléans, & dans une grande confiance de Madame la Dauphine, qui toutes deux l'aimoient & la craignoient; elle avoit des amis & des amies. Elle étoit bonne, vive & sûre amie; & les glaces ne lui coûtoient rien à rompre. Elle devenoit personnage, & on commençoit à compter avec elle; son visage très-singulier étoit irrégulier d'en bas, sur-tout pour le rire; il étoit charmant de tout le

haut. Sérieuse & parée, grande comme elle étoit, quoiqu'avec les hanches & les épaules trop hautes, personne n'avoit si grand air, & ne paroît tant les Fêtes & les Bals.

Quelques mois avant sa mort, & toujours dans une santé parfaite, elle disoit à Madame de Saint - Simon, qu'elle étoit trop heureuse ; que de quelque côté qu'elle se tournât, son bonheur étoit parfait ; que cela lui faisoit une peur extrême, & que sûrement un état si fort à souhait ne pouvoit durer ; qu'il lui arriveroit quelque catastrophe, impossible à prévoir, ou qu'elle mourroit bientôt. Le dernier arriva, son mari servoit de Capitaine des Gardes, pour le Maréchal de Boufflers, demeuré à Paris, pour la mort de son fils : elle craignoit extrêmement la petite vérole, qu'elle n'avoit point eue ; malgré cela, elle voulut que Madame la Dauphine la menât à Marly, dans ces premiers jours de la soli-

DE M. LE DUC DE S-SIMON. 283
tude du Roi, sous prétexte d'aller voir son mari. Rien de ce qu'on lui dit ne put l'en détourner, tant les petites distinctions de Cour peuvent sur les têtes; elle y eut une frayeur mortelle, tomba incontinent après malade de la petite vérole, & mourut à Versailles. L'Abbé de Louvois & le Duc de Villeroy, s'enfermèrent pour elle. Le premier en fut inconsolable; l'autre ne le fut pas long-temps.

FORTUNE DE M. DE VILLARS,
PERE DU MARÉCHAL. ANECDOTES.

MONSIEUR de Villars étoit l'homme de France le mieux fait, & de la meilleure mine. On se battoit fort de son temps; il étoit brave & adroit aux armes, & avoit acquis de la réputation fort jeune, en des combats

singuliers. Cela le distingua aux yeux de Monsieur de Nemours, qui aimoit à s'attacher des braves, & qui le prit comme Gentilhomme, & l'estima même assez pour le prendre pour second, au duel qu'il eut contre Monsieur de Beaufort, son beau-frère, qui le tua; tandis que Villars avoit tout l'avantage sur son adyerfaire.

Cette mort renvoya Villars chez lui. Il n'y fut pas long-temps, que Monsieur le Prince de Conti se l'attacha aussi, comme un Gentilhomme à lui. Il venoit de quitter le petit collet; il étoit foible & contrefait, & sûrement en butte aux très-fortes railleries de Monsieur le Prince, son beau-frère. Il projetta de s'en tirer par un combat; & ne sachant avec qui, il imagina d'appeller le Duc d'Yorck, maintenant le Roi Jacques d'Angleterre, qui étoit alors à Saint-Germain. Cette belle idée, & le souvenir du combat de Monsieur de Nemours, lui fit prendre

Villars. Il ne put pas tenir son projet si caché, qu'il ne fût découvert, & aussi-tôt rompu par la honte qui lui en fut faite, n'ayant jamais eu la plus petite chose à démêler avec le Duc d'Yorck.

Dans les suites, il prit confiance en Villars; & lorsque le Cardinal Mazarin songea à lui donner sa nièce, ce fut de Villars dont il se servit, & par qui il fit ce mariage; Villars devint le confident des deux Epoux, & les lia avec le Cardinal, & tout cela avec la sagacité & probité possible.

Une telle situation le mit fort dans le monde, & dans un monde au-dessus de lui; & parmi lequel, quelque fortune qu'il ait faite depuis, il ne s'est jamais méconnu. Sa figure lui donna entrée chez les Dames; il étoit galant & discret; & cette voie ne lui fut pas inutile.

Il plut à Madame Scarrofi, qui;

depuis , n'a jamais oublié son amitié. Villars fut employé auprès des Princes d'Allemagne & d'Italie , & fut après Ambassadeur en Savoie , en Danemarck & en Espagne. Il réussit , & se fit aimer & estimer par-tout. Il eut ensuite une place de Conseiller d'Etat-d'Epée , & il fut de la promotion de 1688.

Sa femme étoit sœur du père du Maréchal de Bellefonds : elle avoit de l'esprit , infiniment plaisante , & d'un sel piquant ; toujours à la Cour , où ils avoient beaucoup d'amis & d'amis , considérables.



ANECDOTES CONCERNANT LE
MARÉCHAL DE VILLARS.

LE Roi & Chamillart étoient forts étourdis de l'affaire d'Hochstet en 1704, & de ses grandes suites. C'étoit le premier revers qu'il avoit essuyé ; & ce revers le menoit , de l'attaque de Bohême & de l'Autriche , à la défense de l'Alsace , qu'on regardoit comme très-difficile après la perte de Landau , sans compter les Etats de l'Electeur de Bavière. Tallart étoit prisonnier ; Marfin sembloit trop neuf & trop futile , pour se reposer sur lui d'un emploi si important.

Le Roi jetta les yeux sur Villars ; il reçut donc un Courrier , qui lui porta l'ordre de finir , le plus promptement qu'il lui seroit possible , les Etats de Languedoc ; qu'il avoit la commission

de tenir , & de se rendre en même temps à la Cour , le plus diligemment qu'il pourroit.

Il arriva , à Versailles le quinze Janvier , & fit la révérence au Roi , comme il revenoit de se promener à Marly. Le Roi , en descendant de carrosse , lui dit de monter en haut , & qu'il lui parleroit. Etant habillé & rentré chez Madame de Maintenon , il le fit rappeler. Dès qu'il le vit : « Je n'ai » pas maintenant , lui dit-il , le temps » de vous parler , mais je vous fais » Duc. » Ce monosyllable valoit bien mieux que toutes les Audiences. Villars sortit transporté de la plus pénétrante joie , en apprenant la grace qu'il venoit de recevoir.

(1711.) En Flandre, le Prince Eugene & le Duc de Malborough , dans leur union accoutumée , se contentèrent long-temps de vivre aux dépens des Pays du Roi , & de resserrer son armée dans ses lignes. A ce qui s'y étoit
passé

DE M. LE DUC DE S.-SIMON. 289
passé les années précédentes , c'étoit pour celle-ci en être quitte à bon marché, quoique fort honteusement ; néanmoins ces avantages des Alliés , quoique très-réels , ne leur parurent pas dignes de leurs campagnes ordinaires. Malborough , au faite de la gloire & de la plus haute fortune , où un Capitaine de sa Nation pût parvenir , se trouvoit menacé d'un funeste revers , qu'il avoit un pressant intérêt de parer par quelque grand coup qui ranimât son parti , & qui pût ébranler celui qui lui étoit contraire. Le Prince Eugene , personnellement mal avec l'Archiduc , successeur de son frère , & fort en brasfière avec le nouveau Gouvernement de Vienne , avoit le même intérêt que Malborough. Il leur étoit particulier à chacun & commun. Ils avoient celui de la continuation de la guerre , qui maintenoit toute leur autorité , leur puissance & leurs prospérités ; ce qui augmentoit journellement leurs immen-

ses richesses , de Malborough , sur-tout , également avare & avide. De si pressantes raisons les jettèrent dans une entreprise en apparence insensée , que leur bonheur & la conduite du Maréchal de Villars fit réussir.

Ce dernier couvroit Bouchain : outre le peu de places qu'il nous restoit sur cette Frontière si mal menée , celle-là est un passage fort important , tient la tête des rives , ouvre , ou ferme un grand Pays. Pour en faire le siège , il falloit tourner toute notre armée & la place , par un long détour , & s'exposer à tout , au passage inévitable de l'Escaut ; c'est ce que les deux Généraux ennemis osèrent entreprendre au hafard d'une bataille. Villars avoit , pour l'éviter , des ordres secrets , que le vœu empessé de l'armée , & le mécontentement même des Officiers , ne purent lui faire transgresser.

PORTRAIT HISTORIQUE
DU MARÉCHAL DE BOUFFLERS.

LE Prince Eugene , en attaquant Lille , n'avoit point dissimulé sa joie , lorsqu'il fut qu'il auroit affaire au Maréchal de Boufflers , & il craignoit moins un homme comblé d'honneurs , & de récompenses , qu'il n'eût fait un Officier-Général , dont toutes les espérances de fortune auroient été fondées sur la défense de cette place. Il éprouva qu'il s'étoit trompé ; & je ne comprends pas comment le souvenir de la défense de Namur ne lui avoit pas donné une autre opinion de Boufflers , qui , à la vérité , en fut fait Duc , mais qui , à cette exception , grande à la vérité , étoit déjà tout ce qu'il étoit , à Lille.

L'ordre , l'exaëtitude , la vigilance , c'étoit où il excelloit. Sa valeur étoit

nette , modeste , naturelle , franche , froide. Il voyoit tout , & donnoit ordre à tout dans le plus grand feu , comme s'il eût été dans sa chambre. Egal dans le péril , rien ne lui échauffoit la tête , pas même les plus fâcheux contre-temps ; sa prévoyance s'étendoit à tout ; & dans l'exécution , il n'oublioit rien.

Sa bonté & sa politesse , qui ne se démentoient en aucun temps , lui gagnoient tout le monde. Son équité , sa droiture & son attention à se communiquer & à prendre conseil , sa patience à laisser débattre avec liberté , sa délicatesse à faire toujours honneur de leurs conseils , quand ils avoient réussi , à ceux qui les avoient donnés , & des actions à ceux qui les avoient faites , lui dévouèrent les cœurs. Les soins qu'il prit , en arrivant , pour faire durer les munitions de guerre & les vivres ; l'égale proportion qu'il fit garder , en tous les temps du siège , dans

DE M. LE DUC DE S. SIMON 293
la distribution du pain , du vin , de la viande , & de tout ce qui sert à la nourriture , où il présida lui-même , & les soins infinis qu'il fit prendre , & qu'il prit lui-même des hôpitaux , le firent adorer des Troupes & des Bourgeois ; il les aguerrit , je dis , les troupes qui faisoient la plus nombreuse partie de sa garnison , composée des fuyards d'Oudenarde , & des Bourgeois qu'il avoit enrégimentés : il en fit des Soldats , qui ne furent point inférieurs à ceux des vieux corps.

Accessible à toute heure , prévenant tout , attentif à éviter , autant qu'il le pouvoit , la fatigue aux autres , & les périls inutiles ; il fatiguoit pour tous , se trouvoit par-tout , & sans cesse voyoit & dispoit par lui-même , & s'exposoit continuellement ; il couchoit tout habillé aux attaques , & ne se mit pas trois fois dans son lit , depuis l'ouverture de la tranchée jusqu'à la chamade. On ne peut comprendre comment un

homme de son âge , & usé à la guerre , put soutenir un pareil travail de corps & d'esprit , sans sortir jamais de son sang froid & de son égalité. On lui reprocha qu'il s'exposoit trop ; il le faisoit pour tout voir par ses yeux , & pour voir à toute mesure ; il le faisoit aussi pour donner l'exemple & pour sa propre inquiétude , que tout allât & s'exécutât si bien. Il fut légèrement blessé plusieurs fois , s'en cachoit tant qu'il pouvoit , & ne changeoit rien à sa conduite journalière ; mais un coup à la tête l'ayant renversé , il fut porté chez lui malgré lui ; on voulut le saigner , il s'y opposa , de peur que cela ne lui ôtât ses forces , & il voulut sortir. Sa maison étoit investie ; il fut menacé par les Soldats , qu'ils quitteroient leurs postes , s'ils le revoient avant vingt-quatre heures de-là. Il les passa , assiégé chez lui , forcé à se faire saigner & à se reposer.

Quand il reparut , on ne vit jamais tant de joie.

Abondance à sa table , sans aucune délicatesse ; il se traita toujours à proportion comme les autres pour les vivres ; & outre ce qu'il avoit porté d'argent pour lui , il en emprunta encore en arrivant tant qu'il put , & s'en servit libéralement pour le service , pour donner aux Soldats , & secourir des Officiers, avec une simplicité admirable dans toutes ses actions ; & voilà comme il arrive quelquefois que la bonté & la droiture étendent l'esprit , & l'éclaircissent dans de grandes occasions.

Le Maréchal de Boufflers mourut en 1711 , à Fontainebleau. Rien de si surprenant qu'avec un esprit aussi courtisan , mais non jusqu'aux Ministres , avec qui il savoit bien se soutenir , il ait conservé une probité sans la plus légère tache , une générosité aussi parfaitement pure , une noblesse en tout du premier ordre , & une vertu vraie & sincère ,

qui ont continuellement éclaté dans tout le cours de sa conduite & de sa vie. Il fut exactement juste pour le mérite & les actions des autres, sans aucune acception ni distinction, & à ses propres dépens.

Bon & adroit à excuser les fautes d'autrui, hardi à saisir les occasions de remettre en selle les plus disgraciés; il eut une passion extrême pour l'Etat, son honneur, sa prospérité. Il n'en eut pas moins par admiration, par reconnaissance, pour la gloire & la personne du Roi. Personne n'aima mieux sa famille & ses amis, ne fut plus exactement honnête homme, ni plus fidèle à tous ses devoirs. Les gens d'honneur & les bons Officiers lui étoient en singulière estime; &, avec une magnificence de Roi, il fut être réglé autant qu'il le put, & singulièrement désintéressé. Il fut sensible à l'estime, à l'amitié, à la confiance; discret & secret au dernier point, & d'une rare mo-

destie en tout temps , mais qui ne l'empêcha cependant pas de se roidir & de se faire pésamment sentir à qui s'oublioit à son égard. Il tira tout de son amour du bien , de l'excellente droiture de ses intentions , & d'un travail en tout genre , de ses forces ordinaires ; il tira souvent de lui des Mémoires , des projets , & des Lettres d'affaires très-justes & très-sensées.

Il déplut à Louis XIV , par des demandes & des prétentions outrées ; le Roi se dégoûta de lui comme d'un ambitieux , & ne se contraignit pas. Boufflers aimoit le Roi comme on aime un Maître ; il le craignoit , l'admiroit , l'adoroit presque comme un Dieu. Il sentit que l'impression étoit faite ; & bientôt après qu'elle étoit sans remède. Il en tomba dans un déplaisir cuisant , amer & sombre , qui lui fit compter toute sa fortune pour rien , & qui peu-à-peu le jetta dans des infirmités qui le conduisirent au tombeau.

LE MARÉCHAL DE CATINAT.

ON a si souvent parlé du Maréchal de Catinat, de sa vertu, de sa sagesse, de sa modestie, de son désintéressement, de la supériorité si rare de ses sentimens, de ses grandes parties de Capitaine, qu'il ne me reste plus qu'à parler de sa mort dans un âge très-avancé, sans avoir été malade, ni avoir acquis aucune richesse, dans sa petite maison de Saint-Gratien, près Saint-Denis, où il s'étoit retiré, d'où il ne sortoit plus depuis quelques années, & où il ne vouloit presque plus recevoir personne.

Il y rappella par sa simplicité, par sa frugalité, par le mépris du monde, par la paix de son ame, & l'uniformité de sa conduite, le souvenir de ces grands Hommes, qui, après les

triomphes les mieux mérités , retournoient tranquillement à leur charrue , toujours amoureux de leur patrie , & peu fenfibles à l'ingratitude de Rome , qu'ils avoient fi bien servie. Catinat mit fa philosophie à profit par une grande piété ; il avoit de l'esprit , un grand sens , une réflexion mûre ; il n'oublia jamais son origine , ses habits , ses équipages & ses meubles , sa maison ; tout étoit de la dernière simplicité ; son air l'étoit auffi , & tout son maintien.

Il étoit grand , brun , maigre , un air pensif & assez lent , assez bas , de beaux yeux & fort spirituels ; il déplorait les fautes signalées qu'il voyoit se succéder fans cefse , l'extinction de toute émulation , le luxe , le vuide , l'ignorance , la confusion des états , l'Inquisition mise à la place de la Police. Il voyoit tous ces signes de destruction ; & il difoit qu'il n'y avoit qu'un comble très-dangereux de défordre , qui pût enfin rappeler l'ordre dans le Royaume.

PORTRAIT HISTORIQUE
DU CÉLÈBRE FÉNÉLON. ANECDOTES.

FÉNÉLON étoit un homme de qualité , qui n'avoit rien ; & qui , se sentant beaucoup d'esprit , & de cette sorte d'esprit insinuant & enchanteur , avec beaucoup de talens , de grace & de faveur , n'étoit pas sans ambition , & avoit frappé long temps à toutes les portes , sans pouvoir les ouvrir. Il crut voir dans Saint-Sulpice , une véhicule pour aller à la fortune de son état ; & il s'attacha à cette Communauté.

Cette Société de Prêtres commençoit à percer.

Personne , parmi eux , qui pût entrer en comparaison avec l'Abbé de Fénélon ; de sorte qu'il trouva là de quoi primer à l'aise , se faire des protecteurs

qui eussent intérêt à l'avancer, pour en être protégé à leur tour. Sa piété & sa doctrine, les charmes, les grâces, la douceur, l'insinuation de son esprit, le rendirent, à cette Congrégation nouvelle, un ami bien cher, & lui y trouva ce qu'il cherchoit depuis longtemps, des gens à qui se rallier, & qui pussent & voulussent le faire valoir.

En attendant les occasions, il les cultiva, avec grand soin, sans toutefois être tenté de quelque chose d'aussi étroit pour ses vues, que de se mettre parmi eux; il cherchoit toujours à faire des connoissances & des amis.

Dans ce temps-là, obscur encore, il entendit parler de Madame Guyon, qui a fait depuis tant de bruit dans le monde, & qui est trop connue, pour que je m'arrête sur elle en particulier; il la vit; leur esprit se plurent l'un à l'autre; leur sublimé s'amalgama. Je ne fais s'ils entendirent bien clairement leur système, & cette langue nouvelle qu'on

vit éclorre d'eux dans les suites ; mais ils se le persuadèrent , & la liaison se forma ; quoique plus connue que lui alors , elle l'étoit néanmoins peu , & leur union ne fut point apperçue , parce que personne ne prenoit garde à eux ; & Saint-Sulpice même l'ignora.

Le Duc de Beauvilliers devint Gouverneur des Enfans de France , fans y avoir pensé ; comme , malgré lui , il avoit été fait Chef du Conseil des Finances , à la mort du Maréchal de Villeroy , par l'estime & la confiance du Roi. Elle fut telle , qu'excepté Moreau , qui , de premier Valet de Garde-Robe , fut Valet de chambre de Monseigneur le Duc de Bourgogne ; il laissa , au Duc de Beauvilliers , la disposition entière des Précepteurs , Sous-Gouverneurs , & de tous les domestiques de ce jeune Prince , quelque résistance qu'il y fît ; il eut beaucoup de peine à choisir un Précepteur ; il s'adressa à Saint-Sulpice , où il se confessoit de-

puis long-temps , & qu'il aimoit & protégeoit fort ; il y avoit déjà oui parler de l'Abbé de Fénélon avec éloge. Ils lui vantèrent sa piété , son esprit , son savoir , ses talens , enfin ils le lui proposèrent ; il le vit , il en fut charmé , & il le fit Précepteur ; il le fut à peine , qu'il comprit de quelle importance il étoit pour sa fortune , de gagner entièrement celui qui venoit de le mettre en chemin de la faire , & le Duc de Chevreuse son beau-frère , avec qui il n'étoit qu'un , & qui tous deux étoient au plus haut point de la confiance du Roi & de Madame de Maintenon.

Ce fut-là son premier point , auquel il réussit tellement , au-delà de toute espérance , qu'il devint très-promptement le Maître de leur cœur & de leur esprit , & le Directeur de leurs ames.

Madame de Maintenon dînoit de règle , une & quelquefois deux fois par semaine , à l'Hôtel de Beauvilliers , ou de Chevreuse en cinquième , entre les

deux sœurs & les deux maris , avec la clochette sur la table , afin de n'avoir point de valets autour d'eux , & causer sans crainte. Fénélon eut auprès de Madame de Maintenon , presque autant de succès , qu'il en avoit eu auprès des deux Ducs. Son esprit l'enchantait. La Cour s'apperçut bientôt du pas de Géant de l'heureux Abbé , & s'empressa autour de lui ; mais le désir d'être libre , & tout entier à ce qu'il s'étoit proposé , & la crainte encore de déplaire aux Ducs & à Madame de Maintenon , dont le goût alloit à une vie particulière & fort séparée , lui fit faire bouclier de modestie de ses fonctions de Précepteur , & le rendit encore plus cher aux personnes seules qu'il avoit captivées , & qu'il avoit tant d'intérêt de retenir dans cet attachement.

Parmi ses soins , il n'oublia pas Madame Guyon ; il l'avoit déjà vantée aux deux Ducs & à Madame de Maintenon ; il la leur avoit même produite ;
mais

mais comme avec peine & pour des momens , comme une femme toute en Dieu , & que l'humilité & l'amour de la contemplation retenoient dans les bornes les plus étroites , & qui craignoit sur-tout d'être connue.

Son esprit plut extrêmement à Madame de Maintenon ; ses réserves , mêlées de flatteries fines , la gagnèrent ; elle voulut l'entendre sur des matières de piété ; on eut peine à s'y résoudre ; elle sembla se rendre aux charmes & à la vertu de Madame de Maintenon ; & des filets si bien préparés la prirent.

Telle étoit la situation de Fénélon , lorsqu'il devint Archevêque de Cambrai , & qu'il acheva de se faire admirer , pour n'avoir point fait un pas vers ce grand bénéfice , & qu'il rendit , en même temps , une belle Abbaye qu'il avoit eue , lorsqu'il fut Précepteur , & qui , jusqu'à Cambrai , fut sa seule possession. Il n'avoit eu garde

de chercher à se le procurer ; la moindre étincelle d'ambition auroit détruit tout son édifice ; & de plus ce n'étoit pas Cambrai qu'il souhaitoit. Peu-à-peu il s'étoit approprié quelques brebis d'intrigue , du petit troupeau que Madame Guyon s'étoit fait.

La Duchesse de Mortemart , sœur des Ducs de Chevreuse & de Beauvilliers , Madame de Miertin , fille de la première , mais sur-tout la Duchesse de Bethune , étoient les principales ; elles vivoient à Paris , & ne venoient guère à Versailles qu'en cachette & pour des momens , lorsque pendant le voyage de Marly , où Monsieur le Duc de Bourgogne n'alloit pas , ni par conséquent son Gouverneur , Madame Guyon faisoit des échappées chez ce dernier , & y faisoit des instructions à ces Dames.

Cambrai fut un coup de foudre pour ce petit troupeau ; il voyoit l'Archevêque de Paris menacer ruine ; c'é-

toit Paris qu'ils vouloient tous , & non Cambrai , qu'ils considérèrent avec mépris comme un Diocèse de campagne , dont la résidence , qui ne se pouvoit éviter de temps en temps , les priveroit de leur Pasteur. Paris l'auroit mis à la tête du Clergé , & dans une place de confiance , immédiate & durable , qui auroit fait compter tout le monde avec lui , & qui l'eût mis dans une situation de tout oser avec succès , pour Madame Guyon & sa Doctrine , qui se tenoit encore dans le secret entre eux. Sa douleur fut donc profonde de ce que le reste du monde prit pour une fortune éclatante cet Archevêché.

Le nouveau Prélat n'avoit point négligé les Prélats qui faisoient le plus de figure , & qui , de leur côté , regardèrent comme une distinction d'être approchés de lui. Saint-Cyr , ce lieu si précieux , & si peu accessible , fut le lieu destiné à son Sacre ; & Monsieur de Meaux , le Dictateur alors de l'E-

épiscopat & de la Doctrine , fut celui qui le Sacra : les Enfans de France en furent spectateurs , & Madame de Maintenon y assista avec sa petite & étroite Cour intérieure ; personne d'invité , & portes fermées à l'empressement de faire sa Cour.

Le nouvel Archevêque de Cambrai s'applaudissoit cependant de ses succès auprès de Madame de Maintenon ; les espérances qu'il en concevoit , avec de si grands appuis , étoient grandes ; mais il crut ne les pouvoir conduire avec sûreté jusqu'où il se le proposoit , qu'en achevant de se rendre , sans partage , maître de son esprit.

Godet , Evêque de Chartres , tenoit à elle par les liens les plus intimes ; il étoit Diocésain de Saint-Cyr , & il en étoit le Directeur unique ; il étoit de plus celui de Madame de Maintenon ; ses mœurs , sa doctrine , sa piété , ses devoirs Episcopaux , tout étoit irrépréhensible ; il ne faisoit , à Paris , que des

DE M. LE DUC DE S.-SIMON. 309
voyages courts & rares , logeoit au
Séminaire de Saint-Sulpice , se mon-
troit encore plus rarement à la Cour ,
& voyoit Madame de Maintenon long-
temps , & souvent à Saint-Cyr , & fai-
soit d'ailleurs par Lettres, tout ce qu'il
vouloit.

Monfieur de Cambrai travailla à
persuader à Madame de Maintenon , de
faire entrer Madame Guyon à Saint-
Cyr , où elle auroit le temps de la voir
& de l'approfondir tout autrement , que
dans les courts & rares après-dîners ,
à l'Hôtel de Chevreuse ou de Beauvil-
liers ; il y réussit.

Madame Guyon alla à Saint-Cyr ,
deux ou trois fois , ensuite Madame
de Maintenon , qui la goûtoit de plus
en plus , l'y fit coucher , & de l'un à
l'autre jour , mais de près-à-près les
séjours s'allongèrent ; & , par son aveu ,
elle y chercha des personnes propres à
devenir ses disciples , & elle s'en fit
bientôt ; il s'éleva dans Saint-Cyr , un

petit troupeau tout à part , dont les maximes , & même le langage de spiritualité , parurent fort étranges à tout le reste de la maison , & bientôt fort étranges à Monsieur de Chartres.

Ce Prélat n'étoit rien moins que ce que Monsieur de Cambrai s'en étoit figuré ; il étoit fort Savant , & sur-tout profond Théologien , il y joignoit beaucoup d'esprit ; il avoit de la douceur , de la fermeté même , des grâces ; & ce qui étoit le plus surprenant , dans un homme qui avoit été concentré , & n'étoit jamais sorti de la profondeur de son métier , il étoit tel , pour la Cour & pour le monde , que les plus fins Courtisans auroient eu peine à le suivre , & auroient eu à profiter de ses leçons ; mais c'étoit en lui un talent enfoui pour les autres , parce qu'il ne s'en servoit jamais sans vrai besoin ; son désintéressement , sa piété , sa rare probité , étoient son seul lustre ; & Ma-

DE M. LE DUC DE S.-SIMON. 311
dame de Maintenon , au point où il
en étoit avec elle , suppléoit à tout.

Dès qu'il eut vent de cette Doctrine étrangère , il fit en sorte d'y faire admettre deux Dames de Saint-Cyr , sur l'esprit & le discernement desquelles il pouvoit compter , & qui pourroient faire impression sur Madame de Maintenon ; il les choisit sur-tout parfaitement à lui , & les instruisit bien. Les nouvelles Profélites parurent d'abord ravies , & puis enchantées ; elles s'attachèrent plus que pas une à leur nouvelle Directrice , qui , sentant leur esprit & leur réputation dans la maison , s'applaudit d'une conquête qui lui applaniroit ce qu'elle se proposoit. Elle s'attacha donc aussi à gagner entièrement ces filles ; elle en fit ses plus chères disciples ; elle s'ouvrit à elles comme aux plus capables de profiter de sa Doctrine , & de la faire goûter dans la maison : elle & Monsieur de Cambrai , qu'elle instruisoit de ses projets , triom-

phoient , & le petit troupeau étoit charmé.

Monfieur de Chartres , par le contentement duquel Madame Guyon étoit entrée à Saint-Cyr , & y étoit devenue Maîtrefle extérieure , la laiffa faire ; il la fuivoit de l'œil. Ses fidèles lui rendirent un compte exact de tout ce qu'elles apprenoient en dogmes & en pratiques ; il fe mit bien au fait de tout ; il l'examina avec exactitude ; & quand il crut qu'il étoit temps , il éclata.

Madame de Maintenon fut étrangement furprife de tout ce qu'il lui apprit de la nouvelle école , & plus encore de ce qu'il lui en prouva par la bouche de fes affidées , & par ce qu'elles en avoient mis par écrit. Madame de Maintenon interrogea d'autres Eco-lières ; elle vit , par leurs réponfes , que plus ou moins inftruites , ou plus ou moins admifes dans la confiance de leur nouvelle Maîtrefle , tout alloit au

même but , & que ce but & ce chemin étoient fort extraordinaires. La voilà bien en peine , & dans un grand scrupule ; elle se résolut d'en parler à Monsieur de Cambrai ; celui-ci , qui ne soupçonnoit pas qu'elle fût si instruite , s'embarraffa , & augmenta ses soupçons ; tout-à-coup Madame Guyon fut chassée de Saint-Cyr , & on ne s'y appliqua plus qu'à effacer jusqu'aux moindres traces de ce qu'elle y avoit enseigné ; on y eut beaucoup de peine ; elle en avoit charmé plusieurs qui s'y étoient attachées à elle , & à sa Doctrine ; & Monsieur de Chartres en profita pour faire sentir le danger de ce poison , & pour rendre suspecte la Doctrine de Monsieur de Cambrai.

Un tel revers , & si peu attendu , l'étourdit ; mais ne l'abattit point ; il paya d'esprit , d'autorités mystiques , de fermeté sur les étriers ; ses amis principaux le soutinrent ; Monsieur de Chartres , content de s'être solidement établi

dans l'esprit & la confiance de Madame de Maintenon, ne voulut pas pousser si fort de suite un homme si soutenu; mais sa Pénitente, piquée d'avoir été conduite sur le bord du précipice, se refroidit de plus en plus pour Monsieur de Cambrai, & s'irrita de plus en plus contre Madame Guyon. On fut qu'elle continuoit sourdement à avoir du monde à Paris; on le lui défendit sous de grandes peines; elle se cacha davantage; mais sans pouvoir se passer de dogmatifer bien en cachette, ni son petit troupeau de se rassembler autour d'elle, par partie, en différens lieux.

Cette conduite, qui fut éclaircie, lui fit donner ordre de sortir de Paris; elle obéit; mais incontinent se vint cacher dans une maison obscure du Fauxbourg Saint-Antoine; l'extrême attention, avec laquelle elle étoit suivie, fit que ne la dépistant de nulle part, on ne douta plus qu'elle ne fût rentrée dans Paris,

Où, à force de chercher, on soupçonna où elle étoit, sur les rapports des voisins & des mystères, sans lesquels cette porte ne s'o uvroit point; on voulut être éclairci. Une servante, qui portoit le pain & les herbes, fut suivie de si près qu'on entra avec elle. Madame Guyon fut trouvée & conduite à la Bastille sur le champ, avec ordre de l'y bien traiter, mais avec les plus rigoureuses défenses de la laisser voir, écrire, ni recevoir de nouvelles de personne. Ce fut un coup de foudre pour Monsieur de Cambrai, pour ses amis & pour le petit troupeau, qui ne se réunit pas davantage.

Revenons à Monsieur de Cambrai, qu'on ne peut trop s'attacher à faire connoître. Personne n'eut plus de talens pour plaire: une douceur égale, une insinuation, des grâces naturelles, & qui couloient de source; un esprit facile, ingénieux, fleuri, dont il retenoit, pour ainsi dire, le canal pour

en verser la quantité exactement convenable à chaque chose & à chaque personne ; il se proportionnoit & se faisoit tout à tous ; il avoit une figure fort singulière , mais noble , frappante , perçante , attirante , un abord facile à tous , une conversation aisée , légère & toujours décente , un commerce enchanteur , une piété facile , égale , qui n'effarouchoit point & se faisoit respecter ; une libéralité bien entendue ; une magnificence qui n'insultoit point , & qui se verfoit sur les Officiers & les Soldats ; qui embrassoit une vaste hospitalité , & qui , pour la table , les meubles & les équipages , demeuroit dans les justes bornes de sa place ; également officieux & modeste , secret dans les assistances qui pouvoient se cacher , & qui étoient sans nombre ; leste & délié sur les autres , jusqu'à devenir l'obligé de ceux à qui il les donnoit , & à le persuader. Jamais empressé , jamais de complimens , mais

d'une politesse qui, en embrassant tout, étoit toujours mesurée & proportionnée, en sorte qu'il sembloit à chacun qu'elle n'étoit que pour lui, avec cette précision dans laquelle il excelloit singulièrement; l'admiration & le dévouement pour lui étoient dans le cœur de tous les habitans des pays quels qu'ils fussent, & de toutes les dominations qui les partageoient, dont il avoit l'amour & la vénération. Il jouissoit, en attendant un autre genre de vie, qu'il ne perdit jamais de vue, de toute la douceur de celle-ci, qu'il eût peut-être regrettée dans l'éclat après lequel il soupira toujours; & il en jouissoit avec une paix si apparente; & qui n'eût su ce qu'il avoit été & ce qu'il pouvoit devenir encore, aucun même de ceux qui l'approchoient le plus, & qui le voyoient avec le plus de familiarité, ne s'en seroit jamais aperçu.

Parmi tant d'extérieur pour le monde,

il n'en étoit pas moins appliqué à tous les devoirs d'un Evêque , qui n'auroit que son Diocèse à gouverner , & qui n'auroit été distrahit par aucune autre chose. Visites d'Hôpitaux , dispensation large , mais judicieuse d'aumônes , Clergé , Communautés , rien ne lui échappoit. Il disoit tous les jours la Messe dans sa Chapelle , officioit souvent , suffisoit à toutes les fonctions Episcopales , sans jamais se faire suppléer , prêchoit quelquefois. Il trouvoit du temps pour tout , & n'avoit point l'air occupé. Sa maison ouverte & sa table de même , avoient l'air de celle d'un Gouverneur de Flandre , & tout-à-la-fois d'un Palais vraiment Episcopal , & toujours beaucoup de gens de guerre distingués , & beaucoup d'Officiers particuliers , sains , malades , blessés , logés chez lui , défrayés & servis comme s'il n'y en eût eu qu'un seul ; & lui , ordinairement présent aux consultations des Médecins & des Chirurgiens ,

faisoit d'ailleurs , auprès des malades & des blessés , les fonctions de Pasteur le plus charitable , & souvent par les Maisons & les Hôpitaux ; & tout cela sans oubli , sans petiteffe & toujours prévenant , avec les mains ouvertes ; aussi étoit-il adoré de tous.

Fénélon , uniforme dans la douceur de sa conduite , & dans la passion de se faire aimer , se garda bien de s'engager dans les combats de plume , qui exerçoient alors les esprits. Les Pays-Bas fourmilloient de Jansénistes , ou de gens réputés tels. En particulier , son Diocèse , & Cambrai même , en étoient pleins ; l'un & l'autre leur furent des lieux de constant asile & de paix. Heureux & contents d'y trouver du repos , sans un ennemi de plume ; ils ne s'émurent de rien à l'égard de leur Archevêque , qui , contraire à leur Doctrine , leur laissoit toute sorte de tranquillité. Ils se reposèrent sur d'autres de leur défense dogmatique , & ne

donnèrent point d'atteinte à l'amour général , que tous portoient à Fénelon. Par cette conduite si déliée , il ne perdit rien du mérite d'un Prélat doux & pacifique , ni des espérances d'un Evêque , dont l'Eglise devoit tant se promettre , & dont l'intérêt étoit de tout faire pour lui.

Telle étoit la situation de l'Archevêque de Cambrai , lorsqu'il apprit la mort de Monseigneur , l'effor de son Disciple , & l'autorité de ses amis.

Le Célèbre Bossuet , Evêque de Meaux , n'étoit plus , ni Godet , Evêque de Chartres ; la face des choses étoit changée.

Le Roi en deux ou trois occasions , depuis peu , n'avoit pu s'empêcher de louer Fénelon. Ce dernier avoit ouvert ses greniers aux troupes , dans un temps de cherté , où les munitionnaires étoient à bout ; & il s'étoit bien gardé d'en rien recevoir , quoiqu'il en eût pu tirer de grosses sommes , en les vendant à l'ordinaire.

DE M. LE DUC DE S. SIMON. 321
dinaire. On peut juger que ce service ne demeurera pas enfoui ; & ce fut aussi ce qui fit hasarder , pour la première fois , de dire son nom au Roi. Le Duc de Chevreuse avoit enfin osé l'aller voir , & le recevoir une autre fois à Chaulnes ; & on peut juger que ce ne fut pas sans s'être assuré , que le Roi le trouvoit bon.

Fénélon , enfin rendu aux plus flatteuses & aux plus hautes espérances , laissa germer cette semence d'elle-même ; mais elle ne put venir à maturité ; la mort si peu attendue du Dauphin l'accabla ; & celle du Duc de Chevreuse , qui ne tarda guère après , aigrit cette profonde plaie. La mort du Duc de Beauvilliers , la rendit incurable , & l'altéra. Ils n'étoient qu'un cœur ; & quoiqu'ils ne se fussent jamais vus depuis l'exil , Fénélon le dirigeoit de Cambrai dans les plus petits détails.

Malgré sa profonde douleur de la
Tome II. X

mort du Dauphin, il n'avoit laissé d'embrasser une planche dans ce naufrage ; l'ambition furnageoit à tout, se prenoit à tout. Son esprit avoit toujours plu à Monsieur le Duc d'Orléans. Monsieur de Chevreuse avoit cultivé entre eux, & entretenu l'estime & l'amitié. Après tant de pertes & d'épreuves, ce Prélat pouvoit encore concevoir des espérances, & il ne les avoit pas mal placées : les Ducs de Chevreuse & de Beauvilliers avoient ménagé des mesures pour lui, auprès de ce Prince, & elles avoient réussi, de façon que les premières places lui étoient destinées ; on lui en avoit même fait passer l'assurance par ces deux Ducs, dont la piété s'intéressoit si vivement à lui, & qui étoient persuadés que rien ne pouvoit être si utile à l'Eglise, ni si important à l'Etat, que de le placer au timon du Gouvernement ; mais il étoit arrêté qu'il n'auroit que des espérances. Sa foible complexion ne put ré-

DE M. LE DUC DE S.-SIMON. 323
sister à tant de soins & de traverses. La mort du Duc de Beauvilliers lui donna le dernier coup. Il se soutint quelque temps par effort de courage. Il fit un court voyage de visites Episcopales ; il versa dans un endroit dangereux ; personne ne fut blessé ; mais il vit tout le péril , & eut dans sa foible machine , toute la commotion de cet accident ; il arriva incommodé à Cambrai ; la fièvre survint , & les accidens tellement coup sur coup , qu'il n'y eut plus de remède : sa tête fut toujours libre & saine.

Il mourut à Cambrai , le 7 Janvier 1715 , au milieu des regrets intérieurs , & à la porte du comble de ses désirs. Il savoit l'état tombant du Roi ; il savoit ce qui le regardoit après lui ; il étoit déjà consulté du dedans & courtisé du dehors.

Que de puissans motifs de regretter la vie ! Et que la mort est amère dans des circonstances si parfaites & si à sou-

hait de tout côté ! Toutefois , il n'y parut pas. Soit dégoût du monde , si continuellement trompeur pour lui , & de sa figure qui passe & qui alloit lui échapper , soit piété ranimée par un long usage , & ranimée peut-être par ces tristes , mais puissantes considérations , il parut insensible à tout ce qu'il quittoit ; & uniquement occupé de ce qu'il alloit trouver , avec une tranquillité & une paix qui n'excluoit que le trouble , & qui embrassoit la Pénitence , le détachement , le soin unique des choses spirituelles & de son Diocèse ; enfin une confiance qui ne faisoit que surnager à l'humilité & à la crainte.

Dans cet état , il écrivit au Roi , une Lettre sur le spirituel de son Diocèse , qui ne disoit pas un mot sur lui-même , qui n'avoit rien que de touchant , & qui ne convint , au lit de la mort , à un grand Evêque. La sienne , à moins de soixante-cinq ans , munie des Sacremens de l'Eglise , au milieu

DE M. LE DUC DE S. SIMON. 325
des siens & de son Clergé , peut passer pour une grande leçon à ceux qui survivoient , & pour laisser de grandes espérances de celui qui étoit appelé.

La consternation dans tous les Pays-Bas fut extrême. Il y avoit appriivoisé jusqu'aux armées ennemies , qui avoient autant & même plus de soin de conserver ses biens que les nôtres. Leurs Généraux & la Cour de Bruxelles se piquoient de le combler d'honnêtetés , & des plus grandes marques de considération , & les Protestans , pour le moins autant que les Catholiques. Les regrets furent donc sincères & universels dans toute l'étendue des Pays-Bas. Ses amis sur-tout , & son petit troupeau , tombèrent dans l'abîme de l'affliction la plus amère.

Ce Prélat étoit un grand homme , maigre , bienfait , avec un grand nez , des yeux dont le feu & l'esprit sortoient comme un torrent , & une physiono-

mie , telle que je n'en ai vue qui y ressembloit , & qui ne pouvoit s'oublier , quand on ne l'auroit vue qu'une fois.

Elle rassemblloit tout , & les contraires ne s'y combattoient point ; elle avoit de la gravité & de l'agrément , du sérieux & de la gaieté ; elle sentoit également le Docteur , l'Evêque & le Grand-Seigneur ; ce qui y furnageoit , ainsi que dans toute sa personne , c'étoit la finesse , l'esprit , les grâces , la décence , & sur-tout la noblesse. Il falloit faire effort pour cesser de le regarder. Tous ces portraits sont parlans , sans toutefois avoir pu attraper la justesse de l'harmonie qui frappoit dans l'original , & la délicatesse de chaque caractère que ce visage rassemblloit. Ses manières y répondoient dans la même proportion , avec une aisance , qui'en donnoit aux autres , & cet air & ce bon goût , qu'on ne tient que de l'usage de la meilleure compagnie & du

DE M. LE DUC DE S.-SIMON. 327
grand monde, qui se trouvoit répandu de soi-même dans toutes ses conversations. Avec cela, une éloquence naturelle, douce, fleurie, une politesse insinuante, mais noble & proportionnée, une élocution facile, nette, agréable, un air de clarté, de netteté, pour se faire entendre dans les matières les plus embarrassées & les plus abstraites; avec cela, un homme qui ne vouloit jamais avoir plus d'esprit que ceux à qui il parloit, qui se mettoit à la portée de chacun, sans se faire jamais sentir, qui les mettoit à l'aise, & qui sembloit enchanter, de façon qu'on ne pouvoit le quitter, ni s'en défendre, ni pas chercher à le retrouver; c'est ce talent si rare, & qu'il avoit au dernier degré, qui lui tint ses amis si étroitement attachés toute sa vie, malgré sa chute; & qui, dans leur dispersion, les réunissoit pour se parler de lui, pour le regretter, pour le désirer, pour se tenir de plus en plus à lui.

Si je me suis un peu étendu sur ce personnage ; la singularité de ses talens , de sa vie & de ses diverses fortunes ; la figure & le bruit, qu'il a fait dans le monde , m'ont entraîné , persuadé aussi que je ne devois pas moins au feu Duc de Beauvilliers , pour un ami & un maître qui lui fut si cher , & pour montrer que ce n'étoit point merveille qu'il en fût si enchanté , lui qui , avec sa candeur , n'y vit jamais que la piété la plus sublime , & qui n'y soupçonna pas même l'ambition.

Tout étoit si exactement compassé chez Monsieur de Cambrai , qu'il mourut sans devoir un sol , & sans nul argent.

Fin du second Volume.

T A B L E

Des Matières contenues dans
le second volume.

C ARACTÈRE de M. le Duc de Berry. . . . Page	1
Madame la Duchesse de Berry. .	6
Madame Henriette Anne, Princesse d'Angleterre, première femme de Monsieur.	11
Caractère de Mde. Charlotte Eli- sabeth de Bavière, seconde femme de Monsieur.	12
Portrait historique de M. le Duc d'Orléans, Régent.	14
Trait du Duc d'Orléans, en Espa- gne.	36
Anecdotes sur M. le Duc d'Or- léans.	37

<i>Affaire de M. le Duc d'Orléans ; en Espagne.</i>	41
<i>Vie privée & publique du Duc d'Orléans , Régent.</i>	73
<i>Réflexions sur la mort de Mgr. le Régent , en 1723.</i>	78
<i>Anecdote sur le mariage de Mademoiselle d'Orléans , avec le Prince des Asturies.</i>	85
<i>Autre Anecdote sur le mariage de Mademoiselle d'Orléans avec le Prince des Asturies.</i>	90
<i>Etrange conduite de la Princesse des Asturies</i>	98
<i>Petit Bal</i>	114
<i>De la fameuse Perle.</i>	115
<i>Portrait historique de Madame la Duchesse d'Orléans , femme du Régent.</i>	116
<i>Portrait & histoire de Monsieur le Prince , fils du Grand Condé.</i>	124
<i>Monsieur le Duc.</i>	150
<i>Enfans naturels de Louis XIV.</i>	152
<i>Singularités & anecdotes concernant</i>	

DES MATIERES.	331
<i>Madame de Montespan.</i>	158
<i>Mort de Mde. de Montespan.</i>	167
<i>Dernières années de Madame de Maintenon.</i>	168
<i>Singulière retraite de d'Aubigné, frère de Mde. de Maintenon.</i>	178
<i>La Comtesse de Soissons, mère du Prince Eugène.</i>	181
<i>Anecdotes singulières sur la Prin- cesse des Ursins.</i>	185
<i>Caractère & portrait de la Princesse des Ursins.</i>	189
<i>Première disgrâce de la Princesse des Ursins.</i>	195
<i>Ambition de la Princesse des Ursins.</i>	202
<i>Anecdote de Chanteloup.</i>	222
<i>Seconde disgrâce de la Princesse des Ursins.</i>	229
<i>Le Père La Chaise.</i>	247
<i>Portrait historique ; anecdotes & sin- gularités de M. de Vendôme.</i>	253
<i>Anecdotes sur le combat d'Oudenarde, en 1708.</i>	257
<i>Mort de M. de Vendôme.</i>	281

332 TABLE DES MATIÈRES.

<i>Disgrace du Maréchal de Villeroy.</i>	263
<i>Portrait de la Maréchale de Villeroy.</i>	281
<i>Fortune de M. de Villars , père du Maréchal. Anecdotes. . . .</i>	283
<i>Anecdotes concernant le Maréchal de Villars.</i>	287
<i>Portrait historique du Maréchal de Boufflers.</i>	291
<i>Le Maréchal de Catinat. . . .</i>	298
<i>Portrait historique du célèbre Fé- nelon. Anecdotes.</i>	300

Fin de la Table du Tome second.

